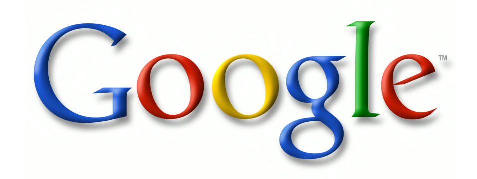
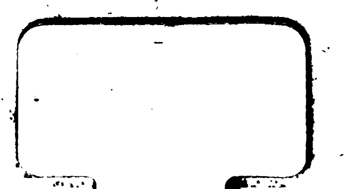
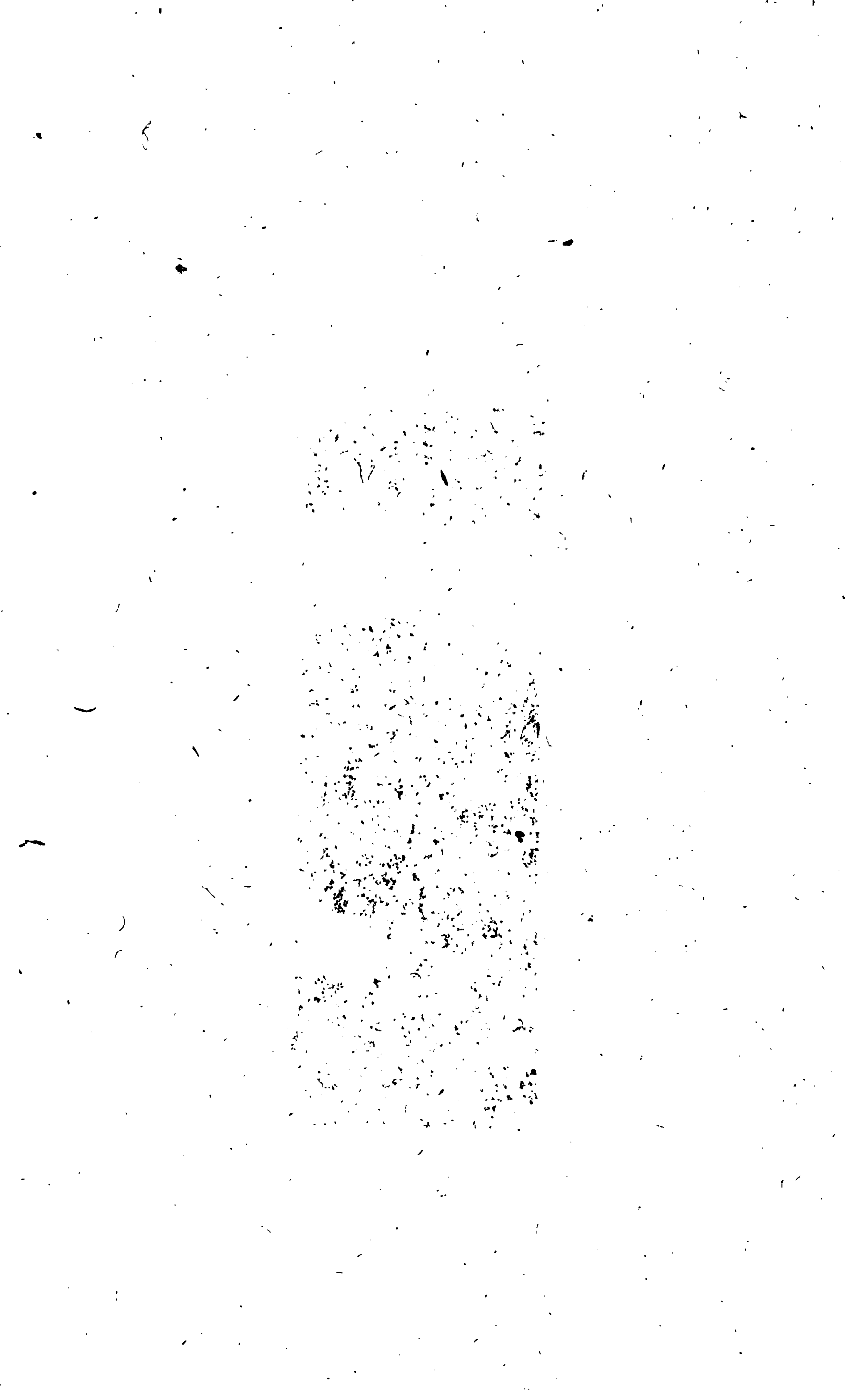








VOYAGE

EN ALLEMAGNE,

DANS

LE TYROL ET EN ITALIE.

DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.

VOYAGE
EN ALLEMAGNE,

DANS

LE TYROL ET EN ITALIE,

Pendant les années 1804, 1805 et 1806;

PAR Mme DE LA RECKE, née comtesse DE MÉDEM,

Traduit de l'allemand

PAR Mme LA BARONNE DE MONTOLIEU.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.
1819.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Le respectable et célèbre Auteur de ce intéressant Ouvrage, madame DE LA RECKE, née comtesse de Médem, m'a fait l'honneur de me témoigner ledésir que j'en entreprisse la traduction; j'avais eu trop de plaisir à le lire, et j'étais trop flattée de son obligeante préférence pour oser m'y refuser. J'appréhendais fort cependant de ne pas réussir à mon gré dans ce genre nouveau pour moi; il fallait, sans s'écarter d'un seul mot du sens littéral, sans altérer le moins du monde la vérité des descriptions et des faits, tâcher de leur donner cette chaleur, cette vie qui caractérisent le style de madame DE LA RECKE, et que la langue énergique et riche dans laquelle elle écrit favorise encore.

C'est à mes lecteurs à décider si elle a eu tort ou raison de me confier son ouvrage. Il a eu de grands succès en Allemagne, et s'il n'en a pas en France, c'est à moi seule

qu'il faudra s'en prendre. Dans le grand nombre des Voyages en Italie, il me paraît que celui-ci mérite d'être distingué; d'abord il est écrit par une femme, et je crois que c'est le premier, au moins aussi complet; et cette femme, par son rang, son esprit, ses connaissances, ses relations, a pu se procurer des renseignemens plus certains sur les pays qu'elle a visités, en particulier sur Rome, où elle a séjourné long-temps, que la plupart des voyageurs. Elle avait de plus avec elle, dans ce voyage, deux hommes célèbres par leur savoir et leurs talens, M. Zoëga, savant antiquaire, et M. Tiedge, littérateur et poëte renommé en Allemagne; elle les a sans doute consultés lorsqu'elle l'a jugé nécessaire, et l'on voit qu'elle n'a négligé aucun des moyens de s'instruire sur les objets dont elle parle.

Madame DE LA RECKE a, ce me semble, su éviter, dans ses descriptions de tableaux, de statues, d'architecture, cette sécheresse et cette monotonie que l'on a souvent reprochées (à juste titre) aux Voyages en Italie. Elle détaille ces productions de l'art, de manière à les rendre présentes, et sait faire partager au lecteur l'impression qu'elle en a

reçue. Elle a tout vu et bien vu, non-seulement par les yeux, mais aussi avec son cœur et son esprit; et son livre peut servir d'un guide sûr à ceux qui feront le même voyage. Peut-être lui reprochera-t-on d'avoir répété des traits d'histoire trop connus de tout le monde; mais elle avertit, dans sa préface, qu'elle a fait son journal principalement pour les femmes, et sans doute elle leur apprendra ou leur retracera bien des choses qu'elles ignorent ou qu'elles ont oubliées; et les gens plus instruits retrouveront avec plaisir ces événemens placés à côté des monumens qui les rappellent, ou y trouveront d'ailleurs plusieurs anecdotes intéressantes, agréables et piquantes, des réflexions judicieuses, des observations très-justes, des traits de sentiment, une morale parfaite : on aime l'auteur autant qu'on l'admire.

J'ai abrégé cependant des traits d'histoire moderne trop connus, sur ce qui pouvait déplaire aux Français : j'avoue que c'est à regret; j'aurais voulu ne pas retrancher une ligne; mais alors ma traduction aurait été trop volumineuse ; quand elle est exacte, elle allonge toujours, et j'ai cru convenable

de rendre cet ouvrage aussi commode pour les voyageurs qu'il leur sera utile. Je m'estimerai heureuse, si l'auteur et le public sont satisfaits de mon travail.

ISABELLE DE MONTOLIEU.

Au moment où j'allais envoyer cette préface à mon libraire, à Paris, je reçois l'ouvrage imprimé, et j'apprends qu'il en a fait des envois sans cette préface et sans un errata que quelques fautes d'impression sur des noms de lieux ou d'individus rendaient absolument nécessaire; il y en a une surtout, sur le nom de M. Tiedge, qui m'a fait bien de la peine : le correcteur a mis partout un F au lieu d'un T. Quoique l'ouvrage, en général, soit assez bien imprimé, il y a quelques fautes qui disparaîtront dans une seconde édition, qui aura vraisemblablement lieu, d'après le mérite réel de l'ouvrage.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Dans l'espace de temps qui s'est écoulé depuis l'année 1804, où je fis mon voyage en Italie, jusqu'à l'année 1814, l'Europe avait subi des changemens considérables dans ses rapports politiques; et les intérêts de chaque état, dans son intérieur, devaient être plus ou moins froissés. Tant d'efforts dont on avait espéré un plein succès furent contraints de céder à des considérations plus imposantes, à des demandes plus instantes, et même à de violentes influences extérieures. Mon journal rend compte des objets qui se présentèrent à ma vue, et des réflexions qu'ils me suggérèrent; et si j'ose énoncer librement mes pensées, j'en suis redevable à mon illustre empereur Alexandre, notre magnanime sauveur, qui a brisé les chaînes d'un esclavage dont le monde entier était menacé. Toutes les tristes

craintes qui s'étaient emparées de mon ame en Italie, se réalisèrent d'une manière révoltante jusqu'à l'année 1813. La tyrannie de la puissance française faisant des progrès continuels, allait serrer le dernier nœud d'une domination générale; mais lorsque la hardiesse et la témérité devinrent de la démence, le courage d'une nation se communiquant à d'autres peuples, s'opposa à l'insolence présomptueuse de l'homme qui se croyait destiné à régir l'univers. Se confiant en Dieu et en leur bon droit, le grand monarque de la Russie et le vaillant roi de Prusse conclurent notre délivrance. Réunis par l'alliance la plus sainte qui ait jamais été formée, et prêts à combattre, ils marchèrent à la tête des armées, et nous fûmes sauvés.

Quant à mes observations sur les objets qui m'ont frappée pendant le cours de mes voyages, je les destine uniquement aux femmes, qui, n'étant pas plus que moi initiées dans les sciences, portent au fond de leur ame un respect pour l'antiquité qu'on

pourrait appeler un sentiment, tant il fait trouver d'intérêt à tout ce qui tient à l'histoire des anciens temps.

Ma faible santé, souffrant de la température du Nord, m'obligea d'aller chercher le soleil d'Italie. Cette circonstance doit faire excuser l'imperfection de mes remarques. Je ne pouvais jeter que des coups-d'œil rapides sur des objets dont j'aurais aimé à m'occuper; je ne pouvais, par exemple, donner au théâtre et à la musique autant d'attention que mon penchant m'y aurait porté. Mais la nature et l'art, les mœurs, la religion, les constitutions des différens états, le mode du gouvernement fondé ou sur des coutumes ou sur des principes fixes, le résultat de l'influence de toutes ces causes sur le caractère national, sont des objets qui ne devaient pas échapper à mes regards.

Je m'arrêtais donc volontiers aux endroits célèbres par des rapports ou des événemens historiques. Mon ame se fixait avec enthousiasme sur chaque espace où avait existé autrefois un homme vertueux, mais

pénétrée d'une douleur consacrée à l'humanité, je m'arrêtais aussi aux lieux où l'histoire rappelait à mon souvenir un grand criminel, un conquérant dévastateur, un tyran qui semblait s'élever devant moi comme un monument d'exécration. Ainsi m'enfonçant dans les temps passés, je jouissais du bonheur de détourner mes pensées des misères du temps présent. Ces temps anciens, rigoureux et durs, déjà si loin de nous, sont le prix avec lequel nous avons acheté tant de biens et de bénédictions, une religion vraie et consolante, des mœurs plus douces, plus sociales. Combien l'homme pourrait déjà être heureux sur cette terre s'il savait être sage, jouir en paix de ses facultés, des bienfaits de la nature et de ceux de la société!

Je fis d'abord connaissance à Florence avec ces institutions de confréries italiennes. J'admirai leur but bienfaisant, j'en fus touchée, et je m'arrêtai avec plaisir à ce bon fruit du christianisme. Si parmi les chrétiens protestans (dont je fais partie), il n'existe

pas de telles institutions, on n epeut l'attribuer qu'à ce qu'elles n'ont pas été nécessaires. Les événemens récens ont bien prouvé que lorsque le besoin s'est manifesté, les mains secourables ne sont pas restées dans l'inaction dans les pays réformés. Qui n'a pas versé desl armes d'une douce joie en jetant un regard sur ces respectables réunions de dames, qui se rassemblaient à Berlin et ailleurs, pour soigner et soulager les militaires blessés ou malades? Et combien ces établissemens de secours et d'éducation existant dans nos contrées ne sont-ils pas dignes d'être mis en parallèle avec les confréries d'Italie, auxquelles cependant je voue admiration et reconnaissance.

C'est à Rome où j'ai séjourné le plus longtemps, aussi la plus grande partie de mes remarques sont consacrées à cette célèbre antiquité, la plus belle et la plus grande du monde entier. Je dois aux judicieuses et solides recherches de mon ami M. Zoëga, qui m'accompagnait dans mes excursions et qui malheureusement n'existe plus, je

lui dois, dis-je, l'heureuse direction qu'elles donnèrent à mon esprit trop avide de connaissances. Entre tant de campagnes, d'églises, de palais, je n'ai visité que ceux qui offraient de beaux monumens de l'antiquité, ou qui se distinguaient par quelque production moderne, ou par un site remarquable. J'ai observé avec une attention scrupuleuse; je laisse juger si j'ai bien vu. Je veux seulement présenter les choses telles qu'elles me sont apparues, et je suis bien éloignée de vouloir regarder mes opinions et mes jugemens comme absolument décisifs.

VOYAGE
EN ALLEMAGNE
ET EN ITALIE.

Munich, le 21 août 1804.

Je me suis accoutumée de bonne heure à tenir compte des moindres accidens de ma vie, pour pouvoir mieux profiter de mon expérience et du résultat de mes méditations, et en recueillir un fonds de sagesse et de souvenirs qui pût m'être utile. Maintenant que ma santé délabrée m'impose l'obligation d'aller chercher un meilleur climat, et d'y faire quelque séjour, je veux écrire ce qui me paraîtra intéressant dans le cours de mes voyages, et recueillir les observations que je ferai. L'hiver qui s'approche, m'ordonne de hâter mon départ pour arriver avant lui dans un pays plus chaud que le mien, dans la belle Italie, cette patrie des arts. Ma faible santé me privera, sans doute, de bien des jouissances; cependant je tâcherai autant qu'il me sera possible de jouir moi-même et de faire jouir mes amis de ce qui frappera mes regards et occupera mon ame. J'y trouverai de plus l'avantage inappréciable d'adoucir le temps

amer de l'absence et de la séparation d'avec les êtres chers à mon cœur.

Bareuth est le dernier lieu où je laisse des souvenirs délicieux ! Depuis vingt ans j'ai souvent habité cette jolie ville. Seule ou dans la compagnie d'excellens amis, je parcourais les belles promenades qui l'entourent, sur lesquelles paraissent planer encore les ames de ces bons princes qui les ont créées ou embellies, et qui rendaient leur petit pays si heureux. Comment ne pas bénir le souverain qui s'occupe, non-seulement du bonheur, mais aussi des plaisirs de son peuple, et fait planter des arbres sous l'ombrage desquels on jouit d'un doux repos !

Le chemin qui conduit de Bareuth à Amberg, passe par une jolie et fertile contrée montagneuse; cependant entre Pombach et Amberg, on rencontre une étendue de pays inculte. Le peuple qui paraît jouir d'une grande aisance, est gai, et les figures sont en général assez belles. La situation de la ville d'Amberg est charmante : des champs de houblon séparent des forêts de pins ; des collines agréables donnent du charme à cette contrée.

Après avoir passé Amberg, en descendant la pente d'une montagne, on voit s'ouvrir aux regards une large vallée, qui nous fit espérer

une diversité de pays, et qui, entourée de monts et de bois de tous les côtés, présentait de loin un effet assez pittoresque; mais, en nous en approchant, nous ne trouvâmes qu'une plaine mal cultivée, où la couleur sombre d'une forêt de sapins, répandait une teinte lugubre.

Ratisbonne, où je ne passai qu'une nuit, ne répondit pas à mon attente. Plus bas, les rives du Danube sont peut-être charmantes, mais non pas à Ratisbonne. Cependant l'hôte de l'auberge de l'Agneau se fait payer cher la vue sur ce fleuve. Le pays qu'on traverse après Ratisbonne n'est point aussi agréable que l'est celui de Bareuth à Amberg. Les physionomies des villageois sont moins animées et moins régulières, le langage devient plus rude et presque inintelligible; et le costume étrange des femmes n'est pas du tout à leur avantage. C'est seulement lorsqu'on a passé Elersbach que la contrée commence à devenir plus intéressante et la vue plus agréable. Lorsqu'on est sur la hauteur, on promène avec délice ses regards sur la vaste plaine dans laquelle est situé Landshut, et sur les montagnes qui l'environnent et l'enferment, et plus près sur des villes, des églises, de belles campagnes, des hameaux dispersés entre des bois et des champs. Sur la

plus haute de ces montagnes, le vieux château de Frautnitz s'élève avec toute la dignité chevaleresque. On dirait de loin que Landshut et sa haute tour de Saint-Martin, font partie du vieux donjon à demi ruiné, qui rappelle d'anciennes histoires très-effrayantes. Il donne d'ailleurs un aspect romantique à toute cette contrée; mais bientôt on s'aperçoit que Frautnitz est séparé de Landshut par la rivière verdâtre de l'Iser. L'université de cette ville est mémorable par l'histoire des Illuminés qui ont été opprimés et persécutés sous Charles-Théodore, par le clergé catholique; mais il en est de cette secte comme d'un instrument dont les cordes une fois ébranlées, n'ont pas entièrement cessé leurs vibrations.

Le 23 août.

J'AI eu occasion de voir plusieurs personnes impartiales qui approchaient d'assez près l'électeur. Je les ai entendues parler de lui, et elles m'ont convaincue que Charles-Théodore avait au fond de son cœur le plus ardent désir de rendre ses sujets heureux. Mais des gens intéressés à lui faire manquer son but, se sont emparés de son esprit assez ouvert à toutes les impressions, et lui ont fait adopter des principes et commettre des actions dont l'ami des hommes

détourne les regards, et qui l'ont égaré loin de la route de la raison. Un gouvernement sage ne craint pas d'être éclairé par les lumières. Le grand Frédéric aimait et protégeait la liberté des pensées. Sous sa domination, l'état prussien est parvenu à une hauteur imposante. L'agriculture, les fabriques, favorisées par lui, firent des progrès rapides, et parvinrent sous son œil vigilant à un degré d'activité et de perfection, bien fait pour servir d'exemple.

Joseph II l'imita avec hardiesse; et si l'on observe la culture des états autrichiens depuis vingt ans, on sera forcé de convenir que l'empereur Joseph fut le bienfaiteur de son peuple. Il le fut aussi en réprimant l'oisiveté par l'abolition des pélerinages, qui corrompent les mœurs, enlèvent une foule de bras au travail, et ne sont d'aucune utilité. La Bavière en fournit la preuve. Les ténèbres de la superstition y ont arrêté pendant long-temps les progrès de l'esprit humain dans les arts et les sciences et principalement dans l'agriculture. Leur marche a été entravée, et voilà pourquoi ce pays est resté si fort en arrière. Quelques institutions prouvent qu'il désirait leur bonheur; mais il n'a pas réussi. Il profita cependant des connaissances de M. de Rumfort; il fixa même à sa cour cet homme célèbre, et forma sous sa direction

et son influence immédiate, des établissemens de bienfaisance les mieux entendus. Celui qui est destiné aux indigens est ce qu'on peut désirer de plus parfait et de mieux organisé à tous égards. C'est aussi d'après les plans de M. de Rumfort que furent créés les délicieux jardins anglais qui embellissent les environs de Munich. Charles - Théodore était l'ami de Rumfort. Qu'est-ce que n'aurait pas pu être ce noble prince pour lui-même et pour son peuple, si des préjugés ne s'étaient pas emparés de son esprit?

Revenons à cet hospice si remarquable par ses détails. Six cents indigens y sont nourris tous les jours gratuitement. Il y a dans le bâtiment un corridor secret par où passent les pauvres honteux, sans être vus de personne. Ils arrivent à un guichet, ils l'ouvrent, posent un sou et un vase sur une planche en-dedans, et reçoivent en échange une très-bonne soupe et une ration d'excellent pain. Beaucoup d'honnêtes bourgeois qui n'ont pas assez pour vivre, se nourrissent par ce moyen à bien peu de frais. On a établi dans cette maison des fourneaux économiques dans lesquels on cuit les alimens avec très-peu de bois. Les appartemens sont aussi échauffés de la manière la moins dispendieuse. On a pourvu même au moyens de purifier

et renouveler l'air dans toutes les chambres. Ces moyens devraient être généralement adoptés dans tous les établissemens de ce genre. Pour obvier au renchérissement du bois, on en vend à des prix modiques de petites provisions aux pauvres de la ville.

L'hospice dirigé par les frères de la Miséricorde est supérieurement bien administré. J'y ai vu plus de quarante malades couchés dans une grande salle. Chacun y a sa niche, contenant un lit très-propre, une table et une chaise. Outre le moyen employé pour purifier l'air dans la maison des pauvres, on a introduit dans celle qui est destinée aux malades, une machine pour désinfecter l'air des chambres, inventée par M. Hubert, conseiller et médecin. On admet chaque malade qui le désire; il reçoit en y entrant du linge, des habillemens, et tout ce qui est nécessaire à son entretien; le tout gratuitement. Ses propres habits sont gardés et étiquetés du nom du malade; on les lui rend lorsqu'il sort de l'hospice. Les religieuses de Sainte-Elisabeth soignent un semblable établissement pour les femmes. L'électeur prend ces couvens si utiles sous sa protection immédiate. Il serait à désirer que chez les protestans nous eussions de tels établissemens, des couvens, où de malheureuses femmes sans appui, sans protection,

n'ayant aucune ressource, que celle d'un faible travail, presque toujours insuffisant, pussent passer leur vie d'une manière aussi utile à l'humanité souffrante.

Je n'ai vu nulle part une seule maison d'aliénés mieux administrée que celle qui existe à Munich. On y voit des effets terribles et frappans de la funeste influence de la vie monacale et du célibat forcé qui en est la suite. L'inspecteur des aliénés, M. Aner, est tout à fait propre à cette place difficile. Il sait traiter ces êtres infortunés avec le discernement et la sensibilité nécessaires. Il s'y prend avec amitié, douceur et fermeté : c'est une très-bonne tête et un observateur profond. Comme il est médecin et qu'il possède à fond les connaissances de son art, ses observations sur les aliénés sont extrêmement intéressantes. Il tient un journal sur chaque individu, cherche la cause de sa démence, fait ensuite une courte biographie du malade, accompagnée de ses remarques presque toujours justes et vraies. Il est convaincu que les premières causes du dérangement d'esprit sont pour la plupart l'orgueil chez les hommes, l'amour chez les femmes, et chez les deux sexes des idées erronées de religion. J'avais toujours eu l'idée que les phases de la lune avaient une influence marquante sur les aliénés, et j'ai été confirmée dans

mon opinion, en apprenant de M. Aner, que c'est à la pleine lune que les accès de folie se manifestent le plus violemment chez ces malheureux.

Il y a encore à Munich un etablissement d'école religieuse pour les dimanches et jours de fêtes religieuses, où les pauvres enfans reçoivent ce jour là une instruction gratuite. Cette occupation me paraît une digne manière de célébrer les jours consacrés au culte divin. Les autres jours de la semaine on les exerce à différens métiers, suivant leur goût et leur intelligence. J'ai vu dans cet établissement de très-bons instrumens de mécanique fabriqués par les écoliers. Ce qui attira le plus mon attention fut le modèle d'une machine pour battre le blé qui me parut très-ingénieuse, et qui devrait être introduite dans les pays où l'on manque de bras pour l'agriculture.

Les réglemens pour les incendies sont à Munich de la plus grande perfection, et organisés de manière qu'à l'instant même tout est prêt et en activité pour donner du secours. On remarque en général dans toute la Bavière que ce pays est gouverné par un prince qui connaît les hommes, et qui désire le bien de ses sujets.

Les enfans mendians dans la ville et dans le pays, sont retirés de cet avilissant et dangereux

état. On les réunit dans une maison où ils sont élevés aux frais du gouvernement, de manière à pouvoir ensuite gagner leur vie, et sont ainsi arrachés à la misère et aux vices qui en sont la suite. On fait le portrait au crayon de chacun de ces petits malheureux, tel qu'il est au moment où on le trouve. On inscrit au bas son nom, son âge, le lieu de sa naissance, autant qu'on peut le savoir. Tous ces dessins sont conservés dans cet établissement fondé par M. de Rumfort. A la fin de l'éducation, lorsque l'enfant est en âge d'être mis en apprentissage, on lui montre sa figure, telle qu'elle a été tracée à son entrée, en lui faisant des exhortations sur sa conduite future. L'électeur va visiter ces enfans toutes les années au jour de sa fête, il s'entretient avec eux, il examine leur capacité et leurs progrès; et cette visite est pour eux un grand sujet d'émulation et de bonheur.

C'est aussi pour moi un plaisir bien vif et bien touchant de retracer ici le zèle de la vraie philosophie qui anima les bourgeois de Munich il y a déjà quatre siècles. C'est à eux qu'on doit la plupart des fondations bienfaisantes qui distinguent cette ville. La plus ancienne est l'hôpital du Saint-Esprit, où l'on soigne des hommes et des femmes de la classe des bourgeois âgés, infirmes et privés d'autres secours. Il n'existe

aucun genre d'indigence auquel les citoyens de Munich, sans aucune coopération du gouvernement ou de la noblesse, n'aient songé à remédier et qu'ils n'aient soulagé. Aucun de ces quatre derniers siècles ne s'est écoulé sans produire un monument de bienfaisance fondé par les excellens bourgeois de cette ville. Aussi peut-on y remarquer, non-seulement moins de misère et de mendians que partout ailleurs, mais une expression générale de bonheur et de sérénité. La joie est bien plus réelle et plus douce quand on a fait une bonne œuvre. Pourvoir d'abord aux besoins de nos frères malheureux, et se livrer ensuite aux modestes jouissances que l'on peut se procurer, voilà le principe d'une belle ame et l'esprit de la religion chrétienne. C'est de cet esprit que tout paraît émané à Munich. Les indigens savent où trouver des asiles et des consolations, et les princes du pays prennent à cœur le bien-être et les plaisirs de leurs sujets. Une collection assez belle et très-considérable orne les salons destinés aux ouvrages des arts, et un spectacle bien ordonné et passablement bon, offre au public un amusement dont il sait profiter. Le théâtre de Munich, dirigé par *Babo*, aurait peut-être inspiré maint talent poétique, si l'influence trop puissante du pouvoir monacal, n'avait pas fermé

l'accès pendant long-temps à tout ce qui est libéral. Cependant une tragédie nationale, intitulée, *Agnès Bernauer*, a surmonté cette influence, et jouit d'une réputation méritée. Elle honore son auteur, et peut être comptée parmi les meilleures productions de la littérature allemande. C'est l'aurore d'un beau jour, que le prince régnant ne laissera pas obscurcir par des nuages. Il porte une attention particulière aux écoles et aux universités ; il a soin que les places d'instituteurs et de professeurs soient remplies par des hommes qui les méritent, sans rejeter même les protestans. Les mesures récentes du gouvernement, peut-être trop précipitées, tendent à restreindre l'influence des prêtres; cependant l'abolition des couvens aurait pu devenir dangereuse pour lui, si on n'avait pas dévoilé publiquement les horreurs ténébreuses des cloîtres. On y a trouvé des instrumens de torture et des traces effrayantes des victimes du pouvoir du clergé catholique. C'est dans un couvent de Munich que fut trouvé le squelette d'un officier qui avait disparu peu d'années auparavant, et qui fut reconnu à son écharpe et à son uniforme. On y découvrit des confessionaux pourvus de trapes, et des souterrains dont l'un aboutissait par une issue cachée au théâtre. Je tiens ces particularités d'une des autorités de la

police. Ces découvertes n'auraient pas imposé silence à un peuple bigot et mécontent de toute innovation, si l'on n'avait pas mis en jeu l'intérêt personnel des individus; il lutta contre le fanatisme et le vainquit. Les biens des couvens échus au fisc, furent répartis entre les citoyens à des conditions équitables. Alors tout murmure cessa. Malgré cela, on ne peut disconvenir que ce procédé ne fût arbitraire et pas assez médité; ce qui est ou paraît sacré au peuple ne doit pas être violemment détruit et renversé. On court le risque, outre beaucoup d'autres moins importans, de lui faire perdre tout sentiment religieux, et de le plonger dans un état de barbarie. On devait se contenter d'abord d'abolir seulement l'ordre et le couvent où l'on avait trouvé des vestiges et même des preuves d'une inquisition secrète; le gouvernement en aurait été plus respecté. Tout gouvernement qui désire le vrai bien de ses sujets, doit prendre pour première règle d'entourer le corps ecclésiastique de chaque religion de respect et de considération, et de ne rien entreprendre qui tende à le déprécier et à le dégrader.

On prétend que le clergé de Bavière avait cherché à prévenir le peuple contre la reine actuelle, qui, étant protestante, introduisait le culte de sa communion, contre lequel la basse

classe avait des préjugés monstrueux. Au commencement, les protestans osaient à peine aller au service divin, dans la crainte d'être insultés par la populace. La nouveauté, la curiosité y attira cependant quelques catholiques qui furent suivis par d'autres, et tous furent saisis d'étonnement d'entendre d'excellens discours, nobles et vraiment pieux sur la dignité de l'homme, sur sa destination future et sur les devoirs qui lui sont imposés dans ce monde. La clarté, la simplicité avec lesquelles le pasteur énonçait les vérités sublimes du christianisme, l'attention et le respect avec lesquels on l'écoutait sans se permettre, ni un mot, ni même un mouvement qui pût en distraire, touchèrent les cœurs; et le protestantisme s'acquit enfin une tolérance toujours plus étendue. Les vertus éclatantes de l'auguste souveraine qui le professe, le soutinrent aussi efficacement.

La cour est à présent à Nimphenbourg, je ne peux me refuser le plaisir d'aller voir cette princesse chérie.

Le 25 août.

Je l'ai vue cette adorable princesse, et mon attente a été parfaitement remplie. Le chemin qui y conduit est charmant, et s'embellit à mesure qu'on approche de la résidence du prince. L'art et la nature ornent à l'envi ce beau séjour.

Je n'oublierai de ma vie l'accueil que j'ai reçu de l'électeur. La roideur glacée du cérémonial, qui rend les cours vraiment insupportables, se transforme ici en une douce bienveillance, qui tient le milieu entre la dignité des princes et la prévenance sociale. L'électeur joint à un extérieur très-agréable, des manières nobles et polies et quelque chose de si distingué et en même-temps de si affable, qu'il s'attire l'hommage de tous ceux qui l'approchent. Il sait réunir par d'heureuses transitions, le maintien du prince avec l'amabilité d'un homme du monde. Il parle bien, sait mettre de l'intérêt dans la conversation, et passer habilement d'un objet à un autre, suivant les personnes avec lesquelles il s'entretient.

L'électrice est à la fois la plus belle et la plus aimable des femmes. Sa figure douée des graces les plus irrésistibles, donne à l'expression de la majesté un charme indéfinissable. Ses traits qui rappellent ceux de son adorable mère, sont beaux et réguliers; on ne peut la voir sans admiration. Mais à quel degré d'enthousiasme m'éleva l'entretien que j'eus avec elle, au jeu, au dîner, où j'eus le bonheur d'être auprès d'elle! C'est alors que je pus apprécier son cœur et son esprit. Tout ce qu'elle disait était réfléchi, et prouvait la justesse de ses observations et

ses vastes connaissances. Elle aime et cherche à s'instruire par la conversation. Sa belle ame sait répandre une grace entraînante sur quelque sujet qu'elle traite; et son attention délicate de parler à chacun de ce qui peut le plus le toucher et l'intéresser, témoigne la bonté de son cœur.

La princesse Augusta, fille de l'électeur d'un premier mariage, est d'une beauté parfaite. La plus pure innocence, la naïveté, l'aisance enfantine, la plus aimable gaîté, brillent dans ses beaux yeux. La plus douce intimité règne entre la bonne belle-mère et sa charmante fille, et complètent le juste témoignage que j'aime à leur rendre.

Après minuit, je quittai Nimphenbourg. Le brouillard, qui pendant le jour avait obscurci cette belle contrée, était dissipé; un beau ciel éclairé par la pleine lune, s'étendait en voûte azurée sur ce magnifique paysage. Au milieu de cette illumination magique, se présentait Nimphenbourg avec ses belles eaux et ses noires forêts; il ressemblait à un palais enchanté. Je remporte de Munich les souvenirs les plus doux.

Le 26 août.

DEMAIN je quitterai Munich. Je ne veux point passer sous silence l'invention très-remarquable et très-ingénieuse d'un habitant de cette ville,

qui laisse espérer des succès d'une grande importance : c'est la lithographie des frères Sennefelder. Des manuscrits, des notes de musique, des dessins de toute espèce, des gravures sont imprimés exactement au moyen d'une ardoise d'un gris blanchâtre. On est étonné de la perfection et de la vitesse avec lesquelles toutes ces différentes empreintes sont rendues; et l'artiste assure pouvoir multiplier de cette manière de grands paysages, des tableaux d'histoire, et tout autre objet de ce genre. Nous n'avons vu exécuter que des épreuves de nos propres écritures et de quelques dessins insignifians. La mécanique de cette ingénieuse invention est encore un secret; mais son auteur, M. Sennefelder, offre de le communiquer contre un honoraire équitable. Il paraît qu'elle pourra un jour rivaliser avec les imprimeurs et les graveurs. Elle est le fruit de la plus urgente nécessité. Le père de l'inventeur était comédien; il mourut et laissa une veuve et six enfans dans l'état le plus misérable. Le fils aîné, jeune homme doué d'une intelligence et d'une sensibilité profondes, qui avait en vain tâché de faire fortune sur le théâtre, tomba dans une mélancolie qui le mit sur le point de devenir victime de son désespoir. Dans cette disposition, il alla un jour sur les rives du fleuve, peut-être avec la coupable in-

tention d'y terminer ses maux et sa vie. Il ramasse machinalement une pierre qu'il voit à ses pieds; c'était une ardoise sur laquelle s'était imprimé un charmant dessin de mousse. Il l'examina : cela fit naître en lui l'idée d'une imitation artificielle. Il fit des essais : la réussite excita son courage, et l'art fut inventé.

Febersheim, le 27 août.

PEU après avoir quitté Munich, on voit s'élever les hautes montagnes de Salzbourg et du Tyrol. Elles paraissent d'abord comme des nuages sombres; insensiblement leurs contours deviennent plus distincts, le pays plus varié, et de belles forêts de chênes réjouissent le voyageur, dont l'œil a été fatigué par l'aspect d'une plaine uniforme.

Depuis Steinving, seconde station après Munich, le pays devient plus beau et plus riche; il est couronné de hautes montagnes, qui, semblables à de puissantes colonnes de la nature, paraissent soutenir la voûte azurée. Sur la péninsule que forme la rivière de l'Inn, est la petite ville de Wasserbourg, entourée des rives du fleuve. De vastes champs de houblon, épars de tous côtés, embellissent cette fertile vallée, au milieu de laquelle coule la rivière en serpentant, et en se glissant devant une haute paroi

de rochers d'un grès jaunâtre. Une belle forêt de sapins couvre le revers large et plat de ces rochers, derrière lesquels on voit à l'horizon les montagnes du Tyrol, sous des formes très-variées.

Je vis à Wasserbourg, pour la première fois, les toits plats de l'Italie. Les maisons de cette petite ville sont si chargées de peintures, qu'elle a l'air de ces villes ou villages en bois peint, que l'on donne aux enfans pour joujoux. Nous trouvâmes, dans cette partie de la Bavière, une bonne culture de trèfle et de beaux troupeaux. Le peuple y paraît bigot, mais bon et joyeux. Dans presque toutes les maisons de poste, nous rencontrâmes de jeunes paysans chantant et dansant avec allégresse, tandis que les plus âgés conversaient gaîment les uns avec les autres en se régalant d'un bon repas. Les hommes et les femmes ont de belles figures; leur taille est élancée, et leur teint remarquablement fleuri. Leur costume est avantageux, propre, il annonce leur aisance. Les femmes portent des corsets serrés, d'une couleur sombre, des jupes de couleur plus claire, assez courtes, et leur plus bel ornement de tête consiste en un bonnet noir très-roide, garni de galons en or, qui ne couvre que la partie postérieure de la tête. Elles préfèrent cette parure

riche et pesante, à l'élégance et à la légèreté. Même dans les villages, les femmes portent des chaînes d'argent assez massives, et des colliers en métal doré. Ces ornemens se transmettent par héritage des mères aux filles, comme les préjugés et les superstitions. Les repas que nous prîmes dans les maisons de poste, étaient bons, et les prix raisonnables. Les mères n'allaitent plus leurs enfans; elles les nourrissent avec du lait de vache. J'ai vu plusieurs jeunes et jolies femmes qui auraient été d'excellentes nourrices, priver les pauvres petites créatures à qui elles avaient donné la vie, de l'aliment que la bonne nature leur avait préparé pour les premiers mois de leur existence. Aussi les enfans ont-ils l'air pâle et maladif, tandis que leurs mères ont les plus belles couleurs : c'est à cet avantage qu'elles sacrifient la santé de leurs enfans. « Il n'y a rien, me disaient-elles, qui soit plus préjudiciable à la beauté des femmes que la fatigue de nourrir. » C'est avec peine que j'ai vu des villageoises s'éloigner ainsi des sages lois de la nature. Quand est-ce que les hommes apprendront à les respecter, et à savoir accorder le plaisir et le devoir? Quand sauront-ils, se défendant des préjugés nuisibles, résister au désir de la nouveauté, à la vanité, à l'égoïsme? Quand apprendront-ils à jouir des biens qui

leur ont été donnés, et à ne pas courir après *le mieux*, qui, presque toujours, amène le mal à sa suite?

Stein, 27 août

La contrée devient de plus en plus romantique. Les rivières d'Alz et de Traun parcourent ce beau vallon, bordé par les majestueuses montagnes du Tyrol. Dans la vallée, s'élève une haute colline couverte de sapins et d'autres arbres, depuis sa base jusqu'à son sommet, dont la cîme porte les ruines d'un vieux château du douzième siècle. Encore de nos jours, le peuple débite des histoires et sans doute des fables, sur les horribles actions de celui qui l'a bâti. Heintz de Stein, dit la tradition populaire, avait été la terreur de son temps; même les princes voisins redoutaient cet homme cruel et barbare. On prétend que ce félon chevalier avait fait construire sous son château, deux allées souterraines taillées dans le roc, dont l'une à une grande profondeur, s'étendait à une lieue jusqu'à Frosbourg, et l'autre à cinq lieues jusqu'à Denglein. On prétend encore que ces deux allées étaient assez hautes pour que le châtelain et ses écuyers pussent les traverser à cheval. L'une avait une issue cachée donnant dans un bois fort épais, d'où il tombait subitement avec ses gens

d'armes, sur les habitations environnantes, et dévastait des villages entiers et même des villes. On *prétend* que cet être féroce fit mettre à mort tous les ouvriers au nombre de quelques cents, qui avaient bâti ce formidable château et percé ces allées, afin qu'il ne restât personne qui pût trahir le secret de ces souterrains; ce qui s'exécuta à l'aide d'une machine meurtrière, dans ces voûtes ténébreuses. C'est là qu'il cachait sa vie infâme dans le silence de la nuit. Il sortait de son séjour obscur pour aller piller et saccager. Il arrachait fréquemment du sein de leur famille, de belles filles ou femmes, qu'il tuait après avoir satisfait ses désirs effrénés. Cependant, une de ses misérables victimes prit assez d'ascendant sur ce scélérat, pour qu'il lui laissât passer le temps de sa grossesse. Elle eut un garçon, et à force de cajoleries, elle obtint du monstre dénaturé qui en était le père, la permission de ne pas le faire périr, ainsi qu'il en avait l'habitude, mais de l'exposer près d'un village. Stein lui-même l'accompagna avec l'enfant jusqu'à l'endroit désigné. Bientôt après, la malheureuse mère conçut le plan de s'échapper de ce repaire. Son farouche tyran .e découvrit, et lui fit subir le même sort qu'à celles qui l'avaient précédée. L'enfant exposé fut trouvé par un riche paysan qui le porta à sa femme, et tous

deux l'élevèrent avec soin et comme leur fils. Ils n'en avaient pas d'autre, et lui prodiguèrent toute leur tendresse, d'autant plus qu'il la méritait à tous égards. Il ne tint de son père que sa force de corps et son courage guerrier; il avait la beauté et la douceur de sa mère; et ses vertueux parens adoptifs lui inspirèrent la noblesse de l'ame, l'amour de la vertu, et la plus vive indignation contre la cruauté et l'injustice. Plein de feu et de valeur, cet enfant jura dès sa plus tendre jeunesse, que dès qu'il pourrait porter les armes, il délivrerait le monde du monstre féroce qui désolait toute cette contrée. Ce vaillant jeune homme ne se doutait pas que le sentiment de la vertu l'excitât contre son propre père. Il entra au service d'un prince de Bavière, et s'y distingua. Chacun aimait et estimait l'aimable et courageux guerrier. Il obtint le cœur d'une charmante jeune fille, et de l'aveu de ses parens, il la fiança; mais la réputation de sa beauté parvint aux oreilles du vieux châtelain, qui résolut de l'enlever. Le jeune soldat ayant appris qu'on guettait sa bien-aimée, vint avec quelques amis garder sa demeure. Une nuit, le brigand du château fort, à la tête de ses gens d'armes, chercha à forcer les portes, mais il fut reçu par le brave jeune homme et sa petite troupe; et sa criminelle

entreprise fut déjouée. Le jeune Stein tua les écuyers du vieux monstre qui lui-même fut pris après avoir été grièvement blessé, et livré entre les mains des princes de Salzbourg et de Bavière, qui le remirent à la justice. Il y eut là une espèce de reconnaissance : ce jeune homme étant venu témoigner que le châtelain avait attaqué la demeure de sa fiancée. Heintz de Stein fut si frappé de sa parfaite ressemblance avec la jeune femme dont il avait exposé l'enfant, qu'il crut la voir elle-même sortant du tombeau pour lui reprocher sa mort et les crimes qu'il commettait chaque jour. « C'est-elle, c'est-elle, s'écriait-il, ou c'est le fils dont j'eus la folie d'épargner les jours, et qui vient évoquer contre son père coupable toutes les furies de l'enfer ! Un tel aveu et le témoignage du paysan qui l'avait trouvé, suffirent pour faire reconnaître le jeune soldat comme l'unique héritier de Heintz de Stein. Celui qui déshonorait ce beau nom, expira dans les accès de la rage et des remords. Son château et ses grands domaines furent donnés à son fils; et dès-lors, ce lieu si redouté, devint, par les vertus du nouveau possesseur, l'asile de la paix et de la bienfaisance.

J'ignore jusqu'à quel point cette ancienne tradition populaire est vraie, mais elle est intéressante et sûrement fondée sur quelque vé-

rité. Personne ne révoque en doute les forfaits innombrables qui se commettaient dans ces sombres repaires de la tyrannie féodale. Nos guides nous promenèrent pendant deux heures dans d'horribles souterrains qui servaient à cacher les crimes, et à renfermer les victimes de ces seigneurs. Ils pénétrèrent plus avant que nous n'aurions osé le faire; nous voyions dans le sombre lointain, la lugubre lueur de leurs flambeaux vacillans, se montrer et disparaître. J'éprouvais un sentiment de terreur involontaire, augmenté par le souvenir des cruautés commises dans ces mêmes lieux. On nous montra une tour où Heintz de Stein doit avoir fait périr tous les ouvriers de son château et nombre d'autres infortunés. L'ombre de cet être exécrable me paraissait errer dans ces détours tortueux. Avec quel plaisir j'en sortis, et je retrouvai la belle et calme nature et l'astre du jour répandant sa vive clarté et sa chaleur bienfaisante sur les hommes trop souvent ingrats, qui méconnaissent les bienfaits du créateur, et souillent l'ame immortelle qui leur fut donnée pour mériter un bonheur sans fin. Les lois de la Providence, en permettant l'existence de pervers tels que Stein, sont obscures, impénétrables, mais soyons sûrs qu'elle sait, dans sa bonté, tirer le bien de ce qui nous paraît un mal,

quelques églises dignes d'être remarqués. Le palais même de l'Électeur, qui était autrefois celui de l'archevêque, ne présente que la demeure d'un riche particulier. Les amateurs de peinture y trouvèrent quelques beaux tableaux des grands maîtres. En général la ville est mal bâtie. Des rues étroites, montueuses conduisent à d'assez grandes places et les font paraître plus belles; celle du château est la plus remarquable.

On montre aussi à Salzbourg, comme objet de curiosité, la maison du fameux alchimiste Théophraste Paracelse de Hohenheim, dont le tombeau est dans l'Eglise de Sébastien. Il représente une petite pyramide tronquée, au devant de laquelle on voit le portrait de ce génie miraculeux avec une inscription caractéristique. La bibliothèque fut établie en 1672 par l'archevêque Maximilien Gandolf de Kunenbourg, ami de la littérature, et l'archevêque François de Harrach continua glorieusement ce que son prédécesseur avait commencé. Il augmenta la collection des livres, et prit des savans distingués sous sa protection. Mais un des princes suivans, nommé Jacob Ernest, n'aimant ni les lumières, ni la philosophie, ferma la bibliothèque et mit toutes sortes d'entraves à la culture de l'esprit. Son règne ne fut

que de deux ans, mais ses successeurs, malgré leurs bonnes intentions, ne furent pas capables de lever le voile dont on avait couvert la vérité. L'ignorance et les préjugés prirent le dessus, la superstition vint à leur suite et régna en vrai tyran sur la théologie et sur la médecine. Les prêtres s'arrogèrent l'art de guérir par l'exorcisme et les prières, au mépris de tout principe raisonnable. Tous les maux physiques et moraux étant attribués au démon, il était naturel que pour en guérir on eût recours aux adversaires par état, de l'esprit malin, salariés pour s'opposer à ses œuvres. Ce préjugé enfanta mille rêveries et mille extravagances. L'entendement s'égara toujours de plus en plus; le cœur se refroidit; on attendait tout d'un pouvoir surnaturel, et l'on n'exigeait rien de soi-même. On peut s'imaginer qu'avec de semblables idées, et ne consultant jamais la raison, l'homme vint à croire qu'au moyen de quelques cérémonies occultes, du jeûne, etc., etc., il pourrait parvenir à faire de l'or, et ce fut le moment du règne de l'alchimie, des adeptes, etc., etc.

Pendant très-long-temps les habitans de de Salzbourg errèrent dans les ténèbres de la superstition la plus grossière. Quand une fois l'esprit d'illusion s'est emparé des têtes humaines, il confond, il embrouille les idées; la voix

de la sagesse ne se fait plus écouter, et le sort de ceux qui ont la hardiesse de vouloir la faire entendre, est la persécution.

En 1731, le pays de Salzbourg fut frappé d'une manière bien cruelle par les suites de cette superstition. Trente mille citoyens utiles furent expulsés de ce pays par les persécutions fanatiques des prêtres, qui les taxaient d'hérésie. Ils portèrent leur industrie, leurs sentimens pacifiques et leur croyance religieuse dans les pays où la tolérance d'un sage gouvernement leur promettait un sort heureux; et c'est à cette émigration, que la ville de Magdebourg et d'autres états protestans doivent en grande partie leur accroissement et leurs richesses; tandis que le pays de Salzbourg en ressent encore à présent les tristes effets. Il manque de bras, et la ville de Salzbourg n'a plus que dix mille habitans. C'est grace à la bonté et à la douceur d'ame de l'archevêque Léopold, que cette aveuglement ne put altérer, que ces trente mille citoyens échappèrent aux massacres et aux flammes du bûcher où les condamnait la haîne des prêtres. Le dernier archevêque de Salzbourg était un prince éclairé et d'une volonté ferme et généreuse; ses sujets lui doivent une grande amélioration dans leur état. Il cherchait à rendre le peuple heureux, le clergé respectable et res-

pecté, et à détruire, par la propagation des vraies lumières, l'opinion erronée, que pour tenir le peuple en bride, il faut lui laisser les plus grossiers préjugés. Il distingua des hommes de mérite, et les plaça suivant leurs talens. Il augmenta la bibliothèque, qui est maintenant riche en manuscrits précieux et contient même quelques ouvrages de grand prix, où tout le luxe typographique est prodigué. A l'exemple de l'archevêque, plusieurs particuliers riches s'appliquèrent aux sciences, se composèrent des bibliothèques et des cabinets d'histoire naturelle. La collection du baron de Moll est une des plus remarquables; il a destiné à ce musée un bel édifice situé dans le Nonnenthal.

Salzbourg offre aussi de beaux établissemens publics de bienfaisance. L'hopital de St.-Jean est situé dans le faubourg; son exposition est salubre, le bâtiment bien ordonné, et les malades y reçoivent tous les soins que leur état exige. L'archevêque Ernest en est le fondateur: le règne de ce prince fut marqué par la bienfaisance. La maison des incurables et de ceux qui sont atteints de maladies contagieuses, est séparée de l'hopital de St.-Jean; il est doté d'un fonds de quatre-vingt-quinze mille florins, et la maison des incurables, de vingt-un mille. On a établi dans la ville une excellente école

d'instruction pour les sage-femmes. Les promenades publiques sont charmantes et parfaitement soignées. Nous sommes allés ce matin voir un grand et bel aqueduc qui fournit l'eau à la ville et sort de la montagne nommée le Mœnchsberg. La nature ayant formé cette montagne comme un véritable jardin anglais, il restait peu de chose à faire à l'art pour l'embellir. On y arrive par des allées délicieuses, ombragées de charmans arbrisseaux variés, et par des prairies du plus beau vert d'où l'on a une vue ravissante. La première qui s'ouvrit à nos regards s'étendait vers le nord. La ville de Lauffen s'élève au milieu d'une riche plaine; et le lointain offre en perspective une masse imposante de montagnes bizarrement découpées. En faisant quelques pas de plus, la campagne se montre sous un aspect romantique. La haute montagne appelée le Geisberg (*montagne des Chèvres*), se présente majestueusement; on dit qu'elle a la hauteur du Vésuve. Dans l'éloignement, au pied d'une montagne boisée est un lieu de pélerinage, nommé Maria-Plan, et plus près s'élève la montagne sur le dos de laquelle est situé un couvent de capucins, et qui en porte le nom. Une longue muraille construite du temps de la guerre de trente ans, l'entoure. Quelques pas plus loin, s'ouvrent à l'occi-

dent des prairies émaillées de fleurs, des champs, des arbres groupés pittoresquement, des maisons, des églises éparses, enfin le plus riche et le plus agréable paysage. L'horizon a l'air d'être soutenu par les hautes montagnes de Salzbourg; et des monts, des collines secondaires s'élevant de tous côtés par différentes gradations, ressemblent à d'immenses vagues qui se seraient tout-à-coup pétrifiées. Entre ces monts, la tête chauve de l'Untersberg se distingue par sa hauteur, lorsqu'elle n'est pas enveloppée dans de sombres brouillards. Des chamois se nourrissent et vivent sur ces rocs inacessibles, et des aigles bâtissent leurs nids sur ces sommets sourcilleux.

Plus loin, notre chemin passant sous l'ombrage des chênes, des hêtres et des pins, nous conduisit dans une plaine entièrement entourée d'arbres touffus à haute tige, qui donnaient à cette place cachée et retirée l'apparence d'un lieu sacré et mystérieux. En sortant de ces fraîches et sombres allées, nous passâmes devant un château nommé Ritterschlossel (*Château des Chevaliers.*) Là, s'ouvrit au-devant de nous une vue si étendue qu'on n'en apercevait pas les bornes; c'est cette immense plaine entre la Bavière, la Souabe et l'Autriche, qu'on appelle la mer d'Afrique. Nous y trouvâmes cependant

quelques collines isolées, d'un effet très-pittoresque, autour desquelles serpente la rivière de la Salza, formant d'agréables sinuosités.

Sur une de ces collines est situé un couvent très-remarquable, nommé Maria Bleun. Nous jouîmes à notre retour de cette course, du superbe aspect de Salzbourg et des montagnes entassées les unes sur les autres, qui s'étendent derrière la ville.

Le 31 août.

Nous nous sommes transportés ce matin en voiture pour visiter un très-beau château nommé Léopolds-Krone (couronne de Léopold.) Entre des allées de chênes, de tilleuls, de maronniers, le chemin se dirige sur le Waldemsberg. Ici, nous sommes descendus de voiture pour aller voir près de cette montagne un théâtre très-curieux formé dans le rocher par la nature même. L'art n'a que très-peu aidé pour établir dans le roc, des coulisses et un amphithéâtre pour placer les spectateurs. De la plus haute cîme de cette montagne, on a une vue très-étendue sur une contrée riche par la variété de ses productions : on croirait voir un beau tapis bigarré. De cette montagne on passe encore par de vastes plaines, ombragées par de beaux arbres. Entre plusieurs jolies maisons de campagne, s'élève un château magnifiquement situé;

il a été bâti par l'archevêque Léopold de Firmian, dont il porte le nom. Ce prélat avait destiné cette belle résidence à être un fidéi-commis de famille ; et par cette raison un parent du prince possède actuellement cette maison de plaisance qui renferme une collection de tableaux dignes d'être vus. Ce qu'il y a de plus intéressant, ce sont deux cent vingt-huit portraits de peintres célèbres de différens siècles, ouvrage du pinceau de ces artistes. Il y en a dans ce nombre vingt de femmes artistes. La tête d'Angelica Naufmann m'a paru la plus belle ; cependant celle de Catherine Littevini attira aussi mon attention. Raphaël, Annibal, Carrache, le Guide, Rembrand, Mengs, Battoni et notre Graff, font les ornemens de cette collection. Dans une autre chambre on nous fit admirer six grands tableaux historiques, riches en figures de grandeur naturelle, qu'on dit être du Poussin et avoir coûté 40,000 florins. Lorsque Léopold de Firmian bâtit pour sa famille la *Couronne de Léopold*, il ne songea pas qu'il manquerait aux descendans de son frère des revenus de prince pour entretenir convenablement ce magnifique édifice. De tous côtés, on a les plus beaux points de vue, et le grand étang ou le petit lac, établi près du château, donne du charme et de la vie au paysage.

A notre retour nous descendîmes sur le pont qui traverse la rivière de la Salza et réunit les deux parties de Salzbourg. L'eau paraît de là sortir immédiatement des montagnes qui longent l'horizon voisin. Les bateaux flottans sur la rivière, la quantité d'hommes qui travaillent sur ses rives, tout le grand amphithéâtre de Salzbourg sont des objets dignes d'occuper un peintre de panorama.

Le pays de Salzbourg était anciennement une partie de la province romaine appelée *Nor cum*, et des vestiges existant encore en sont la preuve. On a trouvé partout dans les environs et dans l'enceinte même de la ville des antiquités romaines, comme des pièces de monnaie, des patères servant aux sacrifices, de petites statues de dieux et d'hommes. On dit même qu'on voit encore sur la montagne de Riethenbourg, des ruines d'un arc de triomphe romain. C'est en passant de Henneberg à Lungau, qu'on rencontre le plus d'antiquités. On trouve près de ce dernier endroit des traces très-marquées d'une voie romaine. Un des premiers empereurs fit ouvrir dans cette contrée des routes qui étaient presque détruites au siècle de Septime Sévère et de Caracalla, qui les rétablirent : tous les deux, et même le méchant Caracalla, paraissent avoir bien mérité de ce pays, car la

plupart des colonnes que l'on trouve ici portent le nom et les éloges de ces deux Césars. Un Antinoüs en bronze, surpassant la grandeur naturelle, est estimé d'après les connaisseurs, pour la plus belle des antiquités existantes à Salzbourg. Il fut découvert par un paysan qui labourait son champ sur la montagne de Sainte-Hélène, près de Maria Saal, en Carinthie.

Le soir, après 9 heures.

Chaque excursion que le voyageur fait dans cette contrée, excite la surprise, par les scènes variées et les contrastes qu'offrent les différens aspects. Le paysagiste doit trouver ici de riches sujets pour son art; mais l'ami des hommes y trouve des objets de compassion et de mélancolie; car un peuple foulé et appauvri, se présente partout à ses regards.

Cet après-midi nous avons visité Aigen; c'est vraiment une contrée de féerie que le comte de Lodron a créée et rendue plus intéressante encore, en donnant des idées aux amateurs de jardins anglais, que chacun arrange suivant son goût et sa fantaisie. Le comte de Stahrenberg, chanoine à Salzbourg, s'est distingué dans ce genre, il a transformé une des contrées les plus sauvages et les plus rocailleuses, en un jardin enchanteur. On monte facilement par des pentes

très-douces, ou des escaliers très-commodes, pour passer d'un lieu ravissant à un autre plus ravissant encore, et pour jouir des points de vue les plus pittoresques. Les montagnes que nous connaissions se présentent là sous d'autres aspects, sous d'autres formes. L'Untersberg, par exemple, couvert de ses forêts de pins, semble de cette place un séjour d'esprits ténébreux, tels qu'on en trouve dans les contes populaires des temps passés, ou dans les poésies d'Ossian.

Nous nous reposâmes dans un charmant hermitage, où nous nous délectâmes à contempler ces formes, si merveilleusement entassées les unes sur les autres, si artistement entrelacées. Le plus élevé de ces monts, haut de 958 pieds, est appelé par les habitans, *le père Watzmann*. Ce colosse domine sur tous ses voisins. Tous ces monts avec leurs pointes aiguës me paraissaient un vaste camp avec ses tentes dressées pour les Titans, dont le père Watzmann était le général. Des sources s'échappent de toutes parts de ces montagnes et forment une foule de cascades magnifiques. De l'hermitage on entend distinctement le bruit de ces chutes. Notre chemin nous conduisit pendant un espace assez long dans des sentiers sinueux, sous des arbustes touffus. Souvent nous rencontrions inopinément un

bassin dans le roc, d'où se précipitait une eau si claire, si limpide, que le plus léger nuage s'y peignait. Plus nous allions en avant, plus la contrée devenait sauvage et nous inspirait une sorte de terreur. Nous rencontrâmes une grotte profonde, dont la couverture en forme de toit, dépassait de beaucoup l'abîme sur lequel elle paraissait suspendue, semblable à un immense parasol ouvert, et que l'on pourrait nommer, d'après les idées d'un peuple superstitieux, le parasol du diable. En sortant de cette grotte on passe à côté d'une bruyante cascade entourée d'arbres, et l'on arrive à une caverne dans le roc formé par d'immenses masses de brèche, qui ressemblent à de hautes tours voûtées. La lumière y entre par des fentes et des intervalles entre les rochers qui les couvrent. Le bleu du firmament qu'on aperçoit par ces petites ouvertures, paraît encore plus resplendissant; et le jour douteux ressemblant au crépuscule, a quel-chose de mystérieux. Par l'une des plus grandes ouvertures de cette masse de rochers, la cascade se précipite dans un bassin formé par la nature, qui invite au bain dans cette retraite cachée.

Après une promenade longue et fatigante, nous arrivâmes à une prairie charmante, ombragée par une quantité d'arbres, formant un bosquet agréable, frais, silencieux, où l'ame

se repose de ce qu'elle vient d'éprouver au milieu du sublime désordre de la nature. Un beau hêtre dont la tige énorme s'élève au milieu de sept énormes racines, formant autour de lui des bancs naturels, étend au loin ses branches touffues comme un asile protecteur. On trouve sous son ombre la fraîcheur et la paix. Nous nous y reposâmes long-temps. Je garde un reconnaissant souvenir à la mémoire de cet arbre, le plus grand, le plus beau que j'aie jamais vu. Il inspire quelque chose de semblable à la majesté d'un temple. Sous ce bienfaisant ombrage, toutes les pensées deviennent calmes et religieuses, l'ame se remplit de l'idée d'un Dieu créateur et protecteur, et de l'immensité de ses œuvres et de sa puissance. Après avoir quitté à regret cet endroit, le vallon où la Salza roule en serpentant ses eaux verdâtres, se développa à nos yeux. Nous descendîmes par plus de soixante marches la montagne où nous avions fait des promenades délicieuses, et nous nous trouvâmes sur une grande place garnie avec le plus mauvais goût, d'arbres tondus et taillés en différentes formes. Quel contraste avec les productions de la belle et simple nature!

Le 1er. septembre.

Les pays de montagnes enrichissent l'imagi-

nation de beaux tableaux, de vues et de sites extraordinaires, et donnent à l'esprit une idée intuitive des grandes révolutions de la terre. L'Untersberg est également intéressant pour le physicien, pour le peintre et pour l'ami de la belle nature. Nous n'avons vu aujourd'hui que quelques-unes des parties les plus remarquables de cette riche montagne, et nous en avons été si fort enchantés, que nous portions envie au médecin Hoppens de Ratisbonne, qui avait loué pour trois années la petite cabane d'un carrier, pour faire sur l'Untersberg une collection de plantes des Alpes de Salzbourg. Sa femme partageait cette demeure et cette occupation, elle séchait les fleurs qu'il allait cueillir. Une plante jusqu'alors inconnue de tous les botanistes, fut découverte par lui sur le dos de cette montagne. Tout le terrain fertile, ainsi que les marais et les tourbières qui entourent l'Untersberg, était autrefois, d'après des vestiges incontestables, le fond d'une mer. Les eaux s'écoulèrent par une révolution subite de la nature, la végétation couvrit le sol de verdure, mais on y trouve encore des bancs de coquillages qui ne peuvent laisser aucun doute. Déjà, du temps des Romains, il y avait là des campagnes et des bains. L'Untersberg, par sa forme et sa couleur, se distingue des autres montagnes qui l'avoisinent.

Les parois de rochers, au-dessus de la région boisée, sont d'un rouge foncé, qui contraste agréablement avec la couleur grise des rochers du Geisberg. L'Untersberg est couvert de belles forêts, depuis sa base jusqu'à une hauteur de deux à trois mille pieds. Il s'élève de 5,576 pieds au-dessus du niveau de la mer, du côté de Salzbourg, et du côté de Berehtolsgaden, sa hauteur est de 6,000 pieds. Au seizième siècle on racontait encore des histoires merveilleuses des nains et des géans habitans les souterrains de l'Untersberg, d'où ils sortaient à minuit pour aller en procession célébrer leur service religieux dans la cathédrale de Salzbourg. On la voyait tout à coup superbement illuminée, on entendait en dedans alternativement les sons d'une belle musique et le bruit de trompettes et de cymbales. Encore à présent une partie du peuple croit à ces contes fabuleux. Ce qui peut avoir donné lieu, dans ces temps ténébreux de la superstition, à ces chimères, c'est la quantité de brouillards qui s'amassent sur la montagne, et qui s'en détachent et voltigent dans les airs comme des fantômes. En général, les habitans des pays montagneux donnent plus de carrière à leur imagination, qui enfante des idées et des images poétiques. A présent, le peuple s'éclaire tous les jours da-

vantage, et en revient à la vérité. L'Untersberg n'est plus peuplé que de pâtres très-*antipoétiques*; ce sont principalement des jeunes filles qui sont chargées de la garde des troupeaux pendant l'été.

Nous allâmes ensuite visiter une carrière de marbre et un moulin à scie, situé dans une contrée sauvage et romantique : il est mis en mouvement par la chûte d'une cascade, le long de laquelle nous montâmes. Cette eau sort de dessous un bloc de marbre de la hauteur de trente pieds au moins, et de quarante de largeur. Ce rocher paraît si ébranlé par ce mouvement continuel, qu'on a la crainte qu'il ne tombe. Après avoir monté toujours plus haut, par un chemin horrible, effrayant, on parvient au sommet, et l'on est saisi de surprise à l'aspect de cette immense carrière de marbre, qui, depuis tant de siècles, fournit des colonnes et des ornemens pour les églises et les palais, sans s'épuiser. Je n'ai rien vu de plus surprenant. Nous entrâmes dans une grande et vaste rotonde ressemblant à un temple, entouré de hautes et magnifiques parois de marbre poli, contre lesquelles se réfléchissent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Au-dessus de ce rocher, on entendait le bruit éloigné de la cascade, auquel se joignait le doux bruissement des arbres, dont

pression que nous avions reçue de ce spectacle, à la fois beau et terrible, s'affaiblit lentement, et ne s'effacera jamais.

La Klan n'est cependant pas une rivière bien considérable, mais elle grossit dans de certains temps au point de causer des dévastations. Le bruit furieux qu'elle fait en tombant n'est en aucune proportion avec sa grandeur. Les physiciens l'expliquent en disant qu'il y a sans doute dans les entrailles de la montagne d'Unsterberg, de grands bassins et des réservoirs d'eau qui ont une communication avec les lacs de la contrée, qui s'y précipitent intérieurement avec fracas. Si cette supposition est fondée, il serait à redouter que toutes ces eaux ne causassent un jour ou l'autre la chute de la montagne. L'eau de ce torrent est extraordinairement fraîche et très-saine. L'archevêque Léopold et ses successeurs en faisaient chercher pour leur boisson. De-là vient le nom qu'on donne encore à présent à cette cascade : *La fontaine du Prince.*

Le 2 septembre.

Nous quittâmes Salzbourg à sept heures du matin. Des brouillards blancs se traînaient le long des rochers sous mille formes fantastiques et bizarres ; cependant notre voiture traversait des vallées et prairies délicieuses, tantôt rétré-

cies; tantôt plus larges. Avant d'arriver au village de Schellenberg, je sentis un air pesant qui règne toujours, dit-on, dans ces vallons, ce qui est probablement une des principales causes du crétinisme qui y règne aussi. On rencontre beaucoup de ces malheureux qui ont à peine la forme humaine. Les gouvernemens ne devraient pas tolérer des établissemens dans les vallées resserrées et humides, quel que fût d'ailleurs le charme qui pût y inviter. Nous passâmes tantôt par des plaines délicieuses, tantôt dans des bois de haute futaie; et souvent des rochers escarpés resserraient le vallon et se rapprochaient tellement que le passage paraissait fermé. Tantôt on voit la Salza écumante, tantôt la tranquille Alm serpenter dans la prairie et l'embellir. Le Watzmann élevé, montre sa tête blanchie par la neige éclatante. Dans cette région plane une succession continuelle de légers nuages qui étendent un voile transparent et rendent compréhensibles ces changemens subits de temps auxquels ce pays est sujet. Vis-à-vis du Watzmann, l'Untersberg était entouré d'une vapeur pesante et sombre. L'aqueduc qui pourvoit Salzbourg de l'eau de l'Alm, embellit le paysage. Mais je regrette de ne voir nulle part aucun vestige d'une administration qui favorise et encourage l'agriculture et qui ait à

cœur le bien-être du peuple. Malgré les difficultés qui s'y rencontrent, et l'âpreté du climat ou plutôt du sol, il y aurait encore bien des avantages à en tirer.

Il y a eu sûrement ici de grandes révolutions de la nature. Nous trouvâmes dans une vallée du pays de Berchtolsgaden, des blocs de rochers d'une grosseur extraordinaire, isolés dans la plaine et à une assez grande distance des montagnes. Le roc est grisâtre aux places où il se montre encore, mais il est presque entièrement couvert d'une poussière adhérente verdâtre, et des arbres très-hauts étaient enracinés à la surface.

Près du lac de Berchtolsgaden est une petite cahute de pêcheur, bien propre, où nous nous régalâmes de très-bon lait, en jouissant d'une vue toute nouvelle pour nous. Le lac, enfermé de tous côtés de hautes montagnes rocailleuses, présente une surface du vert clair le plus agréable, remarquable par sa limpidité, et qui se nuance agréablement avec le vert des prairies et celui tout-à-fait foncé des sapins. On a l'idée d'un pays de féerie étranger à tout ce qu'on connaît. J'eus la passion de naviguer sur ce joli lac, vraiment vert d'eau. De petites vagues doucement agitées, semblaient nous y inviter par leur murmure. Ce lac, d'une forme assez bizarre,

tourne entre les masses de rochers qui le bordent de toutes parts. Ils sont garnis de beaux mélèzes et de pins de différentes espèces jusqu'à la région trop élevée pour nourrir des arbres ou des plantes. Alors le rocher nu d'un gris rougeâtre s'élève mélancoliquement au-dessus du lac, qui a une grande profondeur, mais peu de largeur. L'escarpement de ces monts de granit s'élevant de plus de quatre mille pieds au-dessus de la surface du lac, et semblant toucher aux nuages, est très-imposant. Plusieurs récèlent une neige permanente dans leurs fissures. Le temps était magnifique, et les brillans rayons du soleil contrastaient singulièrement avec le brun obscur des montagnes, et faisaient ressortir l'ombre des angles et des enfoncemens. On dit qu'il existe dans ces rochers, une grotte remplie des plus beaux stalactites qu'on nomme la *Chapelle de glace*. J'avais grande envie d'y pénétrer, mais d'après les conseils de notre aimable conducteur, le professeur et médecin d'Outrepont, il fallut faire à ma faible santé le sacrifice de cette jouissance; je ne vis donc la splendeur de la neige et des glaçons que de loin, à travers les séparations des rochers, entre lesquels l'orgueilleux Watzmann élève sa tête altière. Aujourd'hui elle était cachée en partie dans sa calotte de nuages, dorés cependant par les rayons du soleil.

A la moitié de notre navigation, qui dura près de deux heures, nous abordâmes à un charmant jardin anglais que le négociant Walners a établi dans cette contrée sauvage. Les amis de la nature savent gré à cet homme hospitalier d'avoir taillé dans le roc un chemin très-commode, par lequel on parvient facilement à une très-belle chûte d'eau. Un ruisseau clair comme du cristal sort d'un amas de rochers, et se précipite en cascade argentée dans le joli lac vert. A une hauteur considérable, elle se partage en deux bras, et la nappe interrompue et brisée par les rochers, tombe par plusieurs issues. On se sent singulièrement frappé quand on est dans cet espace solitaire, séparé de tout être vivant, n'ayant autour de soi que des massifs immenses de roc et des eaux tumultueuses, se précipitant en écume blanche comme la neige dans le lac coloré de sa jolie teinte. Toute cette contrée présente quelque chose de si mystérieux, de si extraordinaire, que le peuple l'appelle *le pays des esprits*. Ce fut avec peine que nous quittâmes ce lieu magique, et que nous dirigeâmes notre embarcation vers la cahute du pêcheur, près de Saint-Barthélemi. Je m'y retrouvai cependant avec un vrai plaisir. La prairie qui l'entoure paraît rivaliser avec le lac pour le prix de la beauté. Une ceinture de

hêtres très-élevés la couronne, et se prolonge en amphithéâtre jusqu'aux rochers. Nulle part, je n'ai rencontré de lieu qui pût offrir à l'esprit abattu par l'ennui du grand monde, une retraite plus solitaire pour y passer une vie douce et tranquille. Outre la cabane du pêcheur, il y a encore une chapelle sur ce pré paisible; elle est sur le chemin qui conduit à la forêt de hêtres.

Le 4 septembre.

D'ou vient que notre ame reçoit les impressions les plus profondes dans les contrées où des vestiges visibles d'une grande révolution de la terre se font apercevoir? Nous donneraient-ils plus qu'aucune autre chose l'idée d'une vie nouvelle, d'un rajeunissement de notre être, d'un monde plus beau que celui qui la précède? Est-ce l'esprit de grace d'une puissance éternellement créatrice, qui nous inspire d'heureux pressentimens de l'immortalité de notre ame, qui nous répete que rien de ce qu'elle a produit ne peut s'anéantir, mais que tout se reproduit sans cesse sous des formes nouvelles! Ces idées m'ont accompagnée aujourd'hui pendant tout notre pélerinage.

Notre route nous offrant toujours des paysages pittoresques, nous mena à Goelling, et notre esprit, monté à des pensers si sublimes,

fut ramené tristement à des sentimens bien opposés, en voyant la quantité de *crétins* dont ce village est rempli. Une seule figure bien faite et douée d'intelligence, attira nos regards dans cette malheureuse classe d'êtres si disgraciés par la nature : c'était l'hôtesse de notre auberge. Elle me parut, au milieu de cette foule hideuse, imbécile, comme une belle fée bienfaisante, qui n'a pas assez de pouvoir pour lever le charme qui ôte la forme humaine aux affreuses figures dont elle est environnée, mais qui cherche en attendant à adoucir leur triste état par sa bienveillance. L'hôte, prévenant et poli, a pris sa jolie femme dans une autre contrée. Il ne porte pas non plus d'empreinte de crétinisme. Notre déjeûner fut servi avec propreté, empressement et complaisance.

Le commencement de notre pélerinage mit notre courage à l'épreuve : il nous fallut traverser la Salza sur un pont de planches, étroit et long de plus de cent pieds, fort élevé au-dessus de la rivière, et très-vacillant. Ce pont rustique a cependant des appuis légers de côté et d'autre, mais quelques-unes des planches sur lesquelles nous marchions, étaient à moitié pourries et entamées. Nous aperçûmes non-seulement, de notre dangereuse élévation, le bruyant torrent qui passait rapidement entre les limites des an-

ciennes inondations, mais nous vîmes encore à travers les fentes et les interstices des planches du pont, les vagues écumantes roulant avec fracas sous nos pieds. Cet effrayant passage, heureusement achevé, nous nous plaçâmes dans des chars à banc qui nous attendaient, attelés chacun d'un cheval, et tout semblables à ceux dont nous nous servons en Courlande. Combien d'agréables images de ma jeunesse et de ma patrie se retraçaient à mon ame! ce souvenir rendait encore plus vive la jouissance des objets charmans qui se présentaient à mes regards. Arrivés près d'un moulin, nous descendîmes de notre modeste équipage, et les paysans qui nous avaient amenés devinrent nos guides dans la contrée solitaire que nous allions parcourir. Mon conducteur, malgré la rudesse de son langage, montrait beaucoup de sensibilité pour les beautés de la nature. Nous montâmes par un sentier commode, jusqu'à une des plus belles scènes de paysage que l'imagination puisse concevoir. Le comte de Stharenberg a fait ouvrir ici, comme à Aigen, des chemins très-praticables. En allant au moulin, nous entendions le bruit du Schwarzbach, avant même de voir ce torrent, mais bientôt il se présenta à nos regards, roulant avec fureur dans un lit de rochers. Les pentes escarpées qu'on nous fit

monter, sont garnies de mélèzes et de sapins, dont le feuillage cache un peu l'horreur du précipice à côté duquel on gravit. On ne peut sans frissonner plonger la vue dans cet abîme.

Inopinément nous nous trouvâmes dans un nuage transparent de vapeurs, que forme la cascade écumante qui sort de dessous des rochers amoncelés, et prenant de là son cours sur des pierres énormes, donne naissance au Schwarzbach. Ce torrent tombe de 140 pieds, le volume d'eau s'élargit, se divise, et ressemble à de la poudre d'argent. Une multitude d'autres cascades, plus petites, s'élancent de ce rocher et font une masse d'écume et une nuée de poussière. Bien au-dessus de la chûte, on aperçoit l'ouverture d'une grotte dans le rocher, entourée de noirs sapins. Une source de cristal en sort doucement et va se joindre à la bruyante chûte d'eau : image de la belle jeunesse, innocente et pure ; elle commence sa carrière, et bientôt l'orage des passions l'entraîne dans leur cours impétueux. Tout, tout autour de nous, m'inspirait des réflexions profondes. La solitude et la tranquillité des forêts, en contraste avec la vie turbulente des cascades, vous rappellent vos momens paisibles et vos momens orageux ; vous sentez à la fois tout le charme du repos et l'éternelle agitation du grand monde.

Tout en rêvant, et l'ame remplie d'images sublimes, nous arrivâmes à une place où toute la magnificence de la cascade s'offrit à nos regards. Ce beau spectacle me ravit d'étonnement et d'admiration. Où va-t-elle? d'où vient-elle? me demandai-je en regardant cette immense quantité d'eau toujours en tourmente et se renouvelant sans cesse? Tout dans la nature me paraissait couvert d'un voile impénétrable. Lancée par une violente impulsion comme par une fronde, cette eau semblait aller se perdre dans les cieux, resplendissante de beauté et de lumière, puis retomber en pluie argentée. Un bassin taillé dans le roc reçoit cette eau bouillonnante, qui coule ensuite plus tranquillement, se joint à d'autres eaux, et va se perdre dans la vaste mer, pour ne plus revoir les lieux qu'elle a parcourus, tantôt agitée, tantôt paisible, mais toujours entraînée vers le gouffre, où sans cesser d'exister, elle fait partie de son immensité. Perdue dans ces réflexions, mes regards se plongeaient dans un abîme sauvage et désert, dont l'aspect fait frissonner. Entre deux monts, comme si une draperie s'entr'ouvrait, perçait la verdure d'une Alpe (*) lointaine, éclairée par

(*) On nomme en général Alpes, les pâturages des montagnes élevées; il ne s'agit pas ici de la chaîne des Alpes.

le soleil. Nous montâmes plus haut encore, et bientôt s'ouvrit en perspective au-devant de nous un long amphithéâtre de montagnes. L'impétueux Schwarzbach, par ses sinuosités continuelles, tantôt près, tantôt loin de nous, roulait dans son lit de rochers, couronnés d'arbres et de plantes. Nous suivions la rive droite, et nous parvînmes enfin à la lac remarquable de la première et magnifique chûte de ce torrent fougueux. La nature et le temps ont formé d'une rive à l'autre un arc fort élevé, semblable à une immense porte percée dans le roc, par laquelle se précipite la masse entière d'eau, qui continue au-delà sa course rapide. La cascade se fait voir à travers l'arc, et ressemble à un rideau d'argent qui s'abaisse devant un mystérieux sanctuaire. Nous passâmes sur cet arc à la rive gauche; nous montâmes sur une hauteur prolongée, et nous arrivâmes à un point, où, d'un seul regard, nous vîmes non-seulement la vallée que la Salza traverse en serpentant, mais encore les différentes cascades du Schwarzbach. Quelle surprenante variation de scènes! Ici, du sauvage romantique pour le pinceau de Salvator Rosa; là, la douce tranquillité d'un vallon plein de lumière et de vie, pour le pinceau de Claude Lorrain. L'aspect du furibond Schwarzbach et de ses sombres contours fournit à nos conduc-

teurs, l'occasion de nous parler d'un site très-singulier nommé les *Fourneaux*, en allemand *Oeffen*. C'est la dénomination très-impropre d'une grande caverne dans laquelle coule la Salza jusqu'au Passlueg, entre de hautes parois de rochers. Notre conducteur appelait le chemin qui conduit à ces effroyables profondeurs, *une descente aux enfers*. « Tout, là bas, (me « disait-il, dans son naïf langage), est si hor« rible, si sauvage, si bruyant, et pourtant si « magnifique pour celui qui y porte une bonne « conscience, que quoique je sois obligé de « faire souvent cette descente aux enfers pour « conduire des voyageurs, l'aspect m'en est tou« jours nouveau, et jamais je ne pense autant « à Dieu et au Paradis. »

Nous fûmes tous enchantés de la description de cet homme à la fois si simple et si éloquent, et très-curieux de voir le lieu qui lui inspirait de tels sentimens. Nous résolûmes d'y aller en pélerinage. Fortifiés par un repas frugal, nous l'entreprîmes avec courage. Nos guides étaient des hommes forts et robustes, et nous pouvions nous fier à la fermeté de leurs pieds assujétis à de gros souliers, bien garnis de clous qui les empêchaient de glisser. Nous marchâmes d'abord sur une route frayée et battue au milieu de sites pittoresques, qui ne peuvent manquer d'ins-

pirer les peintres et les poètes, et font regretter de n'être ni l'un ni l'autre; mais ce beau chemin finit bientôt. Appuyés fortement sur nos guides nous commençâmes à descendre dans une forêt de beaux arbres; le sentier tournant et rapide nous conduisit enfin aux Fourneaux. Quel site sauvage et cependant animé! Quelle tranquillité et quelle vie! Arrivés au fond de l'abîme, nous fûmes étourdis par un fracas d'eaux qu'on ne voit point, mais dont le bruit rapproché semble d'autant plus menaçant. Au-dessus de nos têtes, la belle forêt par où nous étions descendus nous ombrageait tellement que la lumière du jour était fort affaiblie. Ce bruit, cette obscurité avaient quelque chose de solennel et d'effrayant. Frappés d'une espèce de terreur, nous nous glissâmes avec peine tout du long d'une pente si rapide et si étroite, que l'on y est saisi de vertige. Nous ne trouvâmes que peu d'endroits où l'on puisse s'arrêter et promener ses regards avec sûreté; enfin, nous aperçûmes entre les rochers la turbulente Salza. Aucune expression ne peut donner l'idée de la vigueur, de la vélocité incalculable avec laquelle ce torrent impétueux force son chemin à travers les fentes et les interstices des rochers. Il serait impossible de nombrer la quantité de cascades s'échappant de toutes parts, et dont

aucune ne ressemble à l'autre. Il est bien difficile aussi d'en varier les descriptions, si fort au-dessous de la réalité, et de rendre les diverses sensations qui agitent l'ame à la vue de ces grandes scènes de la nature en tourmente. *Etonnement*, *admiration* sont des mots beaucoup trop faibles, et qui s'affaiblissent plus encore par leur répétition continuelle; mais quel vaste champ de réflexions pour l'observateur qui les contemple! Là, l'homme s'abaisse devant la toute-puissance, il se sent pénétré de sa petitesse. Que pourrait-il contre le choc des élémens, s'ils venaient à l'atteindre? Le moindre de ces rochers suspendus sur sa tête l'écraserait. Une seule de ces innombrables cascades l'entraînerait au fond de l'abîme: ici, au contraire, il est orgueilleux de les braver, de leur commander même, et d'avoir su rendre utile ces moyens de destruction. Ce que j'éprouvais à cette place, sans pouvoir le définir, était un effroi mêlé d'une espèce d'extase qui n'était pas sans charme; était-ce l'idée d'être en sûreté au milieu de ce chaos? Était-ce celle de pouvoir à l'instant même trouver le repos éternel dans tout ce mouvement? Je n'en sais rien, mais mon ame était vivement ébranlée, et cependant je m'arrachai avec peine de ce lieu.

Après une heure de marche très-fatigante,

mais qui nous récompensa bien de nos peines, nous atteignîmes la profondeur la plus resserrée de cet abîme. Étant à la rive droite de la Salza, sur la pente escarpée du rocher, nous vîmes bien au-dessous de nos pieds couler rapidement ses flots sous une porte de rochers, formée par la nature. Rien de tout ce que j'avais vu jusqu'alors ne me causa plus de surprise que cette porte gigantesque terminée en pointe. Deux immenses blocs de rochers tombés de dessus les deux rives par quelque violente commotion, se rencontrant dans leur chûte, et s'appuyant l'un contre l'autre, sont restés dans cette attitude, suspendus sur le torrent, et forment ce portail majestueux, élevé au-dessus de la rivière à une hauteur de 150 pieds; et la rivière en a plus de 40 de largeur. A cette profondeur le règne de Neptune paraît toucher aux confins de celui de Pluton. Resserrée dans son passage par le rapprochement des rochers, l'eau sort par cette porte effrayante en bouillonnant. Les vagues se pressent les unes sur les autres, comme cherchant à se devancer. Nous suivîmes des yeux ces flots rapides jusqu'à ce qu'ils se perdissent derrière cette arcade imposante, dans des ombres grises, obscures comme l'avenir. Quel travail de la nature! Combien de milliers d'années produisirent ces merveilles! Nous eûmes une forte

tentation de monter au-dessus de cette porte de rochers, que nous n'avions vue que depuis le bas. Nous remontâmes sur la pente dans la direction du Passlueg, et nous arrivâmes après l'ascension la plus difficile à la hauteur desirée. Là, nous planâmes sur le torrent rapide et nous contemplâmes bien mieux de cette élévation, et en nous plaçant au centre, la lutte irréconciliable des flots et des rochers. Les siècles passés semblaient se dérouler devant moi. Ils ont vu ce même étonnant spectacle, et les siècles futurs le verront encore : peut-être aussi dans un instant donné, et ces rochers, et ces eaux, et l'univers et ses habitans seront confondus dans un abîme bien autrement impénétrable.

Nous retournâmes au grand chemin qui conduit au Passlueg par une terrasse naturelle au-dessus de la rive gauche de la Salza. L'intervalle entre les deux parois de rochers qui encaissent la rivière, est à peine de 25 pieds pendant un assez long espace. On voit combien son lit se resserre, car la route cotoie le précipice où coule la Salza. Le paysagiste Nesselthaler a fait deux dessins délicieux de cette singulière contrée; ils représentent le Passlueg pris du côté du sud et du côté du nord. Le comte de Fries, de Vienne, a acquis ces beaux tableaux. L'archevêque Jean-Jacques Kuen prit, en 1560, la résolution hardie

de rendre la Salza navigable, depuis Werfen jusqu'à Gœlling. Il créa ainsi le Passlueg, qui est une des parties les plus intéressantes du pays de Salzbourg, et qui mérite le plus l'attention des voyageurs. En 1647, l'archevêque Paris fortifia ce célèbre défilé.

Hallein, 5 septembre.

Nous restâmes ici une nuit pour voir à notre aise les salines de Durrenberg, (montagne aride.) Le professeur d'Outrepont eut la complaisance de nous accompagner et de nous faire faire connaissance avec le directeur des salines, M. de Helmreich, homme très-instruit dans cette partie. Il ne vit que pour l'emploi qu'il gère, et il en parle avec enthousiasme et chaleur. Il nous assura que l'intérieur de la terre offre autant de charme et autant d'attrait pour celui qui scrute son sein ténébreux, que sa surface en a pour les amateurs de la belle nature. Il excita mon attente pour les jouissances de notre journée du lendemain, d'une manière très-animée et très-agréable.

L'exploitation des mines n'est pas moins dangereuse que la navigation, et cependant les mineurs et les matelots aiment passionnément leur genre de vie. Serait-ce peut-être que le désir de lutter contre des difficultés, nous a été donné par

la sage Providence pour le développement des facultés de notre ame? En 1573, en ouvrant à coups de pioche un conduit de mine, bouché par des herbes qui avaient crû en-dedans, on y trouva le squelette d'un homme très-bien conservé. C'était sans doute un des ouvriers qui y avait péri, et que le sel avait préservé de la corruption. En 1616, on en trouva un autre à une place différente, et dans des temps plus modernes on a découvert des ossemens humains, du bois de charpente, des habits et des ustensiles de mineurs.

La ville de Hallein est située sur la rive gauche de la Salza, au pied du Durrenberg qui s'élève au sud-ouest, et touche à des montagnes plus hautes qu'on peut comparer à celles de la Suisse. Sa situation est très-belle, mais la ville elle-même ne l'est pas : elle contient environ 520 maisons et au-delà de 4,600 ames. Une fabrique d'épingles et une manufacture de coton, sont les principales branches de commerce de cette ville, et la seule ressource des habitans. Le peuple de Hallein paraît être pauvre, comme dans tout le pays de Salzbourg. Ici aussi nous avions dans toutes les rues le douloureux aspect des crétins; c'est un sentiment humiliant de rencontrer de ses semblables dans cet état de dégradation.

Le 6 septembre.

Nous sommes allés ce matin au Durrenberg; j'ai été très-étonnée en trouvant au pied de la montagne des traîneaux destinés à notre ascension. Des traîneaux et point de neige, c'était pour moi quelque chose de surprenant. Nous montâmes pendant plus d'une heure par différens contours, et nous eûmes les vues les plus délicieuses. Vers le nord, nous aperçûmes dans le lointain la vallée de Salzbourg; le sud était couronné par de hautes montagnes couvertes de sapins. Le sombre Untersberg élevait sa tête altière à l'ouest, et à l'est on voyait des montagnes plus basses cultivées, des prés, des champs, des pâturages, des forêts. Le pays est riche, varié, agréable et sublime. Nous descendîmes de nos traîneaux à peu près au milieu de la montagne, auprès d'un petit village uniquement habité par des mineurs. Sur la pente est une église bâtie entièrement en marbre. Chacun de nous reçut à l'auberge du village un habillement de mineur assez propre, qu'on endosse pour visiter les salines. Nous examinâmes avec soin un modèle assez curieux de l'extérieur et de l'intérieur de la montagne, sculpté en bois par les mineurs. Nous montâmes ensuite, au nombre de sept personnes, sur un char léger traîné par deux mineurs; ce n'est qu'un train

long et étroit où l'on se place comme à cheval, l'un derrière l'autre, nous entrâmes de cette manière dans un conduit assez long et bien éclairé par des flambeaux de résine. C'était pour moi un monde magique, peuplé d'ombres, que cette lumière disséminée faisait paraître et disparaître soudainement. Enfin nous mîmes pied à terre, et nous descendîmes accompagnés chacun d'un mineur, à plus de 40 brasses, sur une glissoire qui servait à la communication d'une mine à l'autre. Le Durrenberg a quatre glissoires, dont la plus longue a 90 brasses. Elles sont composées de deux poutres arrondies, épaisses, bien lisses, qui n'ont entre elles que l'espace d'un pied, et ressemblent assez à une échelle sans échelons. Elles sont posées dans une direction parallèle, s'appuyant fermement contre le rocher. A la droite est placée une corde à laquelle on se tient en descendant. Un mineur précède, tenant un flambeau dans une main et la corde de l'autre. Il s'assied en étendant une jambe sur l'une des poutres, et c'est ainsi qu'il descend comme un éclair. Chacun a son conducteur, sur les épaules duquel on appuie le pied gauche, et qui vous entraîne après lui. On nous donna à tous un très-gros gant de cuir pour la main droite, avec laquelle nous tenions la corde, et ce gant était

brûlant au bas de la descente. Comme chaque individu de ce cortège portait son flambeau allumé, c'était pour le dernier un très-beau spectacle de voir descendre rapidement tous ces flambeaux en ligne droite. Mais comme on n'est pas accoutumé à cheminer avec la vîtesse d'un oiseau, j'avoue qu'on n'est pas trop à son aise sur cette glissoire et qu'on éprouve un vif désir d'être délivré d'une allure aussi pénible. Nous nous arrêtâmes au conduit principal, nommé Untersteinberg, et nous vîmes là le curieux phénomène d'un tuyau bouché par la végétation de l'herbe et des plantes. Ils sont en bois très-fort et très-épais, ce qui n'empêche pas les racines de s'y introduire, et de le faire fendre. C'est à quoi les mineurs doivent faire particulièrement attention. Cet inconvénient se renouvelait si souvent qu'on établit des aqueducs en pierres qui en seront à l'abri. De ce conduit, nous nous rendîmes à un autre beaucoup plus bas, dont le fond est un schiste argileux. Là nous vîmes une place où l'on trouve de l'eau douce, qu'on conduit par une coulisse. Nous descendîmes ensuite dans un autre conduit à la profondeur de 60 brasses, d'où nous remontâmes par une trentaine de marches taillées dans le roc. De-là nous arrivâmes dans la salle de sel, en allemand *auer*, magnifiquement illuminée.

Cette salle souterraine est longue de 75 brasses, large de 30, et a 7 pieds de hauteur.

Je croyais me trouver dans l'empire de Pluton. Nous avions tous un cierge à la main ; et ces figures ambulantes, dans ce grand espace illuminé comme par enchantement, où l'on ne voyait ni entrée ni sortie, paraissaient comme des génies habitans d'un monde souterrain. Le Durrenberg a vingt de ces chambres appelées par les mineurs Sinkwerke (ou enfoncement.) Pour les établir, on creuse un grand espace, dans lequel on fait entrer de l'eau douce par des tuyaux, jusqu'à ce qu'il en soit tout rempli. Cette eau douce dissout les parties salines, et lorsqu'elle en est saturée, on la fait sortir par des canaux pour en introduire de nouvelle. L'eau ronge ainsi les plafonds et les côtés ; et la salle continue de s'agrandir ; si bien qu'au bout de quelques années ce plafond ou couvert devient très-exhaussé. Aussitôt qu'on s'aperçoit qu'il s'est aminci, au point de donner à craindre qu'il ne s'écroule, on abandonne la chambre et l'on creuse un autre réservoir. L'indice certain de cet amincissement, c'est lorsque l'eau devient moins salée. La chambre qui fut illuminée en notre honneur, contient 200,000 *eimer* d'eau, mesure de capacité de 60 pintes. Elle avait en-dessus et en-dessous de grands réservoirs d'eau.

La plus spacieuse de ces chambres ou de ces enfoncemens peut contenir 650,000 eimer. Le couvert de cet espace immense n'est soutenu que par les parois latérales. Ce n'est pas sans frissonner qu'on entre pour la première fois sous cette voûte suspendue de si près sur la tête. Chacune de ces chambres a des caisses de bois dans lesquelles l'eau salée est introduite, et d'où elle ressort par de gros tuyaux qui la conduisent dans un canal tracé autour de la montagne. Ce canal verse l'eau dans les chaudières à Hallein.

Je ne comprenais pas trop comment nous ressortirions de la montagne, ne pouvant pas remonter les glissoires comme nous les avions descendues; mais après quelques détours dans les souterrains, nous y retrouvâmes nos longs chars: des mineurs s'y attelèrent, d'autres éclairaient notre marche, à-peu-près de plain-pied. Nous allions avec une vîtesse inconcevable dans ce chemin souterrain, en droite ligne et très-étroit. La montagne de sel continue encore pendant environ 2,000 pieds, et devient ensuite montagne de marbre. Étant à moitié chemin, nous commençâmes à appercevoir dans un sombre lointain comme une petite étoile; c'était la lumière du jour qui commençait à percer. Elle augmenta graduellement, et bientôt le soleil flam-

boyant remplit de sa clarté la longue et droite voûte parcourue si rapidement. Avec quel plaisir je regardai le ciel et la verdure, après avoir erré dans les profondeurs de la terre. Je ne puis être de l'avis de ceux qui la trouvent plus intéréssante en dedans qu'en dehors; et cependant c'est le goût de tous les mineurs. Un bloc de sel ou un fossile leur paraît préférable au plus bel arbre. Les parois extérieures de la montagne saline sont garnies de rochers de marbre dans plusieurs endroits. Du reste elle est très-fertile, et parsemée de petites fermes. Nous y vîmes trois belles cascades.

Ces abondantes salines rendent depuis plus de mille ans une grande quantité de sel. D'après l'estimation des mineurs, cette montagne a 1,633 pieds de hauteur, 4,083 de largeur, et 8,983 de longueur. La reproduction continuelle du sel est un phénomène très-curieux. M. de Helmreich a fait le calcul que si la masse du sel tiré de cette montagne depuis 800 années était réunie, elle ferait une montagne beaucoup plus haute que le Durrenberg lui-même. Dans l'année la plus abondante, ces salines ont rendu 400,000 florins, et dans l'année la moins riche, 85,410 florins de produit net.

A une demi-lieue de Hallein est la fabrique de laiton, nommée Oberalbe, qui rapporte 5,000 florins, après la déduction des frais.

Salzbourg, 7 septembre.

Plus on s'arrête à Salzbourg, plus ce pays devient intéressant aux yeux de l'observateur. Cette contrée si romantique, si pittoresque, présente aussi un aspect sauvage, inculte, abandonné. La mollesse, l'intolérance, les principes erronés du gouvernement, sont les principales causes de la mauvaise culture de ce beau pays, et de la pauvreté de ses habitans. On peut le remarquer surtout dans la délicieuse vallée de Gastein, dont je voudrais pouvoir faire la description; mais je n'ai pu visiter les plus beaux points de vue de cette vallée si remarquable. Elle contient de beaux glaciers qui forment et alimentent plusieurs cascades, des paysages sauvages, des formes de montagne qui surpassent en beautés de ce genre même celles de la Suisse; mais leurs chroniques ont transmis une quantité d'événemens fâcheux, et l'effroi se joint à l'admiration. Les torrens se gonflent quelquefois si fort, qu'ils causent de terribles dévastations. Le dernier archevêque qui cherchait à éclairer son peuple, à rendre son pays meilleur, avait commencé à donner aux sinuosités de la rivière d'Ache une direction plus droite, si bien que là, où naguères il fallait entrer dans l'eau pour y trouver quelque peu de litière et de fourrage, d'une très-mauvaise qualité, on

voit à présent des champs fertiles et des prairies desséchées. Mais il s'en faut encore qu'on ait fait tout ce qu'on pourrait faire. On assure qu'aux quinzième et seizième siècles, Gastein possédait des mines dans lesquelles se trouvaient de belles veines d'or d'un assez bon rapport. Le conseiller des mines, M. Weitmoser, les découvrit et s'enrichit par leur exploitation. Il fut suivi par les frères de Rasenberg, qui eurent le même succès; mais ils étaient protestans, et vers le milieu du dix-septième siècle, ils furent obligés de quitter le pays pour cause de religion; et depuis lors, ces mines ont été négligées. Aucune industrie ne s'est opposée à l'âpreté du climat, dont les effets s'augmentent chaque année. Il se forme des glaciers sur ces mines d'or; et de tous les beaux édifices de leurs possesseurs, il ne reste actuellement que des ruines, des tombeaux, et quelques monumens en pierre qui en attestent l'existence passée à jamais. Il paraît en général, que depuis six cents ans, le climat du pays de Salzbourg a éprouvé bien des changemens; les hivers y sont à présent beaucoup plus longs et plus rudes qu'autrefois, les orages plus fréquens et plus formidables. Suivant un terme moyen, il n'y a que soixante-dix à soixante-quinze beaux jours par année, tous les autres sont pluvieux,

nébuleux, froids et humides; et selon tous les documens, il existait, au douzième siècle, des vignes depuis Riethenbourg jusqu'au Nonnenberg; même au quatorzième siècle, ce pays doit avoir continué cette culture avec assez de succès; maintenant il n'en existe plus de traces. L'intolérance religieuse chassa en différentes époques les citoyens utiles; elle paralysa toute industrie, et cette activité qui répand partout la vie et l'abondance. Par ces malheureuses mesures, le pays devint désert et malsain; des marais s'établirent dans les contrées basses. Tout le chemin qui mène aux bains de Gastein, offre des preuves de cette dégradation causée par le manque de bras et de culture.

Ces bains sont dans une situation distinguée par la beauté des tableaux de la nature, et par les cascades très-élevées que l'on voit de tous côtés. La vertu de ces eaux thermales était déjà célèbre en 680. La chaleur de cette source est telle, que si l'on y plonge un bouton de rose, il se développe très promptement; l'on dit même que des fruits à moitié mûrs achèvent d'y mûrir. Cette eau minérale passe pour être très-efficace contre les plaies, les maux de nerfs, les rhumatismes, les faiblesses d'estomac et d'intestins. Sa chaleur est égale d'un bout de l'année à l'autre

et ne varie jamais ; elle est de 38 degrés ; il lui faut onze heures pour s'abaisser jusqu'au 28me. degré. Le meilleur temps pour ces bains est en août. Si j'étais arrivée plutôt à Salzbourg, j'aurais essayé de cette cure d'après l'avis de l'excellent docteur d'Outrepont, mais il croit que ce serait trop tard actuellement. On assure même que la seule évaporation de cette source bouillante, rend l'air de Gastein très-sain. Depuis trois cents ans, il y existe un hôpital érigé par Conrad Strohmer, dont on ne sait aucune particularité que celle d'avoir fondé en 1496 ce charitable établissement, où, (en dépit de l'intolérance en usage dans ce pays là), tout malade doit être admis de quelque religion qu'il soit. Le nombre des malades soignés et nourris gratuitement, s'élève ordinairement jusqu'à cent individus, ou plutôt s'élevait, car on assure que ce n'est plus comme autrefois. M. Vierthaler qui a écrit un voyage très-intéressant dans ce pays, en fait la remarque. « Quel dommage, dit-il, que cet « hospice, qui s'élevait comme un sanctuaire « de charité au milieu des monumens de l'into- « lérance, approche chaque année de sa déca- « dence ! »

Non loin des bains, à Wildbad, se trouve une cascade qui l'emporte en magnificence, en volume, en effet pittoresque sur toutes celles

dont j'ai fait la description. Voici comment M. Wierthaler l'a décrite : « La hauteur d'où « se précipite la rivière d'Ache à Wildbad, est « de 270 pieds. Elle jaillit par d'étroites crevasses « qu'elle a formées elle-même. On voit encore « sur la hauteur du rocher les vestiges de son « ancien lit, et l'immense masse de roc, qui fer- « mait autrefois l'orifice du gouffre. Cette masse « est contre une paroi de rochers, s'opposant « toujours, mais en vain, au torrent dont rien ne « peut arrêter la course impétueuse. L'effet de « cette résistance occasionne des effets qui se « trouvent rarement dans les autres chûtes « d'eau : elle remonte presque à la même hau- « teur, d'où elle tombe comme un léger nuage, « coloré de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. « Une nuée claire, et qui, lorsqu'elle est frap- « pée des rayons du soleil, paraît avoir la lueur « du feu, plane sur le gouffre. Dans les angles « des rochers contre lesquels l'eau se brise avec « violence, on voit une poussière semblable à « une vapeur, et l'on entend des éclats comme « la foudre ou le canon. D'autres fois, et sui- « vant la distance et la place, ce bruit ressemble « à une forte sonnerie, à des chars roulans, au « roulement du tambour ou des timbales. C'est « sur un pont nommé Grabenbruck, que l'on « jouit le mieux de ce spectacle. On voit des

« colonnes d'eau, tantôt se précipiter perpendi-
« culairement, tantôt rouler en biais, et tomber
« de terrasse en terrasse. Dans les orages, les
« tourbillons de vent chassent très-loin ces
« nuées de poussière d'eau, qui retombent en fine
« pluie. » Quelque agréable que puisse être aux baigneurs la vue de cette majestueuse cascade, cependant cet air humide et ces vapeurs dont on est entouré, sont, dit-on, préjudiciables à ceux dont la demeure en est trop voisine. La même rivière d'Ache forme encore d'autres cascades dans le *Nassfeld*, qui en a pris son nom (Champ mouillé). Les deux plus grandes et qui ne le cèdent en rien à celle de Wildbad, sont le *Baerfall* (la Chûte de l'ours) et le *Kessel* (la Chaudière). Près de cette dernière on admire une chûte d'eau qui tombe en nappe sur une paroi de rochers rouges, ce qui produit un effet magique. On l'appelle Schleierfall (la *Chûte du voile*) à cause de sa ressemblance avec un grand voile à plis flottans. Le pâturage agreste le plus considérable de cette contrée est situé au Nassfeld; il peut recevoir trois cent cinquante génisses et autant de jeunes taureaux, deux cents chevaux et des brebis et chèvres au nombre de quatre cents. L'herbe en est plus savoureuse que dans les autres montagnes. Il y a environ cent ans qu'on y trouva une mine d'or sur la

partie nommée la Schlapper Alps. A peine avait-on commencé à l'exploiter qu'une avalanche la combla et la changea en glacier. Il y a quinze ans que pendant un été brûlant une partie de ce glacier se fondit, on y retrouva quelques outils et restes d'effets appartenant aux mineurs. Même encore à présent on trouve quelques veines d'or sur cette montagne. On tire aussi de l'or et de l'argent de celle connue sous le nom de Rathausberg. Le plus grand rapport de la meilleure année, monte à 45,757 florins, et celui de la moindre à 4,760. Il y a encore dans cette contrée, le long de la montagne nommée Bockhard, une prairie appelée Erzwièse, où il existait une mine d'or assez abondante. Maintenant ce n'est plus qu'aux botanistes et aux minéralogistes que le Bockhard offre de riches récoltes. Il n'est même d'aucune utilité aux pêcheurs, car aucun poisson ne peut vivre dans les trois lacs voisins de cette montagne, c'est, dit-on, parce que des sources minérales s'y jettent. La montagne de Staubing contient principalement de riches trésors de plantes rares; mais ces monts ne peuvent être visités que dans les mois de juillet et d'août. Souvent même on y trouve encore assez de neige au mois de juillet, et celui de septembre couvre les enfans de Flore d'une neige nouvelle. Des morceaux de beau cristal,

quelquefois de l'or massif, des grenats, des améthystes et d'autres pierres précieuses se trouvent dans ces monts sourcilleux qui cachent dans les nuages leurs têtes blanchies.

Quoiqu'on ait mis trop de négligence dans l'exploitation des mines depuis Weitmoser, elle paraît cependant être le principal objet vers lequel le gouvernement porte son attention. L'agriculture, bien plus utile, est très-négligée; et la partie de l'esprit humain !... Ah! qui ne serait pas douloureusement affecté en voyant l'immense quantité de crétins. Le gouvernement actuel est occupé à rechercher les causes de cet affreux mal pour l'extirper; mais ce qui serait peut-être nécessaire, ne paraît pas compatible avec l'esprit actuel du gouvernement. Cependant, le génie éclairé du dernier archevêque aurait pu opérer de grand bien. Il tâchait d'introduire la tolérance en matière de religion, et des sentimens libéraux. Une étincelle en allume une autre, et ses efforts n'ont pu être entièrement étouffés. Des hommes et même des ecclésiastiques éclairés et pensant bien ne sont plus un phénomène dans le pays de Salzbourg. Pendant mon séjour dans cette ville, j'eus le plaisir de faire connaissance avec monsieur le professeur Tanner, qui remplit ses fonctions d'après ces principes, mais avec une grande prudence,

comme il serait à désirer qu'on agît partout. Il est connu avantageusement comme auteur de quelques bons ouvrages philantropiques, et il dirige l'institut d'éducation des religieuses de sainte Ursule. Animées d'un noble zèle, elles se sont vouées à l'instruction des jeunes filles, et le professeur Tanner, qui exerce dans le couvent les fonctions sacerdotales, les y prépare. Qu'il est beau le but auquel tendent ces saintes recluses! une aimable, une innocente gaîté règne dans l'institut; et l'esprit de cet établissement admet une certaine mesure de libéralité sans passer à l'extrême, toujours si dangereux. Une raison sage et prudente autant qu'éclairée, se montre partout. Le cœur est réjoui en voyant la bonté et l'indulgence sans faiblesse, faire déjà le bonheur de ces jeunes filles, et l'assurer pour la suite de leur vie. Elles sont divisées selon leur âge et leurs connaissances en trois ou quatre classes. On leur inculque avec amitié et douceur la modestie, l'ordre, l'application. La partie de l'instruction est aussi très-bien soignée, et c'est M. Tanner lui-même qui leur enseigne la religion. Les religieuses dirigées par une digne abbesse, y mettent beaucoup de zèle. Cet institut mérite certainement d'être soutenu par le gouvernement. Combien il serait à souhaiter que tant de couvens inutiles prissent celui-là pour modèle.

Le 8 septembre.

Je ne puis m'accoutumer aux crétins, que l'on appelle ici *des Fexes*, et qui sont si nombreux, qu'on ne peut faire vingt pas sans en rencontrer. Les causes de cette dégénération de l'espèce humaine ne sont pas complètement approfondies, mais on doit attendre d'un gouvernement philantropique tous les moyens propres à remédier efficacement à ce mal moral et physique. M. d'Outrepont croit qu'une de ces causes se trouve dans la cruelle coutume qui prévalu généralement, de priver les enfans du lait maternel, que la bonne nature a préparé pour eux, et de le remplacer par une bouillie de lait de vache et de farine, qui épaissit le sang, élargit les viscères, rend toute l'organisation lourde, et *désaccorde* l'ame (si je puis me servir de cette comparaison). Alors telle qu'un instrument dont les cordes sont relâchées, elle devient incapable de produire des tons justes et purs. M. d'Outrepont est parvenu à persuader à quelques mères de la haute classe, de donner aux classes inférieures l'exemple de nourrir leurs enfans, et l'expérience commence à prouver que les efforts de cet excellent médecin n'ont pas été infructueux.

Mais une autre cause positive du crétinisme, c'est la disposition locale : en effet, ce sont les

vallons profonds et nébuleux qui produisent le plus de crétins. L'humidité dans laquelle ils vivent depuis leur naissance, détend trop les fibres. Plus on remonte, moins on en trouve, et dans les hautes régions, les vestiges s'en perdent totalement. Dans les plaines, on compte 170 ou 200 crétins, sur 12,000 ames, et ce nombre s'augmente en proportion de l'enfoncement du lieu. Moins un lieu est habité, plus les crétins y abondent. On m'a assuré que dans la proximité de la ville de Salzbourg, il y avait un petit village isolé, entièrement peuplé de ces hideux avortons. Ces faits me semblent assez marquans pour mettre sur la voie de diminuer au moins le mal, qui disparaîtrait peut-être graduellement. On range les crétins sous quatre classes : ceux de la plus maltraitée ne parviennent que rarement au-delà de quinze ans, et n'atteignent que la grandeur d'un enfant de six ans ; ils sont sourds-muets, et paraissent avoir les membres paralysés ; ils sont bien plus incapables qu'aucun animal du moindre degré d'instruction ; leur vie est celle d'une plante, ils ne savent que dévorer. Leur visage est rond ou plutôt large ; les os des joues très-proéminens ; ils ont un gros nez aplati, la mâchoire plus arrondie que les autres hommes, une grande bouche toujours ouverte, des lèvres fort épaisses,

de petits yeux fixes, le front plat, le teint de couleur terreuse, et ce qui les caractérise, c'est un occiput très-plat, qui descend vers le dos en ligne perpendiculaire.

La vie des crétins de la seconde classe se rapproche un peu plus de celle des animaux. Ils apprennent au moins à marcher, et peuvent être tenus à quelque propreté. Du reste, ils ont la même physionomie muette et insignifiante; ils restent très-petits, et meurent presque tous avant vingt ans. Cette classe est plus nombreuse que la première. Ceux de la troisième sont aussi petits; mais leur physionomie a un peu plus d'expression, et volontiers celle de la gaîté. Ils rient, mais n'apprennent point à parler, quoiqu'ils entendent. Ils savent connaître et distinguer ceux qui les entourent. On peut même, en les flattant, les employer à de petites occupations domestiques. Cette classe qui tient le milieu entre l'homme et l'animal, est assez nombreuse, moins cependant que la quatrième qui est très-répandue. La physionomie des sexes de cette classe est plus modifiée et moins hideuse. Ils grandissent et atteignent souvent la taille ordinaire de l'homme; ils sont aussi susceptibles d'un degré de culture d'esprit. Ils apprennent à parler, quoique très-imparfaitement, ils sont capables de s'occuper à différentes choses, ils

distinguent le juste et l'injuste, ils ont la crainte des punitions et un penchant très-fort à l'amour physique ; ils aiment aussi l'argent dont ils connaissent l'usage. Du reste, leurs manières et toutes leurs actions tiennent encore de l'imbécillité ou de la démence. Nous vîmes en plusieurs endroits et dans toutes les classes de ces êtres équivoques, moitié hommes et moitié brutes. A Salzbourg même, on m'amena deux familles dont chacune avait des enfans crétins : l'une en avait six sur huit ; ils étaient de la troisième et de la quatrième classe ; l'autre, avait une fille de huit ans, à peine grande comme un enfant de quatre. La seule marque d'intelligence que la pauvre créature manifestât, c'était que lorsqu'elle approchait sa main d'une chandelle allumée, elle la retirait. Elle saisissait avidement ce qu'on lui donnait à manger. Une fille et un garçon plus âgés et de la quatrième classe, savaient compter jusqu'à quatre. Lorsque je demandai à cette sœur aînée pourquoi la cadette ne voulait pas toucher la lumière, elle répliqua avec un son de voix effrayant : brûle. Tous se ressemblaient en voracité. Un frère âgé de sept ans, était l'esprit de la famille, quoiqu'il n'en eût pas beaucoup ; mais il avait une toute autre physionomie et la taille de son âge. Il me fit des réponses justes ; il mangeait propre-

ment et sans trop d'avidité. Leur mère paraissait très-bornée ; le père était un artisan laborieux, chez qui il n'y avait aucune trace de crétinisme. Les parens espéraient guérir ces malheureux avec de l'eau bénite; mais, disaient-ils, si malgré l'aspersion ils restent *fexes*, ce sera une bénédiction dans la famille, à qui ces innocens porteront bonheur. Le clergé ne manque pas d'entretenir ce préjugé parmi le peuple. C'est toujours un bien que de laisser cette consolation aux malheureux parens et de les engager à prodiguer à ces pauvres créatures tous les soins que leur déplorable état peut exiger ; mais ne vaudrait-il pas mieux encore inculquer aux parens des idées plus justes d'une bonne éducation physique et morale, et empêcher les mariages entre les crétins, ou même dans les familles où il y en a beaucoup. Il faudrait aussi interdire l'habitation des vallées humides et marécageuses. C'est une chose bien remarquable que tout vestige de crétinisme ait disparu parmi ce grand nombre d'hommes que l'intolérance chassa de Salzbourg, depuis qu'ils se sont établis à Magdebourg. Est-ce un air plus sain, une éducation plus raisonnable, une meilleure nourriture, ou tout cela réuni ; je le laisse à deviner, et je cite seulement un fait : Ce triste phénomène n'a pas attaqué un seul des émigrés de Salzbourg, depuis qu'ils ont quitté leur pays.

Une des causes qui contribuent le plus à la difformité et à l'abrutissement du peuple salzbourgeois, c'est la profonde misère, l'extrême pauvreté dont il est affligé. Je fus saisie d'horreur et d'effroi à la vue de cette foule de mendians couverts de haillons, qui, avec des hurlemens semblables à ceux d'un animal en souffrance, obsédaient ma voiture pour demander la charité. L'habitant des villages ne possède aucun fonds en propriété; tout est à peu près entre les mains du clergé. La pauvreté force le peuple à ne prendre que la plus chétive et la plus mauvaise nourriture, ce qui doit nécessairement influer sur son existence physique et morale. Ni le corps, ni les facultés intellectuelles ne peuvent se développer. Les enfans héritent de l'abrutissement de leurs parens; et le mal ira toujours en augmentant. Si le gouvernement ne prend pas des mesures décisives pour améliorer l'éducation et diminuer la misère, il en résultera une race d'hommes entièrement dégradés, et qui à peine en mériteraient le nom. Il faudrait d'abord que le clergé doté de tant de biens fonds, pût se résoudre à répartir entre les sujets indigens ses possessions en champs et en prés, en en exigeant une redevance proportionnelle. Il y aurait un double avantage d'exciter cette classe misérable à un travail qui les fortifierait, et leur pro-

curerait une nourriture plus saine et plus abondante. En même temps, on établirait des écoles primaires, et on pourrait se flatter alors de ramener à leur destination primitive, au moins la postérité de ces êtres si cruellement séquestrés du genre humain. Ni le gouvernement, ni le clergé n'y perdraient, bien au contraire, les fermiers trouveraient leur intérêt à bien cultiver les domaines, à en payer exactement la rente pour y rester plus long-temps; et que n'y gagnerait pas ce pays qui pourrait être si beau, s'il était mieux habité? que n'y gagnerait pas l'humanité?

Unken, le 9 septembre, 8 heures du soir.

C'est une manière d'être utile à mes confrères voyageurs, que de leur indiquer les meilleures auberges, celle du Vaisseau d'or, à Salzbourg, mérite d'être recommandée. L'hôte est l'aubergiste le plus raisonnable que je connaisse, et sa maison est remarquable par l'ordre et la propreté qui y règnent. A onze heures ce matin, nous avons quitté la ville de Salzbourg, si intéressante sous beaucoup de rapports. Le beau temps nous favorisait, et une succession de délicieux paysages nous ravissait. Pendant long-temps encore nous eûmes en perspective les belles chaînes de montagnes que nous venions

de parcourir. Des nuées semblaient se jouer autour de la tête du sombre Untersberg. Plus nous avancions, plus le vallon se retrécissait; devant nous étaient quatre séries de montagnes entassées les unes sur les autres, et tellement croisées qu'on n'apercevait même aucune issue, et que notre curiosité en était excitée. Alors tout-à-coup, comme le mot d'une énigme, s'ouvrit à nos yeux une vallée fertile. Tout en jouissant de la vue des délicieux paysages qui se succédaient, nous arrivâmes à Reichenhall, où sont des salines appartenant à la Bavière. Cette petite ville est située dans un agréable vallon. Nos postillons rafraîchirent leurs chevaux à Kalkstein, derrière Reichenhall. Nous nous promenâmes aux environs et notre vue fut réjouie par une fertile vallée, remplie de belles collines très-pittoresques. Il y en a deux à peu de distance l'une de l'autre, très-escarpées, garnies d'arbres du haut en bas. La cîme de l'une porte une chapelle; sur la pointe de l'autre est une ruine: chacune de ces collines est un bel ornement pour ce joli vallon.

Le chemin de Kalkstein à Unken, présente une contrée sauvage et rocailleuse, qui n'est pas sans charmes. A une lieue en-deçà d'Unken, s'élèvent des montagnes plus hautes, pittoresquement entassées. Leurs sommets couverts de

neige se cachaient dans les nuages et reparaissaient de temps en temps. Nous passâmes la nuit dans une petite auberge qui est en même temps la maison de poste. La propreté, l'accueil amical des hôtes, et leur figure avenante, nous ont rendu ce lieu agréable. Il est encore sur le territoire de Salzbourg. Le langage des montagnards de ce pays est très-rude, mais ils paraissent tous bons et gais, quoique très-bornés.

Elmau, le 10 septembre.

Une excellente chaussée nous a fait arriver bien vîte ici. Les stations sont courtes, et quoiqu'on paie pour deux milles à chaque poste, on les fait ordinairement dans une heure. Nous avons passé le long de la rive escarpée de la Salza; on est saisi de vertige en regardant au fond de ce lit hérissé de rochers, que le torrent fougueux parcourt brusquement, tantôt à droite, tantôt à gauche. La vallée se rétrécit, et l'entassement des rochers paraît cacher mystérieusement le paysage qui doit bientôt s'offrir aux yeux. Des scènes agréables et gaies se présentent alternativement avec d'autres sombres et sauvages. Je n'ai pas vu de route plus variée. Cependant au sol cultivé succédèrent bientôt des prés maigres et des rochers nus, desquels sortaient quelques arbres rabougris.

Entre Waidring et Saint-Jean, nous rencontrâmes une vallée déserte entre des rochers. On y remarque visiblement les traces d'une funeste révolution. Des torrens l'ont entièrement inondée et couverte de petites pierres. Tous les bourgs et villages de cette contrée sont misérables; mais l'église de ce même village est si belle, qu'elle ferait honneur à une ville.

Quelque peu agréable que soit l'aspect extérieur du village de Saint-Jean, on m'assure que les habitans jouissent d'une grande aisance. Cela vient sans doute de la quantité de voyageurs allant en Italie, qui préfèrent la belle route du Tyrol, et y laissent leur argent, et en partie aussi d'un commerce de bétail très-lucratif et fort étendu. Il y a plusieurs propriétaires paysans qui ont près de deux mille bêtes de trait. C'est de ce pays que viennent cette quantité de bœufs et de vaches, d'un brun rougeâtre, dont le Tyrol pourvoit l'étranger. Quelque désert et abandonné que paraissent à présent le village de Saint-Jean, il est à ce qu'on dit très-peuplé, et très-animé pendant le printemps et l'été par la foule des troupeaux répandus sur les prairies. L'archiduchesse Élisabeth, qui est adorée des Tyroliens, vient ici toutes les années dans le mois de juillet, pour jouir de l'aspect de ces prairies si vertes, si touffues, si riche-

ment peuplées de ce beau bétail, qui, dans l'ignorance du sort qui l'attend, est heureux à sa manière. Ceux à qui il appartient, et ceux qui en ont soin se livrent aussi dans cette saison à la joie et à l'allégresse; et la bonne archiduchesse les anime encore par sa présence. Elle a coutume de donner un tirage au blanc avec des prix, aux paysans de cette contrée, qui passent pour être les meilleurs arquebusiers.

Würgel, à 9 heures du soir.

Le pays que nous venons de parcourir pendant quatre milles, est désert, triste, souvent même effrayant. On ne rencontre de temps en temps que de misérables meules de foin placées au milieu de rocailles, et semblant, par leur couleur d'un gris jaunâtre, en faire partie. S'il arrivait un accident sur ce chemin, on serait absolument sans secours. Depuis Unken, nous n'avons vu que des paysans de mauvaise humeur, bourrus, et de plus défigurés par des goîtres épouvantables. On ne peut en tirer aucune parole; ils écoutent il est vrai avec une expression de stupidité, et ils ne comprennent pas ce qu'on leur dit, quoique leur langage allemand diffère peu du nôtre. La raison en est simple, toute idée nouvelle leur est absolument étrangère. Une heure avant que nous eussions

atteint notre gîte, il s'éleva sur une montagne très-haute, un terrible orage qui nous procura un fort beau spectacle. Le soleil était près de son coucher, et le ciel couvert de nuages tellement noirs, qu'on ne voyait guère plus clair qu'à minuit. Des torrens parcouraient avec fracas ce désert que des éclairs très-vifs illuminaient momentanément. Le bruit du tonnerre, repoussé par les rochers et répété par les échos, retentissait dans la plaine. La lune seule, calme et tranquille, sortant de derrière l'horizon, élevant au-dessus des rochers, vis-à-vis de l'orage menaçant, son croissant brillant sur un nuage éclairé, jetait une faible lueur dans l'effrayante obscurité : semblable à une nacelle argentée, elle paraissait voguer au sein des vagues. Sa douce lumière pénétrait jusqu'à nous au milieu du tumulte nocturne, et la chaste déesse semblait nous dire qu'elle était notre compagne protectrice.

Schwals, cinq milles après Wurgel.

Après avoir parcouru hier des contrées arides et rocailleuses, nous avons traversé aujourd'hui l'heureuse vallée de l'Inn. Ici, l'agréable s'allie à la grandeur et au sublime : des collines de forme élégante, richement cultivées, sont pittoresquement adossées contre des chaînes de

rochers nus, dont les pointes, couvertes d'une neige éternelle, contrastent merveilleusement avec la verdure. On voit s'élever des montagnes des vapeurs nébuleuses et légères, comme un voile transparent et brillant; d'autres montagnes paraissaient sortir du milieu d'un lac. Un brouillard épais s'échappant du creux des rochers s'avança lentement, semblable à une avalanche de neige, et remonta ensuite comme une colonne colossale. La plus haute de ces montagnes entourée de nuages brillans, me rappelait l'Olympe des poètes grecs et leurs dieux qui sortaient des nuages, tantôt en courroux, tantôt avec bienveillance. A mesure que nous approchions de la petite ville de Rattenberg, le paysage traversé par l'Inn devient plus beau et plus riche. Tout au pied de la montagne, on voit les ruines de la forteresse que l'empereur Joseph fit raser; ces ruines sont également belles de près et de loin. Le chemin continue depuis Rattenberg, toujours le long de la rive escarpée de l'Inn. La magnifique chaussée rassure les voyageurs contre l'effroi dont ils sont saisis en regardant le lit profond de la rivière. Après nous en être éloignés, nous vîmes encore pendant longtemps son superbe cours au milieu de la verdure de cette grande vallée, entourée d'un rempart gigantesque de montagnes grises et blanches,

élevées les unes sur les autres comme des bastions et des tours. Selon les contours du chemin, elles prennent des formes différentes, en obélisque, en terrasse, en escaliers, ou comme un camp de géans, d'où sort le sommet pointu de l'Umbpenberg, dominant tout ce qui l'environne. Dans cette contrée, on voit encore le bourg de Briœlegg, lieu célèbre par son excellente fabrique de fil de laiton et de fer. On y travaille le laiton si fin, et en même temps si solide, que les horlogers s'en servent pour leurs plus beaux ouvrages; sa solidité fait qu'on l'emploie pour l'artillerie.

Plus on approche de Schwatz, plus la contrée devient riante. A gauche du chemin s'ouvre la charmante vallée de Ziller avec ses riches prairies. Ici le voyageur jouit du grand et ravissant aspect du Harberg, couvert de maisons, de champs, de forêts, depuis son sommet le plus élevé jusques dans la vallée. Schwatz est un beau bourg; les maisons peintes à fresque, représentant toutes sortes d'images de saints, lui donnent un air de fête. Une mine de cuivre assez abondante a succédé aux mines d'or et d'argent qui sont totalement épuisées.

La belle abbaye de Ficht est située près de ce bourg. On admire dans le chœur de l'église du couvent un beau relief en bois représentant

la passion de N. S. Jésus-Christ, par le sculpteur Nussel.

Inspruck, le 13 septembre.

Depuis hier au soir, nous sommes dans la capitale de ce beau pays, également intéressant par une nature sublime et par un peuple bon et loyal. L'Inn arrose une vallée toujours plus riche, toujours plus ravissante. A mesure que nous avancions, le climat devenait plus doux, les rayons du soleil plus actifs, la terre plus fertile, et je sens l'influence bienfaisante d'un air salubre et plus doux. Ici l'Inn devient navigable, et apporte au Tyrol toute la provision de blé dont il a besoin. Quelques particuliers se sont cottisés pour faire construire des bâtimens légers portant par eau à Vienne les marchandises de l'Italie et du Tyrol. Les salines y sont abondantes. La petite ville d'Inspruck est bien bâtie et propre; la végétation est en général belle et abondante. Les montagnes, du côté du sud, sont cultivées jusqu'à leur sommet, et du côté du nord, sont couvertes de neige. De quelque côté que je me tournasse, j'avais des vues ravissantes à contempler.

Inspruck est une ancienne ville, elle est élevée de 1,311 pieds au-dessus de la mer. Appuyée contre un demi-cercle de montagnes, elle res-

semble à un amphithéâtre. La rivière de l'Inn traverse de belles prairies, mais son eau désagréable à la vue est d'un vert jaunâtre. Des promenades agréables entourent la ville, qui renferme dix à douze mille habitans. Elle a de beaux bâtimens et de grandes églises; ses rues sont en général assez spacieuses. La porte principale est d'un bel effet, et se présente bien pour la perspective. Marie-Thérèse l'avait fait bâtir à l'occasion du mariage de l'empereur Joseph. Elle est construite en pierres dures, ornées de beaux reliefs en marbre. Les profils de Marie-Thérèse, de l'empereur François, de Joseph et de son épouse, sont très-bien exécutés. Le marbre est une production du Tyrol. Le château présente une belle apparence, mais les jardins sont négligés. Il s'y trouve de grands arbres d'une belle venue, on pourrait facilement y faire un parc. La cathédrale est belle et renferme quelques mausolées. Des statues de bronze, placées bizarrement au milieu de l'église, ne produisent point un effet agréable. Presque toutes ont été faites en 1526. Les plus remarquables sont: *Marguerite Maultasch*, par laquelle le Tyrol a été joint à l'Autriche en 1359; *Rodolphe de Habsbourg* et *Godefroi de Bouillon;* mais aucune n'est digne de la place qu'elle occupe. On ne comprend pas

pourquoi ces mauvaises productions de l'art ont été exposées si long-temps dans ce bel édifice qu'elles défigurent.

Le tombeau de Maximilien mérite seul d'être vu. Il est de marbre blanc, et des bas-reliefs bien exécutés rappellent quelques scènes mémorables de sa vie. La chapelle d'argent (comme on l'appelle), tire son nom d'une figure de la Vierge Marie qui est d'argent, et de quelques meubles de même métal qui y sont conservés. A l'entrée de cette chapelle, on lit une inscription contenant une promesse de rémission des péchés pour ceux qui viennent y faire leurs dévotions. Quelle idée bizarre! Dans quelque place que l'ame s'élève à son Créateur avec foi et qu'elle se fortifie par des vertus actives, la conscience ne doit-elle pas s'attendre à être tranquillisée? et la rémission des péchés peut-elle s'obtenir par d'autres moyens que par la persévérance dans le repentir?

Si l'on veut ensuite voir dans cette chapelle un beau triomphe de la vertu, il faut s'arrêter devant le mausolée de la célèbre et belle Philippine Welser, fille d'un patricien d'Augsbourg. Ses charmes, son ame céleste et son esprit distingué, enchaînèrent si fortement le second fils de l'empereur Ferdinand Ier., qu'il l'épousa en secret. L'empereur l'apprit, et en fut exaspéré

au point qu'il déclara le mariage nul; mais le jeune archiduc n'en resta pas moins fidèle à l'épouse du choix de son cœur, et la vertu, l'ame élevée et les manières aimables de la charmante Philippine, gagnèrent ensuite l'affection de l'empereur. Il reconnut la légitimité de son mariage avec son fils; cependant il ne lui permit pas de porter le titre d'archiduchesse, mais seulement celui de margrave; et l'empereur à sa mort remit à son second fils, le comté du Tyrol. La belle Philippine, célébrée par tous les auteurs, mourut en 1580; et son époux pour honorer sa mémoire, lui fit bâtir une chapelle particulière, dans laquelle un beau mausolée de marbre blanc renferme ses restes précieux. Sur le couvert du sarcophage, est représentée la figure douce et noble de celle qui y repose. A côté d'elle repose aussi son époux qui l'avait ainsi ordonné par sa dernière volonté, afin que le cercueil réunît ceux que la mort avait séparés pour peu de temps. Des sentimens élevés pénètrent l'ame, quand on approche de cette sainte demeure des morts. C'est un pressentiment d'une vie éternelle et glorieuse, où les ames vraiment nobles, qu'une égale sympathie a unies, se retrouveront pour ne plus se séparer. L'extinction de l'être terrestre, au lieu de donner de la terreur, se présente sous la forme la plus

attrayante, lorsque nous avons l'heureuse certitude de nous réunir pour jamais à la source de l'amour éternel, avec ceux qui nous ont véritablement aimés. Que ce saint et sublime sentiment récompense bien ceux qui ont supporté dans cette attente les peines de cette vie avec patience et résignation !

Tout ce qui tient à l'histoire naturelle dans ce pays de montagnes, ainsi que le caractère national de ses habitans, sont des objets très-dignes de remarque aux yeux d'un observateur. C'est le pays le plus haut et en même temps le plus méridional de toute l'Allemagne. Sa surface, y compris le cercle de Voralberg, contient cinq cent dix-sept milles carrés. Aucun pays peut-être ne réunit dans un espace aussi étroit, autant de climats différens. On voit ici d'un même regard les fleurs du printemps et la neige de l'hiver, des vallons fertiles et des campagnes de glace, des montagnes couvertes d'arbres et de plantes, et des rochers escarpés et arides. D'après l'éloignement plus ou moins grand des glaciers, l'air doux et suave de l'Italie, réchauffe le voyageur, ou le grand froid piquant du nord le glace dans l'espace de six milles.

On divise les montagnes en six régions : celle du vallon, celle des collines, à laquelle succède celle des forêts; puis celle des Alpes, ou pâturages,

qui s'élèvent au-dessus, celle des rochers nus, et enfin la région des glaces qui est la plus haute.

La région des forêts s'élève déjà près d'Inspruck, à une hauteur de 1200 à 3000 pieds. Les plus hautes montagnes du Tyrol, sont le Glockner et l'Oentel Spitze (ou la pointe d'Oentel.) L'archiduc Ferdinand a fait mesurer il y a peu de temps, les hauteurs des principales montagnes du Tyrol; d'après ces mesures, celle du grand Glockner est de 12,000, et celle de l'Oerteler de 14,466 pieds. Le Solstein, situé près d'Inspruck, est la plus basse du Tyrol, et cependant il s'élève à la hauteur de 6,900 pieds au-dessus de la mer. Dans ces montagnes se forment les fleuves et les lacs qui embellissent ce pays, mais ces fleuves et ces lacs, sortant des neiges et des glaces éternelles, causent aussi de terribles dévastations. Quand les neiges se fondent, ils enflent extraordinairement, débordent et ravagent les plaines, au point qu'ils entraînent des masses de pierre, de terre et des forêts entières. Les avalanches de neige qui roulent des glaciers, appartiennent aussi à ces effrayans phénomènes. Entre les glaciers s'étendent des mers de glace, qui, malgré leur charme resplendissant, menacent des plus grands dangers les habitans des vallées. Un de ces espaces glacés, appelé l'Oetzthaler a 15 milles de long sur

4 de large. Les hardis montagnards même ne se hasardent sur ces champs de glace, qu'en compagnie de plusieurs personnes et avec beaucoup de précautions. Les voyageurs prennent une longue et forte corde, chacun se la passe autour du corps, de manière qu'il reste toujours entr'eux l'espace nécessaire pour marcher sans se gêner, ni s'embarrasser et pouvoir cependant se secourir promptement en cas que l'un d'eux tombe dans une crevasse. Sous leurs souliers, bien garnis de clous, ils ont de plus une pointe de fer fixée au talon, et sont tous munis d'un bâton ferré de même.

La manière dont se forme ces champs de glace est encore un phénomène effrayant. Des vallons fertiles sont métamorphosés subitement en glaciers. En 1770, une immense masse de glace fut lancée de l'Oetzthal dans le Rosenthal (la vallée des Roses), et couvrit tout-à-coup plus de 100 acres de terrein cultivé. La glace augmenta et s'avança toujours davantage. Cette dévastation progressive des plus belles prairies jeta l'épouvante parmi les habitans. Au mois d'août de l'année 1771, la glace s'était emparée non-seulement du Rosenthal, mais elle pénétra jusques dans la vallée du Voralberg. Quelquefois aussi les masses se détachent de ces champs de glace, où elle n'est pas encore bien affermie, et se

précipite dans une vallée voisine, et plus basse avec le bruit du tonnerre. Si cette vallée se trouve étroite, cette glace fait une espèce de digue, et dans cet espace resserré il se forme un lac par les torrens qui s'y jettent; si du moins la vallée se trouve trop basse pour qu'un froid continuel ne puisse faire geler l'eau qui y arrive. Les avalanches de neige qui se détachent et tombent subitement, ne sont pas moins dangereuses pour les voyageurs. Lorsqu'ils approchent des places où elles sont le plus fréquentes, ils doivent prendre la précaution de tirer des coups de pistolet à quelque éloignement; si la commotion de l'air ne détache point d'avalanche, ils peuvent continuer leur chemin, mais sans oser à peine parler. On bouche exactement les sonnettes qui pendent aux harnais des chevaux, afin qu'aucun son n'ébranle l'air. On s'arrange aussi pour y passer de grand matin, avant que les rayons du soleil aient amolli ces masses de neige gelée. Les histoires les plus anciennes du Tyrol, ainsi que l'expérience des temps modernes, font également mention d'affreux accidens causés par des avalanches. Des chutes de quartiers immenses de roc détachés de leur base, renversant et brisant tout ce qui se trouve sur leur passage; des montagnes entières s'écroulant dans des plaines et transformant des para-

dis terrestres en un désert horrible, ensevelissant à la fois des générations entières. C'est principalement la vallée de l'est qui est la plus exposée à ces malheurs. Il arrive souvent en automne qu'en peu de minutes un torrent dévastateur couvre de pierres et de boue les longs et pénibles travaux du cultivateur. Cependant le paysan tyrolien n'abandonne pas le sol auquel il est attaché; avec un travail infatigable, il nettoie son champ autant qu'il lui est possible, et recommence avec une patience et un courage à toute épreuve à le cultiver de nouveau. En 1762, les torrens et les avalanches anéantirent soixante-deux maisons à Umhausen, et couvrirent si bien cet endroit de pierres, qu'aucun propriétaire ne put reconnaître la place où sa maison avait été située. Une belle chaussée traverse à présent la contrée où ce village était situé.

En 1735, cinq maisons dans une contrée du Voralberg furent renversées par une avalanche de neige, et plusieurs personnes y perdirent la vie. Quoique le danger subsiste encore de même, aucun des habitans ne s'est éloigné du lieu de sa naissance. Ils gagnent leur vie dans ce pays stérile, au métier de charretier ou roulier. Ils y sont propres, parce qu'ils connaissent parfaitement le local; ils savent faire passer heureusement les chariots chargés de marchan-

dises. En 1797, une avalanche de neige renversa, près du lac de la vallée supérieure de l'Inn, une maison de chasseur, dans laquelle cinq enfans restèrent pendant quatre-vingt-deux heures. Le bon curé du lieu n'épargna aucune peine pour faire débarrasser la maison de la masse monstrueuse de neige qui la couvrait. L'on y parvint et l'on trouva encore trois enfans en vie. Les deux cadets avaient succombé: l'aîné des garçons et sa sœur se rappelaient parfaitement l'état dans lequel ils s'étaient trouvés, mais l'autre garçon n'avait aucune connaissance de ce qui lui était arrivé. L'aîné eut tous les doigts des pieds gelés, et mourut bientôt après sa délivrance. Il a dit que sa plus grande inquiétude avait été de languir toute sa vie dans les ténèbres; qu'il n'avait éprouvé d'ailleurs que les tourmens de la soif. Il ajoutait que lorsque son tombeau glacé s'ouvrit, il se sentit si heureux, qu'il lui avait paru qu'il voyait le ciel ouvert et des anges qui descendaient vers lui. Sa sœur qui vit encore, dit qu'au premier moment il lui parut affreux de se voir tout-à-coup ensevelie vivante, mais que bientôt la vie lui était devenue si indifférente, qu'elle voyait tranquillement venir la mort. Ce qui l'avait consolée, c'est qu'au printemps ses parens retrouveraient ses vêtemens. Dans les contrées qui n'ont pas de

grandes forêts pour les protéger et qui sont le plus exposées à de pareils accidens, les habitans construisent des remparts contre l'irruption des avalanches. Ces boulevards sont appelés par les Tyroliens des *arches de neige, schnec archen.* Quelque menaçant que soit le sort auquel ce pays est exposé, il est cependant très-intéressant par ses hautes parois de rochers entassés jusqu'aux nues, par les variétés de la nature, par les connaissances géologiques qu'on peut acquérir, et surtout par son délicieux climat. On nomme ici déjà *scirocco* le vent du sud, c'est à lui principalement qu'on doit la réussite et la maturité du maïs ou blé de Turquie ; c'est par lui que les plantes céréales prospèrent. On se plaint de ce qu'il donne de la langueur et de l'abattement. Mais d'après mon expérience, je juge qu'il a une influence bienfaisante sur les personnes sujettes au rhumatisme, ou dont les nerfs sont trop tendus. Il occasionne sans doute beaucoup de désastres dans les montagnes lorsque sa chaleur fait fondre subitement la neige, alors les ruisseaux deviennent des torrens dévastateurs et causent de subites et grandes inondations. En hiver, ce vent règne souvent dans les hautes régions de l'air et ne pénètre pas dans les vallées; ainsi les villages situés sur les montagnes éprouvent un moindre degré de froid que ceux qui

sont dans le bas. On m'assure que même en été l'eau se change en glace sur les montagnes, quand le scirocco tarde trop long-temps. Dans la vallée inférieure de l'Inn, il y a des contrées où il pleut très-rarement, mais il y a une plus grande quantité de neige. Le presbytère de Lankampen en est quelquefois si couvert, que pendant plusieurs mois aucun mort ne peut être enseveli dans le cimetière autour de l'église. Cependant les habitans de ce pays si âpre, si sauvage, aiment si fort leur patrie, qu'ils ne la changeraient pas contre des contrées plus fertiles. Séparés de tous les autres hommes, ils se marient à des degrés de parenté si proches, que même les lois canoniques, dont aucun pape ne dispense, sont transgressées; mais l'amour du sol et du pays triomphe chez ce peuple sur sa religion, à laquelle il est d'ailleurs très-attaché.

La vallée supérieure de l'Inn a un climat plus rude encore, cependant sous le gouvernement paternel de l'empereur Joseph, ce cercle, et principalement la ville d'Imst, son chef-lieu, a lutté victorieusement contre ce climat par l'industrie de ses habitans, et les encouragemens qu'ils ont reçus du gouvernement. Imst n'est distant d'Inspruck que de six milles. Depuis Imst la contrée devient toujours plus rude, plus stérile, plus affreuse jusqu'à l'Arlberg. Il y a là des

villages où les habitans sont privés de la lumière du soleil pendant plusieurs mois, à cause des masses de rochers qui les environnent et souvent menacent leurs maisons : l'hiver y dure dix mois. L'empereur Joseph a fait construire une belle route de poste et bâtir une jolie maison pour le curé du village, sur cette haute montagne; mais les deux curés qui y ont demeuré l'un après l'autre, ont perdu la raison. Ils devinrent mélancoliques jusqu'à la démence. Si le mariage des prêtres catholiques était permis, les curés des villages aussi reculés, aussi sauvages, ne seraient pas exposés au plus grand des malheurs, celui de l'aliénation de l'esprit. Ils apprendraient par l'exercice des vertus domestiques, par les plaisirs d'une douce réunion de famille à supporter, et l'âpreté du climat et la privation de société. Une femme, des enfans animeraient leur solitude. Nous avons en Courlande, d'affreux déserts de sable sur les côtes de la mer, où nos ecclésiastiques réformés passent des hivers rigoureux et des étés brûlans, heureux et gais au milieu du cercle d'une famille chérie.

On voit sur le revers de l'Arlberg un monument d'une noble humanité qui existe depuis plus de cinq siècles. Des tourbillons en fureur s'élèvent au sein des neiges amoncelées, et la jetant dans la

plaine, y causent des ravages si affreux que la route devient très-dangereuse. Un pauvre enfant trouvé nommé Henri, qui gardait le bétail sur les pâturages de cette montagne, se sentit l'ame pénétrée des accidens qu'il avait eu l'occasion de voir pendant nombre d'années, lorsque des avalanches ou des tourbillons de neige surprenaient les voyageurs. Parvenu à l'âge mur, il prit la résolution d'employer les petites économies qu'il avait amassées dans ce but, pendant qu'il était pâtre, et les contributions charitables qu'il pourrait recueillir, à faire construire un hospice, où les voyageurs souffrans et malheureux seraient soignés et secourus. L'archiduc Léopold d'Autriche favorisa sa noble entreprise, et lui fit expédier des lettres patentes pour faire des collectes en Allemagne, en Bohême, en Pologne et dans la Croatie. Sa peine fut si bien récompensée, qu'à son retour dans le Tyrol il put établir cette maison de secours. On recueille encore aujourd'hui les fruits de bénédictions de cette bonne œuvre: il ne se passe pas d'année que des hommes ne soient sauvés de la mort au moyen de cet excellent établissement. La stérilité de la vallée supérieure de l'Inn et de quelques autres vallons, faisant partie de ce cercle, détermine les habitans à quitter leur patrie toutes les années pendant quelques mois pour chercher à

faire quelques gains dans l'étranger. Ils recueillent des plantes salutaires qu'ils savent préparer en médicamens, ou dont ils expriment de l'huile ou qu'ils distillent en liqueurs qu'ils débitent. D'autres font avec le cuir des chamois, des gants renommés. Les enfans vont montrer la marmotte ; les femmes aussi, et principalement celles du vallon de la Ziller, voyagent en faisant différens métiers pour gagner quelque argent : mais cette sorte d'industrie ne laisse pas d'être préjudiciable aux mœurs.

Les Tyroliens allemands quittent leur patrie au printemps et reviennent chez eux en automne avec leurs profits. Les Tyroliens italiens, au contraire, vont passer les hivers en Italie, et reviennent l'été chez eux, dans un climat doux et tempéré. Lorsqu'un Tyrolien se sépare ainsi de sa famille pour quelques mois, le jour de son départ est un jour solemnel de tristesse et d'affliction. Le deuil est dans la maison que quitte l'époux, le père ou le frère ; mais le lendemain la femme, les filles, les jeunes garçons, se remettent avec gaîté à leur travail accoutumé : les fils aînés vont à la poursuite des chamois, les cadets s'amusent à l'oisellerie. Le goût de l'*oisellerie* est propre aux Tyroliens montagnards. En automne, dans les environs d'Inspruck, tout est rempli d'oiseleurs. Trois mille pinçons

sont souvent pris dans un jour, en y ajoutant des serins, des linottes et d'autres oiseaux. On peut compter qu'on prend dans un mois plus de cent mille oiseaux, et cependant chaque année produit une aussi riche capture.

Le Tyrolien est naturellement très-industrieux, il cherche à réparer la stérilité de son sol par toutes sortes de moyens. Partout où il y a quelques pieds de terrein plat sur les roches escarpées, il y cultive du blé ou du vin. Ces hommes savent se rendre tributaires, les habitans de l'air, les chamois, les marmottes, etc.; et ils font un commerce assez lucratif de serins de Canaries. Les femmes récoltent l'herbe des Alpes, même à une hauteur de 6,000 pieds; elles la mettent en bottes qu'elles transportent sur leur dos au bas de la montagne. La femme la plus forte et la plus habile dans ce genre de travail, peut gagner au plus un florin par jour.

Les Tyroliens se forment de bonne heure à devenir d'habiles tireurs. Le premier meuble de chaque chaumière est un fusil, et il est indispensable, soit pour se défendre contre les grands et puissans oiseaux de proie, soit pour aller à leur chasse favorite, celle du chamois. Cette chasse dangereuse leur donne du courage, de la présence d'esprit, de l'intrépidité dans les dan-

gers évidens et les rend invincibles. On me raconta qu'un chasseur de chamois était tombé il n'y avait pas long-temps dans une profonde fente de glace. Dans le premier moment il ne prévoyait qu'une mort affreuse, mais son couteau de chasse qu'il retrouva sur lui fut son sauveur : il tailla des espèces de marche dans la paroi de glace. Lorsque la première fut faite il s'élança dessus, et recommença à travailler de nouveau. Il en fit cent vingt, et parvint de cette manière à sortir de l'abîme des glaces.

Le 15 septembre.

Je n'ai encore jamais vu aussi clairement et d'une manière aussi palpable, quelle influence la constitution d'un état a sur le caractère national, que dans mon voyage au Tyrol. Presque le même pays, la même religion, et cependant des caractères aussi différens ! Le peuple du pays de Salzbourg, comprimé, vexé, vivant dans la dernière misère, a ses facultés intellectuelles comme paralysées : le paysan tyrolien au contraire, qui peut défendre en personne ses droits comme représentant de sa nation, a, malgré ses idées et ses conceptions très-bornées, une certaine force d'esprit, une liberté de pensées, une capacité bien développée. Il sait se tirer d'affaire et se retourner lorsque des accidens malheureux et inattendus lui surviennent.

Les habitans du Tyrol sont divisés en quatre classes : la noblesse, les bourgeois, les prêtres et les paysans. Chacun de ces états envoie ses représentans aux diètes. La classe de la noblesse est actuellement la moins riche en immeubles ; les plus beaux châteaux appartiennent aux négocians. L'ordre des prêtres et celui des paysans, sont les plus riches. A la diète ce sont pour la plupart des villageois qui prennent la parole, et qui combattent avec la plus grande fermeté toutes les propositions du gouvernement qui ne sont pas de leur goût. Presque tous les paysans sont armés, et ils ont une milice exercée pour la défense du pays. Ils choisissent leurs officiers, mais ils *permettent* à l'empereur de leur en proposer la moitié. Depuis que le régiment des chasseurs est stationné hors de la province, ils ont consenti à recevoir à Inspruck, un régiment de ligne. Le paysan tyrolien a peu ou point d'instruction, mais sa pénétration est profonde, son caractère noble et ferme. Lorsqu'il s'agit de défendre les droits de sa patrie et ses priviléges, il est surtout clairvoyant, ingénieux et même parfois éloquent. Son esprit n'est point formé par la lecture, mais il ne reçoit aucune influence étrangère. Les Tyroliens savent rendre infructueuses toutes les tentatives du gouvernement tendantes à restreindre leur liberté, en lui oppo-

sant une fermeté bien réfléchie. Si la liberté de penser des énergiques Tyroliens n'était pas bornée par l'influence des prêtres, cette nation se serait autant distinguée par ses bons écrivains qu'elle s'est rendue célèbre par ses artistes : une *Angelica Kaufman*, un *Lampi*, un *Bergler*, un *Zauner* sont leur orgueil et leur triomphe. Sous le règne de Marie-Thérèse, un pâtre, nommé Pierre Anich, serait sûrement devenu un des plus grands astronomes s'il avait joint quelque instruction à son génie, et s'il avait eu les moyens nécessaires. Sans aucun secours, simplement par l'observation du ciel et des astres, et par ses méditations sur le cours des étoiles, Anich construisit un grand globe astronomique exactement divisé, qui est encore conservé à Vienne comme une rareté. La meilleure carte que l'on ait du Tyrol a été aussi faite par ce pâtre.

Le luxe a été banni d'Inspruck, trop peut-être. Lorsqu'on ne cultive point son esprit, la simplicité devient souvent du cynisme, qui parvient à un degré rebutant. Les plaisirs de l'esprit et la sociabilité, dont ils sont la source, sont, à ce qu'on m'assure très-rares à Inspruck et dans une grande partie du Tyrol. Cela mérite cependant des exceptions. Nous fîmes la connaissance de trois jeunes gens de bonne famille,

extrêmement instruits et très-aimables sous tous les rapports, mais ils n'avaient pas été élevés dans leur patrie. Leurs parens l'avaient quittée pour entrer au service militaire lors de la guerre de sept ans. Leurs fils eurent ainsi l'occasion de connaître des hommes distingués par leur savoir et l'esprit de la religion protestante. Sans abandonner celle qu'ils professaient, ils apprirent à estimer les honnêtes gens qui ne pensaient pas comme eux sur cette matière. Ils retournèrent dans leur patrie, plus éclairés sur la destination de l'homme et le but de son existence, et moins sous le joug des préjugés; ils transplantèrent cet esprit dans leur famille. Un étranger à qui je dois les éclaircissemens les plus intéressans sur la constitution et le caractère national des Tyroliens, (le général de Chasteler) estime ce brave peuple, mais surtout pour son courage et son esprit belliqueux, qui doit lui être bien connu, puisqu'il est directeur général du militaire dans cette province. Il m'apprit à ce sujet une réponse qu'un paysan tyrolien avait faite au général français Sebastiani, lorsque celui-ci, à son passage par le Pusterthal, lui fit des questions sur la milice du pays. « Elle n'est pas encore exercée comme vos « troupes, général, (lui dit ce paysan), mais ce « qu'il y a de certain, c'est que nous saurons

« nous défendre vigoureusement contre qui-
« conque osera nous attaquer et toucher à la
« constitution de notre pays ». L'esprit novateur et envahisseur des Français de la révolution, devait nécessairement échouer devant un tel peuple, aussi tous leurs efforts ont-ils été infructueux.

Steinach, le 16 octobre.

Nous quittâmes Inspruck à midi; le chemin monte toujours jusqu'à Schœnberg. Nos postillons étaient remarquablement honnêtes et polis pour des gens de cette classe. Orgueilleux de leur pays, ils s'arrêtèrent sur la hauteur d'une montagne et nous demandèrent si nous ne voulions pas jeter encore un regard sur la belle vallée de l'Inn et revoir Inspruck dans toute sa magnificence. Nous nous rendîmes à cette invitation, et le tableau le plus enchanteur se développa à notre vue. La ville d'Inspruck, tous les villages de cette grande et fertile vallée, Halle, et même le bourg éloigné de Schwatz, étaient étalés devant nous. Nous vîmes sur les hautes montagnes qui bordent l'horizon, un rocher sur lequel il y a une croix que l'on apercevait à peine, dont on raconte des choses miraculeuses. La tradition porte que l'empereur Maximilien étant à la chasse du chamois, s'égara sur ce rocher, entouré de tous côtés d'effroyables précipices;

qu'après y avoir passé trois jours dans l'attente de la mort, il fut secouru par un ange qui le porta dans les airs, sain et sauf jusqu'à son palais, et que par reconnaissance il fit placer cette croix sur ce rocher.

L'archiviste Burlecher raconte la chose plus simplement dans sa chronique : il dit qu'un fidèle chasseur trouva enfin son monarque, lui aida à descendre les rochers, et le reconduisit heureusement chez lui. Mais les bons Tyroliens aiment beaucoup mieux croire à la protection d'un ange pour sauver leur empereur, et personne ne s'avise d'en douter, non plus que d'un article de foi.

Parvenus à la plus grande hauteur du chemin que nous avons fait aujourd'hui, nous étions à une élévation de 1,000 pieds au-dessus du Broken, et de 4,431 au-dessus de la mer. Nous jetâmes, en frissonnant, nos regards dans la profondeur de l'étroite vallée. Nous avions déjà passé la région boisée, nous vîmes celle des Alpes dans l'éloignement, et longeant une paroi de rochers nus, nous parvînmes à celle où cesse la végétation. Cependant l'air qui nous entourait était doux et agréable, et nous animait d'une nouvelle vie. Le ciel le plus pur étendait au-dessus de nous sa voûte azurée, et la vallée en-dessous était couverte de la plus belle verdure.

Le torrent écumant, ou la rivière nommée la *Sill*, roulait ses flots éblouissans de blancheur au fond de l'abîme, dans lequel depuis des siècles, elle travaille à creuser son lit. Du côté de l'occident, la montagne moins aride, abonde en champs cultivés, comme des jardins. Des villagês, des maisons isolées embellissent cette vue. A l'orient, s'étendent des forêts d'arbres vigoureux de différentes espèces. Du côté du nord, resplendissaient les glaciers couverts d'une neige permanente, que les rayons du soleil couchant teignaient en rose.

C'est seulement au clair de lune que nous atteignîmes notre gîte à Steinach, après avoir traversé un pays dont les aspects sont beaux et variés. Nous passâmes par une petite ville nommée Matrey, dont les maisons bien bâties et ornées de peintures à la fresque, décélaient une certaine aisance. Après avoir laissé en arrière cette ville peu célèbre, le paysage devient encore plus agréable. La Sill coule plus tranquillement en serpentant au milieu des prairies. Son cours assez précipité formait un nombre infini de petites vagues qui semblaient se jouer avec le reflet de la lune, et produisaient un effet charmant. Le langage du peuple devient ici très-inintelligible; mais ce peuple me paraît aussi dépourvu d'idées que celui que nous avions rencontré sur notre route de Salzbourg au Tyrol.

Stoerzing, le 11 septembre, à 9 heures du matin.

Maintenant, nous avons aussi laissé derrière nous le mont Brenner, qui est le plus haut point de cette contrée. Ses eaux se partagent sur son sommet : la Sill coule au nord vers l'Allemagne, se versant dans l'Inn, et l'Eisack se précipite au sud vers l'Italie, et se décharge dans l'Adige. Au-dessous de Botzen, le Brenner produit aussi des eaux minérales, mais leur vertu n'a pas encore été suffisamment examinée par la faculté. A une heure et demie de chemin, depuis Stoerzing, se trouve une source d'eau chaude qu'on dit être très-efficace pour guérir des plaies invétérées. L'air de cette contrée est doux et salubre, j'en ai fait moi-même l'expérience, et ma santé s'en trouvait bien. Il y a une vie, une activité dans ce pays qui l'animent singulièrement. La Sill y continue sa course rapide et tortueuse de moulin en moulin. Tout est en culture ; on voit de tous côtés de petits enclos, des champs, des prés dans les vallons et sur la pente des collines, s'étendant jusqu'à la région des forêts. Autour des maisons, des jardins fertiles sont les témoins de la bénédiction dont la bonne nature récompense la peine d'un travail assidu et laborieux. L'épine-vinette, (*berberis vulgaris*) cet arbrisseau si joli par ses fleurs et par ses

fruits en grappes écarlates, pousse ici de toutes parts, à travers les fentes des rochers, sur les murailles, et les tapisse agréablement. On en voit qui sont devenus de vrais arbres à tige forte et vigoureuse.

Devant Stoerzing, le cours de la Sill nous quitta et fit place à l'Eisack, qui nous accompagna. Près du village de Floers, le sublime aspect des glaciers s'ouvrit à nous dans toute sa gloire; c'est de l'un d'eux que sort l'Eisack qui fait aller aussi beaucoup de rouages d'usines, mais qui par de fréquentes inondations cause beaucoup de ravages. On dit qu'entre ces glaciers il y a des vallons délicieux, remplis de beaux villages, et qu'on y récolte du froment, du seigle et d'autres céréales. Les blés que nous rencontrâmes sur notre route avaient la plus belle apparence. La terre y est travaillée péniblement avec la bèche. Une petite charrette carrée, attelée d'un âne, et poussée derrière par le propriétaire et sa femme, transporte entre les rochers l'engrais que les champs demandent. Quoique le rapport du sol, favorisé du climat, soit assez abondant, il ne suffit cependant pas pour la nourriture des habitans; mais, d'un autre côté, l'éducation et le commerce du bétail, la culture de la vigne, et même le transit et l'expédition des marchandises, favorisé par

ces belles routes, sont des sources de gain très-considérables.

Mittenwald, à 2 heures après-midi.

Le nom de Mittenwald, qui veut dire *au milieu des forêts*, désigne déjà la situation de ce lieu qui est entouré de bois de toutes parts. Pendant la première heure, la beauté de la vallée de Stoerzing ne varie pas. Chaque regard jeté en arrière était pour nous un nouveau plaisir. Des monastères, des châteaux, ornent presque tous les sommets des collines. Cependant peu à peu la belle verdure des prairies se perdait et se remplaçait par la teinte jaunâtre des marais, et la contrée devenait toujours de plus en plus rocailleuse et sauvage. De nouvelles cascades commençaient à s'offrir à nos regards; on les voyait tomber en nappes argentées de la plupart des hauteurs, entre le sombre sapin et le riant mélèze, qui élevaient avec grace et majesté leur haute tige et leur mince feuillage. Le chétif et blanc bouleau se mêlait parmi eux, mais ce n'était pas ce bel arbre de ma patrie, rivalisant presque avec le chêne, et qui semblable au saule pleureur laisse flotter mélancoliquement au gré des vents, ses feuilles tremblantes et ses longues branches touffues, étendant au loin ses rameaux recouverts d'une écorce blanche et luisante. La contrée autour de Mittenwald est

inculte et déserte ; il n'y a que le courant de l'Eisack qui lui donne une apparence de vie ; dans son large lit on voit une île de rochers, sur laquelle croissent des arbres dont l'effet est pittoresque.

Kolman, après 9 heures du soir.

Vers Brixen, le chemin se resserre entre des parois de rochers et des forêts. Des débris épars çà et là en rendent l'aspect encore plus mélancolique, et le paysage en prend un caractère plus doux. Auprès de hauts rochers de porphyre, nous commençâmes à voir des châtaigniers. De belles et grandes feuilles s'agitaient doucement sur leur énorme tige. Le jour baissait, l'air du soir soufflait paisiblement; la lune, comme si elle était poussée par des nuages resplendissans, sortit de derrière de sombres masses, et commença à répandre sa tranquille lumière. Si ce beau paysage des environs de Brixen nous enchanta, il n'en fut pas de même de l'accueil que nous reçûmes à l'auberge de l'Éléphant. L'aubergiste, ainsi que ses gens, sont également bourrus et de mauvaise humeur.

Mon réveil à Brixen fut un ravissement, la veille j'avais admiré, sans pouvoir juger des détails, l'ensemble d'un charmant paysage, embelli peut-être par la magie du clair de lune, mais ce matin à la belle lumière du plus beau

soleil, et sans la moindre illusion, mes regards ont contemplé avec extase un pays de la plus étonnante fertilité. Les montagnes, dont on est entouré, entassées comme des tours immenses les unes sur les autres, sont supérieurement cultivées, depuis leur base jusqu'à leur sommet. Les voyageurs qui auraient le temps de parcourir le Tyrol, se trouveraient bien récompensés de leurs peines en visitant les vallées et les charmantes maisons de campagne qui embellissent ces contrées montagneuses. A l'exception de quelques plaines de bruyères, et quelque peu de pays inculte, la route de Brixen à Kolman est une des plus intéressantes qu'on puisse rencontrer. Des maisons de campagne pittoresquement situées, des couvens, des villages sont disséminés sur les collines; un couvent de femmes, nommé Sében, a une situation unique. Dans un riche vallon, arrosé par la rivière d'Eisack, s'élève un roc de pur granit, à la hauteur de 2,000 pieds, en forme de cône ou de pyramide. Sur le faîte est assis comme sur un trône le magnifique monastère. Nous comptâmes, depuis le pied de cette espèce de mont jusqu'à peu près au tiers de sa hauteur, soixante terrasses toutes plantées en vignes. On monte de l'une à l'autre par des escaliers, et l'on parvient ainsi au couvent, dont les dernières terrasses forment les cours et les

jardins. On voit encore, dans cette large vallée, d'autres masses de rochers de formes bizarres, ornées de feuillage. Toute la chaîne qui enferme cette vallée, est richement cultivée.

Le couvent de Sében était autrefois le siége des évêques de Brixen. L'un deux transféra sa résidence dans la ville, et fit présent de cette haute demeure aux religieuses de l'ordre de sainte Elisabeth. Il n'est pas permis à une recluse de le quitter quand une fois elle s'y est retirée, sous quelque prétexte que ce soit. Séquestrée pour la vie, au-dessus de ces rochers, ses regards errent dans le fond de la vallée qu'elle ne reverra jamais de plus près.

Lorsque nous eûmes quitté la petite ville de Clausen, située encore dans ce charmant vallon, la contrée devient plus sauvage. Clausen est située d'une manière ravissante, et plaît au premier aspect, mais la saleté des rues et de l'intérieur des maisons, déplaît à la fois aux yeux et à l'odorat.

Teutsch, à 1 heure après-midi.

Le chemin de Kolman à Teutsch est aussi sauvage que l'autre, dont il est la continuation. Il se resserre au travers de nombreuses ouvertures dans les montagnes, et présente des grottes de formes irrégulières. Entre des débris rocail-

leux, dans le haut des rochers, et souvent des deux côtés du chemin étroit, des blocs assez gros surplombent sur la route et semblent près de s'en détacher. La rivière d'Eisack, parcourt de la vîtesse d'un trait ces passages où son lit est resserré. Nous vîmes encore des traces de ravages épouvantables causés récemment par les avalanches de neige. Avec toutes les horreurs que présente cette contrée sauvage, elle n'en est pas moins sublime et ravissante. Au milieu de ces ruines anciennes et nouvelles, une riche végétation travaille sans cesse, et les habitans construisent tranquillement leurs chaumières. Je demandai à la maîtresse du logis si elle n'était pas toujours transie de peur, en vivant sur ce théâtre de dévastations. Elle répondit tranquillement : De quoi aurions-nous peur? Dieu aime ses enfans, il fera rouler les pierres de manière à ce qu'elles ne nuisent à personne. Cette femme vraiment religieuse, ajouta avec sa pieuse crédulité, que les rochers n'étaient jamais tombés que lorsqu'il ne s'était trouvé personne sur la route.

Botzen, le 19 septembre.

Depuis Teutsch jusqu'à Botzen, on voyage toujours dans les vignes. Les plus hautes montagnes sont couvertes de ceps, et dans les vallons ils sont dressés et attachés à des treilles ou courbés en arcades.

Autrefois le chemin passait de l'autre côté de la montagne, mais des torrens l'encombrèrent tellement, qu'on fut obligé d'en établir un autre. La ville est située dans un large vallon, ou plutôt un vignoble : les ceps de vigne se touchent, et l'on n'y voit guère d'autres productions. Dans le fond du tableau s'élèvent en amphithéâtre les hautes montagnes.

Le 20 septembre.

BOTZEN est une ancienne ville assez considerable, bâtie sur des collines qui rendent les rues inégales et montueuses. Les maisons très-hautes, et la plupart mal bâties, ont des balcons avancés, d'où l'on jouit d'une belle vue, mais ils rendent les rues très-obscures, d'autant plus qu'elles ont dans le bas des arcades qui règnent le long des maisons pour la commodité des piétons, et qui n'embellissent, ni les bâtimens, ni les rues ; ces dernières sont très-étroites.

Ici commencent déjà les usages italiens. On fait les planchers des appartemens en briques, et ce qui est encore plus préjudiciable à la santé, on les enduit d'un mastic de plâtre. On n'y voit point de bâtimens remarquables, excepté la respectable tour gothique de l'église cathédrale, qui produit un bon effet. Actuellement on bâtit une belle et grande auberge et une salle de spec-

tacle, qui sont près d'être achevées; elles m'ont paru d'un beau style, et seront un jour les principaux ornemens de cette ville. Les environs sont ravissans; toutes les collines sont couvertes de vignes et de vergers, dont les fruits sont si réputés, qu'on les transporte dans l'étranger, jusque bien avant dans le nord. Il règne une grande activité dans les rues de Botzen; une cohue d'hommes, de femmes, d'enfans, ne cessent d'aller et venir, ce qui suppose une grande population. La ville a quatre grandes foires par année, et dans tous les temps, on y trouve les productions les plus variées du sud et du nord.

Par sa situation géographique, la ville de Botzen devrait être beaucoup plus florissante, par le commerce du transit des marchandises, si le gouvernement ne l'entravait pas de mille manières onéreuses. Le passage du commerce entier de l'Italie avec la France et l'Allemagne, pourrait être attiré dans le Tyrol : les belles routes et les deux rivières navigables, l'Inn et l'Adige, favoriseraient ce commerce. Mais des mesures mal combinées sur les droits de péage et les dispositions exclusives du monopole, paralysent tout mouvement de négoce à un tel point, que la stagnation de l'activité intérieure force les habitans à l'émigration; ce qui fait naître chez eux la funeste habitude d'une vie

errante et vagabonde. Ces absences des chefs de famille troublent la marche de la population; à la fin, le pays manquera de bras pour le travail de la terre, et déjà le salaire de l'ouvrier est renchéri outre mesure. Tout le mouvement des rues de Botzen me paraît plutôt l'activité sans but des gens oisifs, que la preuve positive d'une utile occupation. Dans les campagnes, on rencontre peu d'ouvriers, le travail des vignes et des champs autour du populeux Botzen, est payé à raison de quarante pour cent du produit. Il sera donc bien plus facile au paysan de s'enrichir, qu'au gentilhomme de se maintenir seulement dans l'aisance. Le paysan laboure lui-même, vit avec une grande économie; aussi l'on trouve, parmi cette classe, des capitalistes. Le vin, les fruits secs et le tabac, sont les principales productions de ce cercle. Cependant, malgré les entraves mises au commerce, il y a des maisons de gros négocians très-considérables, mais qui, fidèles aux sages mœurs de leurs ancêtres, ont fermé la porte au luxe désordonné, qui, dans ce siècle, s'introduit partout.

J'ai fait connaissance avec une des maisons de commerce les plus considérées, dont le crédit s'étend dans une grande partie de l'Europe méridionale. Jacques Graff, le chef de cette maison, est un homme d'esprit, très-actif, qui

remplit le cercle étendu de ses affaires avec ordre et dignité. Il jouit de l'amour bien fondé de ses concitoyens, et de la plus entière confiance du gouvernement, qui l'a élevé au rang de la noblesse, et lui a donné l'ordre de Marie-Thérèse pour récompense. Dans l'avant-dernière guerre contre les Français, il aida la patrie de sa bourse et de son crédit, et mérita à tous égards cette flatteuse distinction. Néanmoins, ce digne homme est resté, ainsi que sa famille, fidèle à l'ancienne simplicité de ses mœurs. On est surpris dès qu'on entre dans sa demeure; là règnent les sages coutumes du bon vieux temps; là, n'ont jamais eu d'accès la vaine pompe, la parade inutile, l'ostentation, le luxe insensé, ni l'égoïsme; la bienfaisance l'habite, en sort comme d'un temple sacré pour se répandre sur les malheureux. L'oncle de cet homme rare, vieillard respectable et considéré, est aussi le bienfaiteur de sa patrie: il a perfectionné la culture et la manutention du raisin; il a appris aux Tyroliens jusqu'à quel point leur vin naturellement aigre, pouvait être bonifié. L'excellente mère de M. Graff ne paraît jamais autrement que dans le costume national des femmes de Botzen. Il consiste à avoir les cheveux lisses et couverts d'un bonnet et d'un chapeau de paille tyrolien. Le plus grand ornement des femmes

de Botzen, est un corps baleiné, bien long et bien roide. La plupart substituent au chapeau de paille, surtout les jours de fête, un chapeau de crêpe noir à trois pointes, bien enfoncé, et qui repose sur la nuque. Elles mettent sous ce chapeau uue espèce de bandeau noir qui vient sur le front, jusqu'à la naissance des cheveux. Cette coiffure, assez extraordinaire, le devient plus encore lorsque l'humidité (et la moindre suffit,) amollit ce chapeau, qui ne laisse pas d'être un ornement assez cher : il en coûte chaque fois trente-six kreutzers pour lui rendre sa consistance et sa première forme. Les femmes très-riches posent encore sur le fond du chapeau de crêpe, un petit bonnet rond orné de perles fines et de pierres précieuses. La vieille mère de M. Graff, vêtue de cette manière bizarre, avait un peu l'air d'une magicienne, d'autant plus qu'elle est très-habile dans l'art de guérir. La médecine est devenue la passion dominante de cette femme originale : elle connaît les vertus de toutes les plantes des montagnes, dont elle fait des onguents et des eaux cordiales. Elle administre ses remèdes aux malades qui veulent bien se confier à ses soins. Comme elle les donne gratis et nourrit de plus le patient d'une manière convenable à son état, on comprend qu'elle ne

manque pas de pratiques, et leur guérison est sa récompense et son triomphe. Il faut entendre alors avec quelle joie elle raconte la maladie, le traitement, et s'applaudit de sa réussite. Elle pardonne les plus grandes offenses, si l'offenseur lui fournit l'occasion de le soulager. Dans une autre famille de négocians où je fus introduite, il y avait déjà une nuance de luxe de plus. La propreté touchait à l'élégance. Des germes de ce mal, fils du temps, commencent à se montrer, et ne tarderont pas à faire des progrès. Il est cependant certain que le luxe, qui subjugue tout et cause peu à peu la ruine des états, pénétrera dans le Tyrol plus tard que partout ailleurs, sans en excepter la Suisse, où ce fléau règne déjà. Il est assez curieux d'observer combien, dans cette contrée frontière, les mœurs allemandes et italiennes s'entremêlent. Dans la famille dont je viens de faire mention, le mari est tyrolien, la femme est italienne. Avec elle entra d'abord dans la maison un sigisbé; le mari est ordinairement le sigisbé d'une autre femme. Lorsque les époux se rencontrent par hasard dans une maison tierce, ils sont ensemble comme deux étrangers; une autre manière d'être serait inconvenante. Une femme ne pourrait pas changer de sigisbé sans que cela fît un éclat dans le public; la réputation de

tous les deux en souffrirait, et ils s'attireraient un blâme général. C'est ordinairement dans le contrat de mariage que le choix du sigisbé est déterminé.

Non seulement on remarque d'étranges disparates dans les mœurs et les usages, mais aussi dans des choses plus essentielles : la bigoterie et l'irréligion, le respect le plus étendu pour le clergé et l'irrévérence la plus prononcée marchent ensemble; on pourrait en citer les traits les plus singuliers. Cependant, en général, ce peuple est gouverné par l'ascendant des prêtres. Lors de l'établissement du théâtre à Botzen, les prônes des ecclésiastiques furent si violens et montèrent tellement les têtes, que le gouvernement se vit forcé d'opposer les mesures les plus sévères aux menaces et au soulèvement du peuple, qui croyait que le feu du courroux céleste tomberait sur leur ville, s'il s'y ouvrait un lieu de spectacle. Un homme très-respectable qui avait acheté la possession d'un ancien couvent de religieuses, m'a raconté qu'il avait trouvé sous les bâtimens du couvent, des prisons souterraines épouvantables, pourvues de toutes sortes d'instrumens de torture, et qu'il avait dénoncé publiquement cette découverte; mais que le clergé avait persuadé au public que c'était le nouveau propriétaire lui-même qui

avait placé les instrumens pour faire prendre en horreur la religion et les couvens. Heureusement cet homme avait une réputation de droiture si intacte, il était si généralement aimé et estimé, que cette odieuse fausseté n'eut pas de suite; mais le peuple persiste à croire que la supression des couvens est un grand malheur et un tort de l'empereur Joseph. Je dis et je crois aussi que cette mesure fut beaucoup trop prompte et trop étendue, et qu'un tel changement, auquel on n'avait pas été préparé d'avance, était fait pour anéantir l'esprit religieux, vrai soutien des mœurs et de la prospérité d'un état, quand il ne dégénère pas en superstition et bigotisme.

Trente, le 20 septembre.

Je n'oublierai jamais les jours que j'ai passés à Botzen. Le Tyrol est le pays qui m'a le plus rappelé les temps anciens. J'y ai trouvé la plus heureuse simplicité de mœurs, une philantropie sincère, désintéressée, et la vraie hospitalité sans intérêt et sans ostentation.

Mes lettres de crédit ne m'étaient pas parvenues par un faux calcul de poste; mais des lettres de recommandation de la maison de Jacques Graff, valaient bien autant pour m'introduire dans un pays dont je ne connaissais que très-imparfaitement la langue et les usages.

La route, aujourd'hui, nous a offert des contrées moins belles; les glaciers du Tyrol fuyaient toujours davantage vers l'horizon, et l'air devenait plus pesant. Cependant j'ai trouvé le paysage encore agréable jusque près de Brandzoll. Alors nous sommes entrés dans une affreuse plaine couverte de débris de roc; mais le vallon que ce chemin cotoye est fort étendu. A droite et à gauche, on voit dans le lointain des villages, des bourgs, des maisons de campagne et des collines de vignobles. L'air devenait toujours de plus en plus pesant; jusqu'à Salurn, la chaussée traverse des marais. Les montagnes ont perdu leur caractère de grandeur, elles ne sont plus que des collines. L'Adige coule lentement au travers des plaines marécageuses; mais partout où l'industrie Tyrolienne peut trouver une place sèche et propre à la culture, elle y plante des ceps de vigne, et la plus petite surface entre les rochers est ensemencée de blé. L'éducation des vers à soie occupe aussi la plupart des habitans. Dans le voisinage de Trente le vallon devient très-fertile, et les montagnes, à l'orient, sont richement cultivées. Les hauts rochers vers l'occident offrent de charmantes variations de couleurs et de nuances; il y en a de rouges, de jaunes, de gris de différentes teintes et enfin de noirs.

Trente est située sur l'Adige. L'église cathédrale est un grand édifice gothique et entièrement construit en pierres de taille : elle est célèbre dans l'histoire par le fameux concile qu'on y a tenu. Un ruisseau coule à l'orient de la ville, sur ses bords sont construits des moulins et différentes usines ; quelques bras de ce ruisseau s'étendent vers la ville, et pourvoient d'eau les maisons. On parle déjà généralement italien à Trente. Ce sont seulement des hommes qui font le service des auberges : aucune femme n'entre dans les chambres des étrangers ; cette coutume nous frappa.

Rovérédo, le 22 septembre, à 11 heures du matin.

La ville de Rovérédo est petite, mais bien bâtie ; elle présente un aspect très-agréable. Les maisons y sont construites en marbre blanc veiné de rouge ; les rues sont larges et droites. Les habitans ont une expression de gaîté habituelle. Une heure avant d'y arriver nous passâmes devant des jardins et des maisons qui annonçaient de l'aisance ; une partie de ces jolis établissemens a été couverte de pierres amenées par des torrens, et l'autre dévastée par la guerre. Des étendues de beaux vignobles ont été entièrement ravagées par ces fléaux. Des plaies aussi terribles sont lentes à se fermer, quoique

la nature si libérale sous ce beau ciel, ait déjà réparé bien des ravages pendant quelques années de paix. La vigne prospère si bien ici, que la plupart des ceps ont la grosseur d'un bras. Chargées de feuilles et de fruits, leurs branches s'entrelacent d'un arbre à l'autre, ce qui donne à la contrée l'air d'être ornée de guirlandes pour un jour de fête. Toute la vallée paraît un délicieux jardin, planté de muriers et de figuiers, que la vigne entoure et réunit les uns aux autres. Les collines, en pente douce, sont ornées d'églises et de maisons de campagne. Le côté septentrional présente un contraste de rochers de marbre; mais peu avant d'arriver à Rovérédo, il se trouve sur ces rochers mêmes des maisons et de petits jardins. Nous rencontrâmes une quantité de chariots chargés de ballots de soie écrue, récoltée dans la contrée: on ne peut donc pas taxer de luxe l'habitude qu'ont beaucoup de gens pauvres, de la basse classe, d'être en bas de soie. A la moitié du chemin, nous remarquâmes des restes d'un mur, qui dans les temps les plus reculés, séparait le territoire vénitien de celui du Tyrol. Notre postillon, natif de Venise, nous disait, avec une expression de douleur, en nous le montrant: c'est ainsi que la puissance vénitienne est brisée.

Ala, 6 heures du soir.

Ici, s'offrit à nous de nouveau l'affligeant spectacle des ravages causés par les avalanches. On se rappelle encore avec douleur la chute d'une montagne arrivée il y a plusieurs années. Les habitans l'appellent *Lavina di Marco*, elle dévasta une quantité de champs, ensevelit des chaumières et leurs possesseurs. On passe entre des entassemens de blocs de marbre brisés. L'Adige traverse rapidement cet horrible vallon, et cependant l'industrie a su créer des jardins au milieu de ce bouleversement et de ces affreuses ruines. Le voyage du Tyrol a beaucoup de charmes par les sites pittoresques ou sublimes que l'on rencontre à chaque pas, mais on y voit souvent aussi des traces d'affreuses catastrophes, et on lit sur des poteaux l'histoire des personnes qui ont eu le malheur d'y périr.

Volarni, 23 septembre.

Rien n'est plus propre à élever l'ame à la méditation que les pays de montagnes. En voyant ces miracles de la nature, l'esprit curieux se demande d'après quelles lois se sont opérées les révolutions du globe qui ont produit de telles hauteurs et de telles profondeurs ? Quelle économie intérieure a mis en mouvement les

forces qui ont bouleversé la terre et conservé de l'ordre dans ce bouleversement ? Au nord les couches des montagnes sont inclinées à l'horizon, celles du sud sont plus où moins horizontales ou verticales. Ici des montagnes arrondies à leur sommité ressemblent à une succession de vagues; là, des montagnes pointues, anguleuses, rappellent les formes des clochers. Une seule réponse peut tout expliquer. l'Etre créateur et puissant l'a voulu et l'a fait ainsi. Mais entre les moyens qu'il a voulu employer, j'oserai hasarder une question peut-être singulière. Les observations de Chladni, selon lesquelles les grains de sables disséminés, s'agglomérèrent en différentes formes, suivant les diverses modifications du mouvement de l'air, ne pourraient-elles pas expliquer la cause physique des formes des montagnes ?

Jusqu'à la petite ville de Péri, notre route fut très-variée. Les contrées que nous parcourions annonçaient une belle culture. Les mœurs, les coutumes, les usages des habitans différaient toujours de plus en plus des nôtres. En voyageant au sud, on comprend comment la religion protestante se développa dans le nord, et y trouva tant de partisans. Là, tout est calme et sensé, et le raisonnement a plus de prise sur les esprits; mais l'imagination des hommes du midi, avide

d'aliment, a besoin de s'exercer sur un plus grand théâtre. Le culte catholique est calculé pour faire impression sur les sens et pour occuper l'imagination.

Après une heure de route, nous arrivâmes à la pente escarpée d'un rocher au bas duquel coule l'Adige. On voit dans un enfoncement un couvent; le postillon rempli de foi nous raconta des choses miraculeuses de l'image de la Ste.-Vierge qu'il renferme. Le chemin qui y conduit est très pénible, ce qui n'empêche pas les fréquens pélerinages pour visiter la *Madonna della Corona*, et de lui porter des présens; en retour on y reçoit l'absolution de ses péchés.

Hors de la ville de Péri, près de la maison du péage où nos malles furent plombées, est la maison où l'on fait faire quarantaine. Elle est si laide, si mal bâtie, que les gens bien portans qui ont le malheur d'y séjourner quarante jours, doivent y tomber malades, et que les malades doivent y mourir. Nous vîmes près de là les traces des nouvelles frontières vénitiennes; elles ont changé actuellement et changeront peut-être encore.

Nous continuâmes notre voyage, l'ame affectée de tristesse. Notre postillon ne cessait de nous entretenir des malheurs occasionnés par la dernière guerre; il nous raconta des actes de cruauté qui feraient honte aux nations les plus

barbares. Ce sentiment mélancolique s'augmentait encore par l'impression que produisait sur nous la contrée, si resserrée entre des rochers, qu'il n'y a guère place que pour la route et le cours rapide de l'Adige, qui coule aux pieds des rocs de marbre. Des ruines d'une ancienne forteresse, autrefois gardienne de cet étroit défilé, terminent ce singulier paysage de rochers. Il occupe l'esprit et l'imagination, tantôt par d'horribles tableaux de dévastation, tantôt par sa fertilité. A l'issue du défilé s'ouvrit une plaine. Pendant près de quatre semaines nous avons voyagé à travers des monts entassés les uns sur les autres, et qui bornaient notre horizon; maintenant le pays s'élargit et n'est plus terminé que par des chaînes de montagnes éloignées. C'est auprès de Volarni que nous vîmes la dernière paroi de rochers, où, sur des couches de marbre jaune et gris, s'agitent gaîment des milliers de lézards, ayant l'air fort occupés, et semblables à bien des oisifs, remuant beaucoup sans rien faire.

Volarni est la première ville ou village où il n'y ait point de fenêtres vitrées à la plupart des maisons, mais seulement des ouvertures fermées de volets de bois, pour se garantir de l'ardeur du soleil, du vent, et de la pluie. La richesse du pays contraste désagréablement avec l'air pau-

vre et malpropre de cette petite ville, dont les habitans n'ont point de propriétés; le pays entier est possédé par le clergé et la noblesse. Des chaises et des tables brisées sont les seuls meubles de notre auberge; ce qu'on appelle des lits fait horreur, mais on n'en est que plus surpris de trouver, dans ces misérables cabanes, des éditions des meilleurs poètes italiens, tels que le Tasse, Métastase, Goldoni, que des tablettes dégradées soutiennent à peine. C'est toujours avec un sentiment mêlé de respect que je vois la vieillesse dans toutes les classes; mais ici les femmes âgées sont si affreusement laides, qu'on est forcé d'en détourner les regards. Sur leur tête entièrement découverte, voltige au gré des vents leur chevelure grise; quelques-unes l'arrangent en tresses fixées par une longue aiguille de fer. Cette coiffure si simple sied assez bien à un jeune et joli visage, mais lorsque maintes passions ignobles ont imprimé leurs traces sur une figure ridée et flétrie, elle ne doit pas se montrer à découvert.

Vérone, le 24 septembre.

La route de Volarni à Vérone traverse une plaine fort étendue, entremêlée de différentes cultures, de vignes, de jardins et de champs. Des collines cultivées et couvertes de villages,

de bourgs et de maisons de campagne, en forment l'enceinte. L'Adige la parcourt en serpentant; le pays a l'apparence d'être riche et peuplé : on ne voit plus une seule cabane en bois. A une demi-lieue de Vérone, nous entendîmes retentir à nos oreilles les chants de joie des gens de la campagne, et nous en rencontrâmes beaucoup, la plupart montés sur des mules ou sur des ânes. On voit des caravanes entières d'ânes chargés de vin ou d'autres marchandises du pays. Au milieu passe souvent un léger cabriolet à deux roues, à une seule place, et qui roule avec la rapidité d'un oiseau. On n'y voit pas de chars pesans et lourds, ni de voitures à quatre roues; aussi les belles grandes routes de l'Italie se conservent bien mieux que les nôtres. Cette quantité d'allans et de venans annonce déjà de loin une ville considérable.

Du temps des Romains, Vérone était une des plus belles et des plus grandes villes de l'Italie supérieure, à ce que prouvent les ruines qu'on voit en grand nombre dans ses alentours. Telle qu'elle est à présent, elle a six milles et demi de circuit; elle est située dans une plaine terminée par les Apennins, et présente de loin un aspect majestueux avec ses jardins placés en amphithéâtre, et des maisons dont la façade a une assez belle apparence. Mais il règne dans l'in-

térieur des rues un mélange dégoûtant de faste et d'indigence, où la vanité seule peut se plaire. On y trouve rarement un édifice d'une architecture vraiment noble. Elle est bâtie dans le goût gothique, ou romain moderne. On y voit plusieurs grandes maisons portant même le nom de palais, et qui n'ont que les cadres des fenêtres ou du papier sale et déchiré en place de vitres. Les rues sont larges, mais malpropres; tout y indique une prospérité déchue ou qui va décheoir. L'Adige passe au travers de la ville, sous des ponts bien construits. Ses rives sont garnies de moulins; mais cette rivière enfle et se déborde dans les pluies du printemps et de l'automne, ce qui cause quelquefois de grands ravages. Elle sépare la ville en deux parties très-inégales, dont la plus grande, la plus belle, la plus populeuse, tomba en partage aux Français, et la plus petite à l'Autriche, en vertu du traité de Campo-Formio. Cependant, la population de cette dernière partie augmente considérablement, par l'émigration fréquente de la première qui diminue d'autant, ce qui pourra finir par les égaliser.

Nous sommes dans une très-bonne auberge, située dans la ville autrichienne. La foule du peuple, en continuel mouvement dans les rues, porte le caractère de la misère et de la mendi-

cité; même notre domestique de place est vêtu d'un habit de soie en lambeaux. Il estropie quelques mots de français; il est fourbe et avide; mais d'un autre côté, notre traitement dans l'auberge *des deux Tours, alle due Torri*, ne se ressent point de cet empressement intéressé. Notre table est propre, les mets bien apprêtés; il n'y a que le pain de maïs auquel les Allemands ont peine à s'accoutumer. Les Italiens, au contraire, attribuent à ce pain la blancheur et la conservation de leurs dents; mais les Westphaliens et les Courlandais font le même honneur à leur pain de seigle.

Nous sortons du spectacle où l'on a donné une pièce de Goldoni. Le parterre n'écoute point les acteurs; depuis long-temps les pièces qu'on leur donne ont perdu pour eux le charme de la nouveauté. On ne va au théâtre que pour y parler librement de ses affaires ou de celles du temps; on crie bravo à des endroits remarquables où l'on sait d'avance qu'il faut applaudir. Pendant le bruit continuel des entretiens du parterre, il est impossible aux étrangers d'entendre un mot des paroles de l'acteur. La salle est grande, et bâtie convenablement à son but: elle a cinq étages de loges. Vers la fin de la pièce notre conducteur s'était absenté; en rentrant il nous rapporta la nouvelle qu'il s'était

commis un assassinat à la porte du spectacle. Une dame qui était à côté de moi demanda avec anxiété si le pauvre assassin s'était sauvé. Je ne pus cacher ma surprise de ce que ce n'était pas de l'assassiné, mais du meurtrier qu'elle était en peine. Dans l'entretien qui s'entama entre nous à ce sujet, elle me dit avec un ton de bonhomie, mais très-sérieusement : « Il y a un an que l'assassiné a donné à l'assassin un sujet de jalousie, depuis lors celui-ci guettait l'occasion de le punir, et l'a enfin trouvée. Nous autres Italiens, nous sommes de bonnes gens quand on ne nous offense pas ; mais jamais nous ne pardonnons, et nous gardons pendant des années le souvenir d'une injure, jusqu'à ce que nous ayons trouvé le moyen de satisfaire notre vengeance. Nous ne savons pas aimer ni haïr à demi. »

Le pont sur lequel on passe pour aller au spectacle et qui partage les deux villes, a une garde mi-partie autrichienne et française. Cette ville, sous deux dominations aussi différentes, fait un effet singulier. L'uniforme, le langage, le ton, les manières, tout est différent ; et sur ce pont où ils sont si rapprochés, cette différence est plus frappante. On peut prédire que ce traité ne durera pas long-temps.

Le 25 septembre.

Aujourd'hui nous avons visité la grande et intéressante ruine de l'amphithéâtre romain, qui a conservé le nom d'*Arena*; ce n'est proprement que la partie intérieure de ce grand bâtiment de forme ovale qui porte le nom d'arène. Le bâtiment a 1331 pieds de circuit; il n'existe plus qu'un très-petit pan du mur qui entourait l'amphithéâtre, il donne une idée bien distincte de son ancienne hauteur. La conservation des restes de cette belle antiquité fait honneur au gouvernement de Venise: c'est par ses soins que les siéges de marbre, destinés aux spectateurs il y a tant de siècles, sont encore de nos jours en très-bon état. Leur élévation graduelle jusqu'au mur de clôture, est si bien ménagée, que chaque rang pouvait voir commodément par dessus le rang inférieur, et embrasser de l'œil toute l'arène. J'ai compté quarante-cinq rangs de degré les uns au-dessus des autres. C'est là que les Romains donnaient pour l'amusement du peuple des combats de gladiateurs et de bêtes féroces, où de malheureux esclaves perdaient la vie avec d'horribles souffrances. Quel peuple que celui qui assiste à ces jeux barbares et voit couler le sang humain avec plaisir! Je considérai ces superbes ruines avec admiration, mais mon ame frémissait d'horreur au sou-

venir des cruautés dont elles sont le monument. Les voûtes souterraines où l'on renfermait les animaux destinés aux combats sont à présent des boutiques dans lesquelles des marchands avides écorchent d'une autre manière. Ils persécutent les étrangers pour leur vendre très-cher toutes sortes de bagatelles, et principalement des *antiques*, dont la plupart sortent des mains de l'ouvrier.

La ville donna à l'empereur Joseph, lors de son passage, un combat de taureaux dans l'arène, dont une inscription en lettre d'or conserve la mémoire. Actuellement ce bel ovale est défiguré par un grand échafaudage en bois, où l'on représente toutes sortes de farces et d'arlequinades.

Outre cette belle ruine, il existe encore; soit dans la ville même, soit dans les environs, plusieurs autres restes de l'antiquité. De nouveaux palais sont élevés sur des anciens édifices : on trouve des restes d'une *naumachie*, où l'on donnait le spectacle d'un combat naval, tout aussi meurtrier que ceux du cirque. Un pont porte encore le nom du célèbre architecte qui l'a dirigé, et s'appelle le pont de Vitruve. Le Musée conserve une quantité d'inscriptions antiques et de monumens modernes en l'honneur de célèbres écrivains natifs de Vérone, parmi

lesquels Pline, Catulle, Vitruve et Cornelius Nepos tiennent le premier rang.

La fondation de la ville de Vérone est attribuée, d'après quelques anciennes traditions, aux Etrusques, et par d'autres aux Gaulois Sénoniens. Dans la suite elle tomba sous la domination de Rome, et ses habitans obtinrent les droits de citoyens romains. Dans la lutte des factions de la république elle eut beaucoup à souffrir, ainsi que sous la tyrannie des Césars; mais sous les règnes de Théodoric et d'Alboin, elle se releva et devint le siége de l'empire des Goths, ce qui la mit dans un état florissant et de prospérité. Lorsque, dans le moyen âge, l'Italie fut divisée en plusieurs petites républiques, la ville de Vérone se fit une existence heureuse et libre; mais ce ne fut que le calme qui précède les grands orages. Au treizième siècle, durant les troubles causés par les factions des Guelfes et des Gibelins, Vérone devint la proie du fameux Ezzelino. Ce rusé scélérat était suivant son intérêt du moment, tantôt partisan des Guelfes, tantôt des Gibelins. Il n'était fidèle à sa parole que lorsqu'il avait juré la mort de quelqu'un. Il réussit par la perfidie, jointe à la fortune des armes, à soumettre Vérone, Padoue et plusieurs autres villes de la Lombardie. Ce tyran, que le peuple toujours superstitieux disait

avoir été engendré par le démon, choisit la malheureuse ville de Vérone pour sa résidence. Il y affermit son horrible pouvoir par sa cruauté et à l'aide d'une soldatesque richement payée, pour soutenir ses actes despotiques et arbitraires; aussi les scènes de sang et les supplices se succédèrent sans interruption. Aucun individu ne pouvait plus compter sur sa sûreté personnelle ni sur ses biens. Pour attacher à ses intérêts la tourbe de ses vils satellites, il leur prodigua des récompenses, et pour se procurer l'argent nécessaire, outre les confiscations des fortunes de ses victimes, il ordonnait sous différens prétextes des emprunts forcés. Il anéantit ainsi toutes les propriétés des riches, et même de ceux qui n'avaient qu'une fortune médiocre. Tous les habitans de Vérone étaient ruinés, les prisons retentissaient des cris des malheureux que le barbare Ezzelino y entassait; tout était frappé de terreur et de stupeur. Cependant deux frères, Monté et Araldo di Monestia, prirent la généreuse résolution de se dévouer pour leur patrie, et de la délivrer de son tyran, quoique bien sûrs de périr aussi dans cette entreprise. Ils le surprirent pendant qu'il était à table; Araldo fut d'abord massacré par la garde qui survint en hâte, Monté se jeta sur Ezzelino, résolu de l'entraîner au moins avec lui. Il ne put y réussir

entièrement, il fut tué par les soldats sur le corps du tyran blessé; mais non pas mortellement. Une fin plus ignominieuse lui était réservée; dans une campagne contre les Milanais, il fut fait prisonnier par un homme dont les parens avaient été les uns mutilés, les autres tués par les ordres de cet être exécrable. Animé par une juste vengeance, il traita son prisonnier si cruellement à son tour, que plein de désespoir et d'une rage impuissante, il termina son affreuse vie, chargé de malédictions. Vérone fut délivrée de ce monstre en 1259. Une république ainsi bouleversée devait naturellement être chancelante. Lasse enfin de tant de troubles intérieurs, la ville se soumit, en 1406, au gouvernement de Venise. Dès-lors elle retrouva son bonheur et sa tranquillité, et les a conservés jusqu'au moment où les Français entrèrent en Italie. Vérone était assez bien fortifiée, tous ses ouvrages furent démolis. La porte Stupa, par où le vainqueur entra dans la ville, ne s'ouvrait jamais que lors d'une entrée solennelle de têtes couronnées; depuis lors elle est ouverte à tout le monde. Une basse flatterie lui donna le nom de *porta Buonaparte*, et peut-être en changera-t-elle encore.

Le 27 septembre.

Nous avons visité aujourd'hui quelques jardins, tous se ressemblent par la symétrie et la raideur des allées et des décorations; mais les points de vue sur la belle contrée d'alentour et sur le lac de Garda sont agréables et riants. L'air est embaumé de la suave odeur des orangers et des citronniers; il est si doux qu'il dispose l'ame à la sérénité qui règne dans le ciel. Le lac de Garda, sur lequel on voit sans cesse aller et venir des navires à voiles, a 25 milles de longueur et 7 milles de largeur. Ses rives fleuries ressemblent au jardin des Hespérides, et malgré les changemens des temps et des dominations, continuent toujours à étaler leurs richesses. L'agréable péninsule Sirmioné (ou Sirmio de Catulle) offre d'antiques ruines romaines qui portent encore le nom de Catulle (casa di Catulla). Près de cette péninsule des sources d'eau sulfureuse jaillissent du lac, et plus loin encore, une source de la même eau sort de terre. L'on vante particulièrement les vertus d'une fontaine minérale éloignée de la ville d'environ deux milles. Les montagnes du Véronais produisent différentes sortes de beaux marbres, le jaune est le plus estimé. Dans les masses des rochers, on trouve beaucoup de poissons et de coquillages pétrifiés, surtout

dans la célèbre pierre verte. Le Monté Baldo, le plus haut de ceux qu'il y ait près de Vérone, contient diverses productions maritimes pétrifiées qui ornent les cabinets des minéralogistes. Le territoire produit d'excellens herbages : mais la branche de commerce la plus considérable de Vérone, est la soie écrue qu'on envoie vers le nord ; ce n'est cependant pas celle qui est la plus recherchée en Italie. Parmi les pins du pays, celui qui croît sur les collines est le plus estimé. On cultive l'olivier, le maïs et le lin en grande abondance ; l'enveloppe des grains de maïs remplit le même usage que la paille chez nous, on en fait des matelas qui sont très-élastiques. Demain nous partons pour Venise, nous avons fait accord avec un voiturier qui doit nous mener et nous ramener dans deux voitures à quatre chevaux. Il doit défrayer dans la route toute notre société, consistant en six personnes, et payer les bateaux qui nous transporteront à la Brenta, le tout pour 40 ducats.

Vicence, le 27 septembre.

En quittant Vérone, il fallut nous soumettre à une visite de nos effets, à la douane ; cet acte ressemble plus à une inquisition criminelle qu'à une mesure de police. On enferme les voyageurs dans un hangard affreux, qu'on referme aussitôt

qu'ils y sont entrés. Tout ce procédé a quelque chose d'effrayant; il est vrai qu'avec de l'argent on peut se procurer un traitement plus doux.

La route de Vérone à Vicence offre une uniformité fatigante, quoique la campagne soit bien cultivée. Pendant deux lieues au moins, la route passe dans le large lit d'une rivière qui était à sec dans ce moment; ce lit était couvert de pierres roulées. Le torrent qui le remplit au printemps s'appelle Alpon, et descend de la montagne del Carbone. Il y a encore, dit-on, sur cette montagne, des descendans des anciens Cimbres, qui se distinguent des Italiens par le langage et par les mœurs. C'est M. le comte de Thurn qui a voyagé dans cette contrée, en qualité de conseiller du gouvernement, qui m'en a parlé. C'est un homme plein d'esprit, il me nomma les lieux suivans habités par des descendans des Cimbres, *Céro*, *Rovére di Velo*, *Bolca*, *Alfaédo*, *Vestena Nuova*, *Vesténa Vecchia* et *Campo Silveno*.

La ville de Vicence est très-bien située, dans une plaine environnée de charmantes collines couvertes de jolies maisons de campagne. On lui attribue la même origine qu'à Vérone, et le même sort lui est tombé en partage.

Elle eut plus à souffrir encore dans les guerres d'Atila. L'empereur Frédéric II, faisant la

guerre au pape Grégoire XI, la livra aux flammes : elle fut aussi impliquée dans les troubles continuels des petites républiques italiennes. En 1233, parut Jean de Vicence, moine dominicain, dont l'éloquence fut si victorieuse, qu'il parvint à faire conclure un traité de paix par lequel vingt peuplades aigries à l'excès les unes contre les autres, se réconcilièrent. Cet événement parut assez extraordinaire pour l'attribuer à un pouvoir surnaturel; le dominicain fut déclaré un saint. On alla jusqu'à croire qu'il faisait des miracles et ressuscitait les morts. Jean de Vicence commença sans doute son ouvrage dans les meilleures intentions, mais le succès le flatta et l'étonna tellement lui-même, qu'il fut saisi d'un vertige de vanité. Il demanda au conseil de la république, non-seulement la permission d'y siéger comme un membre actif, mais aussi le titre de comte, ce qui ne s'accordait pas avec son vœu de prêtrise. Le peuple accorda tout au saint homme, qui, poussé par l'envie de dominer, se hâta de mettre en activité le pouvoir qui lui était confié. C'était un despote vulgaire qui combinait mal ses desseins, et fomentait sans cesse de nouveaux troubles, dans lesquels il se trouvait lui-même enveloppé : il fut enfin fait prisonnier, et privé de toute influence. Après une absence de

vingt-cinq ans, il reparut à Vicence, et remonta de nouveau sur le théâtre de la politique; il anima les villes voisines contre le cruel Ezzelino. Dès-lors, Vicence fut dépendante, tantôt de Padoue, tantôt de Carrare, jusqu'à ce qu'elle se donnât sous des conditions avantageuses à la république de Venise, dont elle a partagé le sort.

La ville de Vicence a quatre milles d'Italie de tour, plus de cent églises et couvens, et plus de trente mille habitans. Deux petites rivières, qui grossissent beaucoup en temps de pluie, traversent la ville. Entre les trois magnifiques ponts qui sont de vrais ornemens, on distingue principalement celui de Saint-Michel, construit d'après le plan de Palladio. Les plus beaux palais sont de ce célèbre architecte, natif de Vicence, et qui vivait vers la fin du seizième siècle. L'air de cette ville est réputé pour le plus salubre de l'Italie : aussi les maisons de campagne dont elle est entourée sont louées extrêmement cher aux voyageurs, et surtout aux Anglais; cependant le pays fourmille d'insectes et de mendians, et tous les deux vont assaillir préférablement les étrangers.

Nous avons lieu d'être fort contens de l'accueil, du logement et de la nourriture de l'au-

berge où nous a menés notre voiturier. Les chambres et les lits sont très-propres, contre l'usage italien, et les mets sont bien préparés et de bon goût.

Le 28 septembre.

Aujourd'hui nous sommes allés au champ de Mars (*il campo Marzo*) où les Romains faisaient autrefois exercer leurs soldats, et qui sert actuellement à tenir des foires. La porte par laquelle on sort de la ville pour y aller, conserve des traces manifestes de l'architecture du moyen âge. Entre les belles maisons de campagne construites par Palladio, se distingue la magnifique résidence du comte Caprara. Elle a la forme d'une rotonde; de chaque fenêtre on a des points de vue ravissans : le plus remarquable est celui de l'église de Notre-Dame, qui est située sur une hauteur, et se joint à la ville par un long portique.

Un des édifices de Palladio dont j'ai été le plus frappée, est le théâtre olympique Cet habile architecte a tiré des anciens écrivains, ou bien imité d'après ce qui nous reste, le genre d'architecture des théâtres grecs. Les siéges où les spectateurs sont placés, sont en amphithéâtre. Sur le théâtre, il y a, au lieu de coulisses, des entrées de rues ou de promenades en pers-

pective, qui font une illusion complète. En 1585, on représenta sur ce théâtre l'OEdipe de Sophocle; au reste, on n'y peut jouer que des pièces du théâtre des anciens. La tragédie moderne exigerait un local et des décorations bien différentes. Cependant, ce bel édifice ne reste pas sans utilité, on y tient à présent des assemblées littéraires et des redoutes.

Dans les montagnes autour de Vicence, on trouve souvent des productions maritimes pétrifiées : la grotte de Cavalli est à cet égard très-remarquable. La source minérale de Recovaro, est, à ce que l'on dit, de même nature que les eaux de Pirmont; les bains chauds de saint Pancrace de Barbarone ont aussi de la réputation.

Une belle contrée entoure cette ville animée et active : Vicence est riche en vignobles et en plantations d'oliviers, ainsi qu'en maïs et en chanvre. Les vignes et les champs sont entrecoupés de magnifiques prairies. L'huile de Vicence passe pour être une des meilleures de l'Italie.

Padoue, le 29 septembre, à 7 heures du soir.

Une très-belle route au milieu d'une plaine fertile nous a conduits ici. Les ceps de vignes serpentent autour des mûriers et s'étendent en festons d'un arbre à l'autre : ce genre de cul-

ture est charmant. C'est ici que commence celle du riz; de belles prairies alternent avec des rizières. On voit plusieurs cabanes propres et jolies, couvertes de chaume comme dans ma patrie; il me semblait y revenir et qu'on célébrait la fête de mon retour, en ornant les arbres de guirlandes; mon ame était émue, attendrie! C'est ainsi qu'une bagatelle peut intéresser et toucher, si elle nous retrace les objets chers à notre cœur.

L'origine de Padoue se perd dans les temps fabuleux : Virgile fait mention d'un Anténor qui fut, dit-il, le fondateur de cette ville. Elle est le lieu de naissance de Tite-Live. Elle souffrit beaucoup et à différentes reprises des ravages d'Attila : pour échapper à ce dévastateur, les habitans se réfugièrent dans les marais ou lagunes d'où s'élève majestueusement la ville de Venise. C'est ainsi que Padoue se regarde comme la mère nourrice de Venise.

La ville est située sur la Brenta, elle est bâtie en forme de triangle. Les trois portes placées aux trois angles ressemblent à des arcs de triomphe: la plus belle est la porte *del portello* construite en 1539. Padoue a sept milles de circuit; elle était bien fortifiée. Les arcades au rez-de-chaussée des maisons donnent un aspect sombre aux rues, qui sont partout mal pavées. Au milieu du

siècle passé, on comptait encore dans cette ville 40,000 habitans, et en 1798 seulement 32,888 : la ville est si étendue qu'elle parait dépeuplée.

Triste vicissitude des choses! Ils ne sont plus ces jours brillans où Padoue éclipsait toutes les ville de l'Europe, par son commerce, par les arts, par les sciences! C'est du temps de l'immortel Galilée que l'université de Padoue était dans sa plus grande splendeur. Des jeunes gens de différentes parties du monde s'y réunissaient autour des chaires des sages et des professeurs les plus renommés. L'Arioste, le Tasse, Etienne Battori, le grand Sobieski de Pologne et le roi de Suède Gustave Adolphe firent leurs études à Padoue. Pétrarque vivait ici et y composait ses immortels sonnets. Dans ces temps de gloire littéraire, on comptait souvent à Padoue dix-huit mille étudians; ce nombre immense se borna à huit cents au milieu du siècle passé, et de nos temps il est tombé à trois-cents. Tartini appelé par les Italiens *il maestro delle nazioni*, donna encore au milieu du dix-septième siècle du relief et de la considération à cette université; comme musicien, savant et habile jurisconsulte, sa mémoire y subsiste encore. Outre l'université, Padoue a plusieurs bonnes écoles, mais elles sont sous l'influence du clergé, qui tâche, autant qu'il le peut, d'enchaîner l'esprit et les connaissances.

Le 30 septembre.

Grace à des lettres de recommandation pour le docteur Caldoni, homme d'esprit et médecin, et pour le banquier Fioravanti, que nous avons trouvé très-poli et très-complaisant, nous avons été reçus d'une manière qui m'a surprise et qui m'a confirmée dans l'idée que je m'étais faite de l'amabilité d'un Italien instruit. Nous éprouvâmes la même bienveillance dans la maison Milano à Vicence. Ce n'est que dans le caractère du bas peuple qu'on s'aperçoit des suites d'une éducation négligée. La bassesse et l'égoïsme en sont les principaux traits; mais ce n'est pas au caractère national que ces défauts repoussans doivent être imputés, c'est bien plutôt à la constitution. La force et la ruse ont su soustraire au peuple toutes les propriétés foncières, il ne lui reste plus en propre que les forces physiques qu'il loue pour un salaire journalier : c'est ainsi qu'il vit au jour le jour, misérable et sans réfléchir à son triste sort. La misère la plus complète atteint dans sa vieillesse l'homme même le plus laborieux. Peut-on s'étonner des imperfections morales chez un peuple trop spirituel pour ne pas savoir imaginer tous les moyens même illicites de sortir de ce triste état. A quelques exceptions près, la basse classe se ressemble partout ; elle s'abandonne

assez facilement à sa dépendance habituelle, et l'honneur humain n'a plus guère de prise sur elle. Ce n'est que par un sage gouvernement, et une religion éclairée, qu'elle peut parvenir au point de sentir le prix de la vertu et des sacrifices qu'on peut lui faire. Qu'on tâche de bonne heure, au lieu d'exercices religieux purement mécaniques, de leur inculquer une foi réelle et active, qui les persuade bien fortement du bonheur qui les attend dans un autre monde; s'ils supportent sans murmure, et sans faire tort à personne, les maux et les traverses de celui-ci alors une moralité réfléchie prédominera dans leur caractère. Je trouve d'ailleurs que les voyageurs écrivains n'ont pas été justes envers le peuple italien. Il est toujours accusé de paresse, il n'y a qu'à parcourir les contrées cultivées que nous avons laissées derrière nous, pour voir combien ce reproche est mal fondé. Il vient sans doute du contraste frappant entre la richesse du pays et la pauvreté générale du peuple. On ne peut expliquer ce phénomène que par la constitution, qui, loin de s'occuper de réprimer la mendicité, semble plutôt l'encourager : c'est dans les villes au milieu des magistrats, que l'on est le plus tourmenté de ce fléau. Quelque mal peuplée que soit Padoue nous ne pouvions percer la foule des mendians qu'avec beaucoup de peine et de risque.

Entre les principales curiosités, l'on compte la grande salle de justice, qui est peut-être, en effet, la plus grande pièce qu'il y ait en Europe. Elle a trois cents pieds de longueur, cent de largeur, et autant de hauteur. On a pratiqué, entre les murs, quatre-vingt-dix pilastres, mais ils ne soutiennent point le plafond qui est en plomb et porté par de fortes barres de fer fixées dans les murs. En 1350, Giotto peignit sur le mur du fond, les douze signes du Zodiaque, des groupes d'étoiles, les planètes, les mois et les saisons personnifiées, et les douze apôtres. En 1762, Francesco Zannoni restaura ce singulier mélange d'images. Au milieu de cette immense salle, existe encore une pierre de granit, sur laquelle autrefois les banqueroutiers, tête nue, la main sur les évangiles, étaient obligés de jurer, en présence de tout le peuple, qu'ils étaient pauvres, s'ils voulaient éviter la peine ignominieuse de la prison; mais cette coutume s'est perdue dans le siècle passé.

Cette même salle est décorée de bustes en marbre, représentant divers savans et d'autres personnes marquantes; aucune de ces figures n'est remarquable par le talent de l'artiste. Le buste de Tite-Live a la réputation d'être antique, ce que les connaisseurs accorderont difficilement. Le buste de la Lucrèce de Padoue,

nommée Dondi Orologia, n'a d'autre mérite que l'événement tragique qu'il rappelle. Cette dame célèbre à Padoue, était d'une très-bonne famille de Venise, les Orologia. Elle s'était mariée avec un noble Padouan, le marquis Pio, degl Obizzi; elle aima son mari et lui fut fidèle. Un beau jeune homme, nommé Paganino Sala, devint amoureux de cette charmante femme, mais il n'en fut pas écouté; entraîné par sa passion, qui allait jusqu'à la démence, il lui ôta la vie pendant une absence de son mari. Sala fut saisi et convaincu de l'assassinat, mais on ne put obtenir son propre aveu, sans lequel il ne pouvait être condamné qu'à une prison de quinze ans. Pendant ce temps-là, le fils de la dame assassinée, nommé Ferdinand Obizzi, grandit. Il ne pouvait oublier le meurtre de sa mère, dont les cris retentissaient sans cesse à ses oreilles; il se rappelait toujours avec quelle violence Sala l'avait repoussé lorsqu'il voulait s'approcher d'elle. Cet enfant n'avait alors que cinq ans, et déjà il avait juré de se venger du meurtrier de sa mère. En sortant de sa prison, au bout de quinze ans, Sala fut tué à coups de fusil, par le jeune Obizzi. Celui-ci quitta ensuite sa patrie, et entra au service de l'Autriche. Il mourut en 1710, après avoir servi honorablement pendant cinquante-ans. Il regardait l'assassinat

de Sala comme la plus belle de ses actions; il ne s'en permit plus de repréhensible, et il emporta la réputation d'un honnête homme et d'un brave guerrier.

Entre les églises de Padoue, celle de sainte Justine est sans contredit la plus belle; elle fut construite en 1520, sur la place de la Concorde, par André Riccio, qui en avait aussi conçu le plan. Plusieurs coupoles s'élèvent dans la voûte; celle du milieu est la plus haute; elle a intérieurement trois cent vingt pieds de hauteur, y compris celle de l'édifice et de la statue posée sur la coupole même. L'intérieur de cette belle église est un modèle de noble simplicité, et d'une élégance majestueuse. Au-dessus du maître-autel, on admire une des plus belles productions de l'art, une descente du Christ de la croix en marbre, par l'habile statuaire Filipo Parodi de Gênes. Les figures sont de grandeur naturelle; leur caractère dominant est une douleur profonde, mais tranquille et pleine de foi. Le regard de l'apôtre saint Jean est ce qui m'a le plus frappée; ses yeux, remplis de larmes et avec l'expression de l'amour le plus tendre, sont fixés sur les précieux restes de son maître, qu'il jure de n'oublier jamais. Marie Magdeleine, absorbée dans le sentiment de sa perte, n'est plus rien, ne tient plus à ce monde que

par ses regrets. Ce groupe, bien imaginé et supérieurement exécuté, fait une impression forte et touchante. La voûte de la grande coupole repose sur quatre piliers très-solides; la lumière entre dans l'édifice par la coupole et par des fenêtres de côté. Il est situé sur la belle place de *Prato della Valle*, l'ancien champ de Mars. Dans les temps du moyen âge, on célébrait sur cette place des fêtes solennelles par des courses de chevaux, en mémoire de la délivrance des maux causés par le tyran Ezzelino. Elle est à présent garnie de statues, représentant des hommes célèbres tant de l'ancien temps que du moderne. Autrefois c'était un marais d'où s'exhalait un air très-nuisible, et même encore de nos jours cette contrée est réputée malsaine. Un riche Vénitien, nommé Andréas Memmo, qui était gouverneur de Padoue, et dont le palais magnifique était dans ce quartier, commença, il y a environ trente-ans, à dessécher cette place et à l'embellir. A cet effet, il obtint des sommes de sa ville natale, on donna des issues à l'eau pour qu'elle s'écoulât; le sol fut recouvert de bonne terre, et planté d'arbres. Ils parurent d'abord prospérer, mais lorsque les racines eurent atteint le sol marécageux, ils périrent tous. Alors Memmo, qui voulait absolument que cette grande plaine déserte fût citée

par sa beauté, et devînt l'ornement de Padoue, prit la résolution de l'entourer de statues. Il sut pour cette entreprise ruineuse, et presque impossible à un particulier, engager des couvens et de riches particuliers à y contribuer. Il y plaça les statues de plusieurs papes et cardinaux, il engagea des princes étrangers à faire présent de leurs statues au Prato della Valle. On y voit celle de Gustave III, roi de Suède, et de Poniatowsky, le dernier roi de Pologne, d'Etienne Battori, de Jean Sobieski, et de plusieurs autres princes.

Le jardin botanique de Padoue est un des plus beaux de l'Italie. Le cabinet d'histoire naturelle est digne aussi d'être vu : une tête de mort pétrifiée, et adhérente par la pétrification à l'os du bras d'un homme, fait partie des curiosités de ce cabinet. Ce morceau extraordinaire, renfermé dans une stalactite, a été trouvé dans les montagnes de la Dalmatie.

Le Gymnase est un des plus beaux bâtimens de Padoue. On trouve à l'entrée la statue d'*Héléna Cornaro Reiscopia*, dame célèbre par son érudition, qui obtint de la faculté de philosophie le bonnet de docteur. Sa figure n'est pas du tout attrayante, ni par les traits, ni par la physionomie, et moins encore par le travail de l'artiste.

Je passe sous silence les autres principaux bâ-

timens, dont les plus remarquables ne sont que des monceaux de pierres, tristes monumens de l'horrible guerre, leurs propriétaires ayant voulu résister au vertige trompeur d'une prétendue liberté. On aime à voir qu'il se trouve encore des hommes assez nobles pour sacrifier leur bien-être personnel au salut de leur patrie: s'ils ne peuvent la sauver du naufrage, ils sauvent du moins leur vertu.

Au nombre des édifices de Padoue qui se ressent cependant aussi des dévastations de la guerre, on compte avec raison le nouvel hospice situé sur la Brenta. Il a été construit par les soins du respectable archevêque Giustiniani: lui-même et plusieurs riches Vénitiens y contribuèrent. Pendant la guerre on y établit des casernes, et beaucoup de choses remarquables ont été gâtées ou anéanties : on cherche autant qu'il est possible à réparer le mal. La ville de Padoue a fait élever un beau monument à son digne archevêque dans l'hospice même, pour témoigner sa reconnaissance. Le célèbre Canova, dont Venise se glorifie avec raison, l'a exécuté. Le bas-relief représente la ville de Padoue, sous la figure d'une belle femme de grandeur naturelle; elle est assise, et son attitude est pleine de grâce et de dignité. Elle porte sur la tête une tour, symbole convenu d'une ville person-

nifiée, et cette tour est faite et posée avec tant de goût et d'élégance qu'elle paraît être un charmant ornement de toilette. Les anciennes armoiries de Padoue sont suspendues à son beau bras. Le génie de l'humanité lui présente une table de marbre, sur laquelle elle inscrit le nom de Giustiniani, fondateur de cette maison. L'oiseau de Minerve plane au-dessus du génie. Les pieds des figures reposent sur un beau piédestal. Anténor, qu'une ancienne tradition indique comme le fondateur de Padoue, en trace le plan; il est entouré d'hommes et d'animaux utiles. Le tout est très-ingénieusement conçu, et rendu de main de maître, par le plus habile sculpteur de ce siècle.

Le goût des beaux arts n'a pu s'éteindre dans une ville qui les avait cultivés avec succès. Tartini, qui y a long-temps vécu, y a conservé le goût de la bonne musique; elle y est en grand honneur ainsi que la mémoire de cet excellent compositeur. Nous fîmes la connaissance d'une famille très-estimée, celle de Zigno. *Il signor* Zigno est un amateur passionné de la musique et de la peinture; son cabinet de tableaux renferme des morceaux précieux des peintres les plus célèbres de tous les temps et de toutes les nations. Il n'aime pas la musique nouvelle; il la compare à une coquette qui cherche à plaire

par des minauderies et par une parure recherchée. Elle ne pénètre, dit-il, que dans le parvis de l'ame, tandis que la musique ancienne va jusqu'au fond du sanctuaire, y produit un sentiment ravissant et sublime qui tient de l'enchantement. Il parle avec enthousiasme de celle de Tartini! Ce virtuose, dont la mémoire se conservera toujours à Padoue, y était aussi renommé pour ses vertus que pour son talent. Ses ossemens reposent dans l'église de sainte Catherine, sous une simple pierre de marbre blanc, sans ornement; mais un sentiment indéfinissable de respect et d'amour, quelque chose de semblable à une vision céleste, plane autour du tombeau d'un être vertueux.

Le 30 octobre.

De la plate-forme de l'observatoire, on a une vue riche et ravissante. Le Pô traverse en serpentant une plaine fertile. Le charmant lac de Garda embellit le vaste paysage, au milieu duquel la singulière ville de Venise attire l'attention, quoique dans le lointain elle paraisse sombre et nébuleuse. Les Apennins et les montagnes de l'Istrie donnent à la contrée une grandeur imposante, que je préfère à un paysage plus gai, et peut-être plus agréable au premier moment; mais plus on regarde cette ville étendue et sombre, quoique très-habitée, plus on en est ravi.

La ville de Padoue a quatre-vingt-quinze églises, quinze couvens de femmes et vingt-quatre d'hommes. Plusieurs ont été supprimés et pillés pendant la révolution. Le gouvernement autrichien cherche à rétablir la plupart de ces couvens. Il n'est pas du ressort d'une femme, et surtout d'une réformée, de décider s'il a tort ou raison. J'ai dit ailleurs, et je le répète encore, que la violence et l'injustice sont toujours un tort qui ne peut produire que du mal. Eclairer peu à peu l'esprit humain, laisser les abus s'éteindre d'eux-mêmes, n'interdire que les vœux forcés, soit par l'autorité paternelle, soit par la séduction : voilà, selon moi, les seules mesures qu'un gouvernement sage devrait se permettre.

On vante beaucoup le bon air dans la contrée de Padoue, et les tables mortuaires en font foi; on y parvient à une très-longue vie. A cinq milles de la ville sont situés les bains d'Albano, que l'on dit être très-efficaces contre les maladies cutanées, les obstructions et les affections nerveuses. Il y a une source qui passe pour être la plus chaude des eaux minérales connues, et une autre froide qu'on nomme *Acquadelle Virgine* (eau des vierges,) elle est particulièrement recommandée pour les maux de poitrine, et très-fréquentée en été.

Quant aux fabriques et au commerce, il y a à Padoue plusieurs manufactures d'étoffes de laine qui font des affaires très-considérables. Mais que dirons-nous de la police dans les rues et de la propreté dans l'intérieur des maisons? Nous ne pouvons que déplorer à cet égard la négligence que l'on trouve partout en Italie: les maisons sont remplies d'insectes et d'immondices, et les rues de mendians qui assaillent les passans, et surtout les étrangers. Mais les fréquens assassinats crient plus fortement encore contre la police.

Fusina, à midi.

Pendant que notre vetturino prépare le bateau qui doit nous rendre à Venise sur la Brenta, et au travers des lagunes, je vais jeter encore un regard en arrière sur le chemin que nous avons suivi depuis Padoue. C'est une assez belle chaussée établie au milieu d'un marais, mais ennuyeuse et fatigante par sa longueur et son uniformité. La contrée est trop basse et trop humide pour la culture de la vigne; elle prospère ici difficilement. Il y en a cependant dans les endroits plus élevés, et nous rencontrâmes de grands transports de raisins qu'on menait au pressoir. L'air de cette contrée marécageuse ne doit pas convenir à l'homme, mais il est avantageux au bétail. Favorisée par l'humidité du

sol et de la douce chaleur du climat, la plus riche végétation embellit les campagnes. On y retrouve cependant encore les terribles traces du passage des troupes et du fléau de la guerre. Sur les deux rives de la Brenta, des palais, jadis florissans, ne sont plus que des monceaux de ruines. Il me semblait lire une feuille désastreuse de l'histoire des hommes. Cette histoire me répétait ce qu'elle a si souvent prouvé : que la lâcheté, l'indolence, le manque de patriotisme sont plus funestes que la force étrangère, mais quand ces maux sont réunis, toute gloire doit périr. Si tous les Vénitiens avaient montré la même fermeté que les *Tron* et les *Fascari*, jamais cette ancienne république n'aurait été subjuguée, ni ce beau pays aussi cruellement ravagé. Faut-il donc éternellement que les hommes se détruisent les uns les autres, et semblent prendre plaisir à la dévastation de ce qu'ils devraient admirer et respecter? Quoi ni le charme de la plus belle nature, ni la vue des chefs-d'œuvre de l'art, ne sauraient inspirer de l'indulgence et de la douceur? La folle présomption, l'orgueil, la vengeance, toutes ces hideuses passions triomphent des sentimens que le ciel donna à l'homme pour son bonheur. Pauvre humanité, ton sort déchire le cœur!

Notre vetturino nous montrait les ruines et

nous racontait en pleurant comment les soldats lui avaient tout pris, et tué devant ses yeux ses deux fils âgés de quatorze et treize ans, qui voulaient défendre leur mère. La douleur le gagna entièrement; ses yeux nageaient dans les larmes; il les leva au ciel, et le plus profond silence régna dans notre société. Que dire à ce malheureux père qui pût le consoler?

Moranzano, à 3 heures après-midi.

Nous avons mis environ trois heures pour arriver de Fusina dans un bateau couvert et à rames. La chaussée continue sur la rive gauche de la Brenta. De petites gondoles noires, qui ressemblent à des cercueils, passaient à côté de nous. Le moment de la vendange est le temps de la joie. De plusieurs de ces gondoles chargées de beaux raisins, sortaient les plus belles voix de ténor et de basse-taille, chantant dans leur doux langage de charmantes barcarolles, qui annonçaient qu'on approchait de l'empire de la musique. C'est ici que la Brenta, recevant les eaux des marais, se verse dans la mer Adriatique. Son embouchure est fermée par des écluses; les eaux du canal, pressées d'arriver, se rassemblent et sont plus hautes que la superficie de la mer; c'est pourquoi les écluses doivent être ouvertes peu à peu avec précaution,

autrement, la masse d'eau du canal sortant tout à la fois, formerait une violente chûte, les bateaux seraient entraînés et submergés dans les flots de la mer. L'ouverture des écluses dura une demi-heure, après quoi nous voguâmes dans le golfe. Notre bateau était remorqué par une gondole qu'on y avait attachée, et qui portait trois rameurs. Bientôt nous vîmes arriver les sbires de la douane, qui venaient visiter nos effets; mais ils nous demandèrent seulement de l'argent, et pour une demi-piastre, on nous laissa continuer tranquillement notre chemin. Notre gondole conductrice glissait doucement sur la surface brillante des eaux, comme sur un miroir; de petites vagues se montraient et disparaissaient aussitôt. Image de la vie, où tout est passager, où l'on existe un instant pour ne plus reparaître. Devant nous, dans l'éloignement, s'élevait la *magnifique* Venise; elle l'était autrefois, et maintenant cette magnificence est anéantie. Mes regards se reposaient sur cette image resplendissante; le présent et le passé, et leurs contrastes si frappans pénétraient dans mon ame. Il y a des siècles que de pauvres proscrits, privés de leurs propriétés, errans sur les mers, sauvèrent leur vie dans ces lagunes. Ils prirent la résolution hardie de fonder une ville au milieu des flots, et reposant sur des pilotis.

Tous se mettent à l'ouvrage avec courage et persévérance, et au sein de la plus affreuse détresse, s'élève un état puissant qui s'accroît rapidement, fleurit à l'ombre d'une sage liberté, et périt ensuite sans gloire et sans défense.

Les premiers habitans de Venise furent, selon la tradition des Hénètes, conduits par Antenor, et échappés des ruines de Troie. La dénomination d'*Hénètes* a pu se changer facilement en *Vénètes* ou *Vénitiens*. Spina et Adria furent les premières villes sur les côtes voisines; il faut que la dernière ait été assez importante pour avoir donné son nom au golfe adriatique. Ce nom d'Adria est encore conservé par un petit village situé dans le territoire de Venise.

Dans l'année 452, Attila détruisit la ville d'Alquileïa, (Aquilée) ville célèbre alors, qui tomba sous les coups du dévastateur, et qui n'est plus à présent qu'un bourg insignifiant dans le littoral autrichien. Le seul nom d'Attila répandait la terreur dans toute l'Italie: la dévastation et la mort suivaient ses pas. Les habitans d'Aquilée et de Padoue se réfugièrent dans les marais des lagunes: ils ne cherchaient d'abord que de la protection contre les fureurs d'Attila, et la trouvèrent chez les Hénètes. Mais la nécessité leur enseigna les moyens de s'y établir d'une manière solide et stable; ils bâtirent Venise, et

cet enfant de la nécessité devint le dominateur de la mer et de trois royaumes.

Pendant quatorze siècles, cette république a brillé, tantôt avec tout l'éclat de la puissance, tantôt avec une lueur vacillante, jusqu'à ce qu'enfin, dans sa vieillesse, elle mourut de langueur comme d'une fièvre putride. L'ombre de son ancienne beauté se répète encore dans les ondes qui l'entourent; ses palais, ses églises subsistent encore; mais elle.... mais la fière Venise n'existe plus.... Nous approchions toujours de cette ville, jadis le triomphe et le trône de l'énergie : il n'y a que l'énergie et la sagesse qui aient pu soutenir pendant quatorze cents ans un état d'une aussi petite étendue. La prudence, qui prévoit et combine tout, une sage activité, une fermeté assurée dans ses principes et dans ses lois, pouvaient seules le consolider et l'assurer contre le torrent rapide des événemens. Quoiqu'il se développât dans le Nord des forces politiques avec lesquelles l'aristocratie vénitienne ne marcha point d'un pas égal; cependant elle resta puissante et considérée, jusqu'à ce que le nombre des nobles Vénitiens qui conservaient leur constitution dans son intégrité, devînt toujours plus petit. L'indolence s'introduisit et prit la place d'une sage politique; et la révolution française renversant tout sur son chemin, sub-

jugua aussi cette ancienne république. Maintenant la France a remis sa proie à l'Autriche. Le cœur serré de douleur, je m'approche de l'épouse de la mer, naguère si superbe.

Venise, à l'hôtel de la Reine d'Angleterre, après 8 heures du soir.

Nous sommes comme dans un monde de féerie, tout nous est nouveau : il me semble être devant une lanterne magique ; je ne puis me fixer à aucune image. Nous voyons, dans les maisons qui sont vis à-vis de nous, des femmes de la plus charmante figure ; nous entendons leurs jolies voix, nous pouvons même distinguer les paroles, et l'onde nous sépare. Quelle ville singulière !

Le 2 octobre, à 11 heures du matin.

Nous sommes recommandés ici au conseiller de régence Parizoni, qui a eu la complaisance de m'accompagner dans mes excursions, depuis huit heures du matin jusqu'à ce moment, et de m'expliquer successivement tous les nouveaux objets qui frappaient mes regards de tous les côtés. La ville, qui a sept milles de tour, est bâtie sur cent trente-huit petites îles, dont l'élévation au-dessus du niveau de la mer est presque insensible. Tous les édifices reposent sur

des mâts très-forts, enfoncés dans le terrain, et liés ensemble par des barres et des grilles de fer. Le flot recouvre les poteaux, et les bâtimens ont l'air de sortir de l'eau. Quelques rangées de maisons sont séparées par des quais, des canaux qui forment les îles. D'autres (comme notre auberge,) semblent sortir immédiatement de l'eau, qui mouille les marches de pierre sur lesquelles on descend des gondoles pour entrer dans les maisons. Toutes ont une sortie derrière sur les rues. Plus de cent quarante canaux coupent la ville en tout sens, et 4 à 500 ponts joignent les rues étroites. Ces ponts sont très-étroits aussi, mais assez élevés pour que les gondoles puissent passer dessous, même dans le moment de la marée.

Le plus haut est celui qu'on nomme *ponte Rialto*. La corde de son arc a cent pieds : il est le seul bâti sur le grand canal, qui partage la ville en deux parties. Ce canal fait des contours assez gracieux, en forme d'un *s*; il a, dans quelques endroits, deux cents pieds de large. Il y a, sur les bords de ce canal, de beaux palais qui se dessinent dans l'eau; l'effet a quelque chose de magique. Jusqu'à l'année 1264, les deux parties de la ville étaient entièrement séparées l'une de l'autre, comme deux îles; alors on les joignit par un simple pont de bois. Déjà,

dans le milieu du seizième siècle, il devait être remplacé par un pont de marbre, qui, cependant, ne fut achevé qu'en 1588, à cause de la guerre contre les Turcs. Il est couvert d'un toît de plomb. Des deux côtés, il y a des boutiques qui défigurent beaucoup cette belle arcade, dominant hardiment ce large canal. Si ce pont se présentait entièrement libre et dégagé, il ferait une grande impression. *Antonio del Ponte* l'a construit d'après ses propres idées; il a rejeté les plans de *Palladio* et de *Sansovino*; mais les principaux palais de la ville sont de la construction de ces deux maîtres.

La ville a soixante-douze églises, trente-cinq couvens de moines, trente-sept de religieuses, sept théâtres, six grandes écoles, et quatre grands hospices. On compte à Venise neuf mille gondoles en activité. Une gondole a ordinairement vingt-cinq pieds de long et quatre à cinq de large. Elles sont peintes en noir, et garnies en dedans de drap noir. L'espèce de toiture qu'on y adapte pour se garantir du soleil et de la pluie, et qui a la forme d'une cabane, est aussi tendue de drap noir, mais cette cabane est si basse, que les personnes un peu grandes sont forcées de se courber. Les siéges sont commodes et bien rembourrés. Des deux côtés, il y a des ouvertures vitrées. Les riches Vénitiens et

les personnes de distinction ont des gondoles particulières, qui sont plus grandes et plus ornées. Les ambassadeurs étrangers choisissent, pour leurs gondoles, une autre couleur que le noir. La quantité de ces petits bateaux noirs qui vogue sans cesse sur les canaux, a quelque chose de fort triste; toute la ville a l'air en deuil. Mais en revanche, le chant des gondoliers est réjouissant. L'activité continuelle sur l'eau est encore plus frappante que la foule du peuple dans des places et dans des rues. Je n'avais point encore vu un tel tourbillon de monde en mouvement, non plus que le contraste d'objets si différens réunis. Sur les places de marché on trouve tout à-la-fois de la volaille, des fruits, des poissons, des fleurs, des saucissons, des vases d'albâtre, de la bijouterie, enfin toutes les productions de la nature et des arts, étalées si près les unes des autres, qu'on dirait que c'est un magasin universel. Au milieu de tout cela, on voit une bigarrure de figures et de costumes inimaginable; des foules d'hommes allans et venans, des torrens de mendians, des dames de la dernière élégance, escortées de leurs sigisbés, qui ne sont pas moins parés, des moines de toutes les couleurs, des soldats en différens uniformes, des oisifs, des affairés, des figures charmantes, d'autres affreuses. Dans les

mendians surtout, il y en a qui font horreur, et on ne peut faire un pas sans en être assailli : sur une population de cent soixante mille ames, on en compte quarante-huit mille. Lorsque l'empereur François II prit possession de Venise, comme indemnité à la paix de 1814, et qu'il fit distribuer un florin à chaque mendiant, il s'en trouva ce nombre.

Notre complaisant guide nous conduisit par des rues étroites et d'autres spacieuses, à la place saint Marc, si justement célèbre. Quelle surprise, quel étonnement! Quelque description qu'on fasse de cette place, unique dans le monde, on est toujours au-dessous de la réalité; et rien ne peut exprimer la sensation dont on est saisi en entrant dans cet immense carré long, entouré de trois côtés, de majestueux et superbes édifices, et fermé par la vaste mer, du quatrième côté. La place est entièrement pavée de carreaux de pierres plates et régulières; c'est une salle de toute immensité, ayant pour plafond la voûte du ciel. Elle paraît toujours être destinée et décorée pour une fête solennelle de toutes les nations rassemblées. Des tentes sont élevées des deux côtés, ornées de tapis ravissans; des gens de tous les états et de tous les pays, entrent, sortent, se mêlent et se confondent en parlant dans toutes sortes de

langages. Ce grand et riche aspect étourdit l'esprit et le saisit si fortement, qu'il faut du temps pour se recueillir et mettre en ordre ses pensées.

Le 3 octobre.

Lorsque l'irrésistible impression de la première surprise est passée, il reste encore, même à la contemplation plus tranquille, une certaine inspiration d'étonnement, en pensant à la hardiesse humaine qui, sur un sol marécageux, englouti par la mer, a pu concevoir de semblables idées de grandeur, et les exécuter avec énergie et persévérance. La parole toute puissante d'un Dieu paraît avoir évoqué cette ville hors des flots; ce n'est à la vérité que la magnifique place de Saint-Marc qui entraîne l'ame à cette admiration. Ce grand espace consiste en deux places, la *Piazza* et la *Piazzetta*, ou petite place. Les bâtimens les plus remarquables sont : l'église de Saint-Marc, la tour qui en fait partie, et qui est à peu près au milieu, le palais du doge, la bibliothèque, la monnaie, la maison de la loterie ou loto, la tour de l'horloge, la *procurature* ancienne et nouvelle. Ces deux derniers édifices sont vis-à-vis l'un de l'autre, et leur noble et belle architecture donne un grand relief à cette place. Ils étaient toujours habités par les différens magistrats du temps

de la république. Des colonnes de l'ordre Toscan ornent l'ancienne procurature; la nouvelle fut bâtie en 1583, par *Sansovino*, et réunie à plusieurs autres palais qui ne forment qu'une seule façade en marbre.

Trois rangs de colonnes d'ordres dorique, ionique et corinthien, s'élèvent ici les uns sur les autres. Autour de toute la place de Saint-Marc, et au pied de tous les palais, se trouvent des portiques entre lesquelles sont placées les entrées principales des édifices. Le côté de la mer, est bordé d'un très-beau quai, sur lequel s'élèvent deux colonnes de granit, comme sur une terrasse, qui se mirent dans l'eau et paraissent se doubler. Sous le règne du doge Sébastien Ziani, elles furent apportées de la Grèce à Venise; il y en avait une troisième, mais en la posant, elle tomba dans la mer; on la voit encore quand l'eau est calme, couchée au fond à une grande profondeur. Cette perte très-grande, relativement aux beaux arts, fit qu'on n'osât poser les deux autres, jusqu'à ce qu'un architecte de la Lombardie, Nicolo Barutiero, promit de les mettre en place sans accident, demandant, pour toute récompense, qu'on lui accordât le droit exclusif de tenir, entre ces colonnes, une banque de Pharaon dans le temps du carnaval. Dès-lors, aussi long-temps que la

république dura, le gouvernement soutint à cette place cette banque privilégiée.

Sur cette même place, on exécute les criminels. Une des colonnes soutient un saint Théodore, et l'autre un lion ailé. Les Français abattirent cet emblême de la force, lorsqu'ils conquirent Venise; cependant les Vénitiens ornèrent la colonne par un autre lion, qui ressemble dit-on à l'ancien, autant que Venise actuelle à l'ancienne république.

Chaque heure du jour amène d'autres scènes sur cette place : le matin, à midi, la foule bigarée s'agite sous les arcades; les élégans brillent surtout sous les portiques du palais du doge. Après dîner, une autre classe de promeneurs se rassemble sous les voûtes de l'ancienne procurature, comme les flots de la mer; mais c'est la nuit que s'ouvre le spectacle le plus intéressant. Tout l'espace des portiques, jusqu'au pont de Rialto, y compris les boutiques, est illuminé avec prodigalité. Quel coup-d'œil ravissant, tout est plein de vie et de splendeur; aucun rang, aucun état ne dédaigne ce rendez-vous nocturne. C'est principalement la bonne société de Venise qui consacre les nuits aux veilles, et une grande partie de la journée au sommeil. Dans tous les cafés qui entourent la place de Saint-Marc, il y a foule pendant

toute la nuit. On y entre, on en sort, on a peine à se frayer un passage à travers la cohue. La vénérable église de Saint-Marc, s'élève seule, sombre et tranquille, au milieu de ces temples de plaisir. . . . .

Le doge Okséoli, qui dans la suite fut canonisé, réédifia, en 976, l'église de Saint-Marc, qui était devenue la proie d'un terrible incendie. En 1071, le doge Domenico Selvo, embellit ce temple par des mosaïques, des colonnes de marbre et d'autres ornemens qu'il avait enlevés à Constantinople. Cinq coupoles couronnent ce bel édifice, sublime monument de l'architecture grecque moderne. La façade est en regard de la place. On y voit au-dessus, sur des piédestaux de bronze, trois étendards très-hauts avec leurs bannières; ils sont là comme des fantômes de l'ancienne domination de Venise, sur les trois royaumes de Chypre, de Négrepont, l'ancienne Eubœa et de Candie. Ces restes de leur antique grandeur doivent rappeler douloureusement aux Vénitiens des temps bien différens de celui-ci. Devant l'entrée de l'église, il y a deux colonnes qui désignent l'exécution de quelque grand criminel; j'y lis que le doge Marino Falieri fut décapité en 1354, comme traître à la patrie. Il avait été élevé à la dignité de doge, en 1354; neuf mois après, il

fit la tentative de s'emparer du pouvoir suprême, et de faire massacrer les membres du conseil, lorsqu'ils seraient assemblés. Quelques auteurs soutiennent qu'il avait été porté à ce dessein criminel, parce qu'un noble de Venise, membre du conseil, nommé Michelzen, avait séduit sa femme ou sa sœur, et que Falieri, n'ayant pu avoir raison de cet affront, s'était enfin décidé à cette exécrable vengeance, qui enveloppait tant d'innocens dans la punition du coupable. Pour exécuter son plan, il s'assura de seize hommes, dont chacun devait louer soixante assassins. On frémit de penser qu'il existe un pays où l'on peut en trouver ce nombre. Le 16 du mois d'avril fut fixé pour le massacre. Pelizzari, un des conjurés, saisi de remords, découvrit l'affreux projet; Falieri, avec les seize conjurés, et quatre cents assassins à leur solde, furent arrêtés. Le doge et les principaux complices furent décapités, et le reste fut pendu, noyé, et jeté à la mer.

L'église de Saint-Marc a cinq entrées ou parvis, superbement décorés de belles colonnes de marbre et de porphyre. Leurs portes sont de bronze, avec des bas-reliefs historiques. Sur le portique du milieu, étaient les quatre fameux chevaux de bronze doré. Les différens voyages de ce *quadrige* sont très-remarquables. Néron

les fit enlever aux Grecs et placer à Rome sur un arc de triomphe élevé en l'honneur de ce monstre; ils en furent ensuite ôtés pour décorer la porte triomphale du vertueux empereur Trajan. Constantin, dit le Grand, les fit emmener à Bysance, appelé depuis Constantinople. Les Vénitiens les enlevèrent au commencement du seizième siècle, sous le doge Dandolo, lorsque leurs flottes victorieuses firent la conquête de la capitale de l'empire Ottoman. D'ici, ils ont encore voyagé aux rives de la Seine, suivant toujours la victoire. Sont-ils à présent fixés pour jamais à Paris? Néron, Constantin, les Vénitiens ont eu tour-à-tour le même espoir, lorsqu'ils en firent le monument de leur triomphe, et peut-être ces beaux chevaux sont-ils destinés encore à d'autres voyages. On se sent singulièrement saisi lorsqu'on entre dans l'un de ces sombres parvis; l'entrée dans le sanctuaire d'Eleusis ne pouvait pas s'annoncer plus mystérieusement. Une éternelle célébration d'actes de pénitence paraît avoir son sanctuaire dans ce temple. Il est impossible de se défendre d'une impression de mélancolie profonde. On y voit des groupes d'hommes et de femmes, agenouillés ou prosternés la face contre terre, remuans les lèvres sans qu'on entende aucun son. La demi obscurité qui règne dans cette

enceinte, les fait paraître comme des ombres. Le pavé, ainsi que les sombres parois, sont revêtus d'anciennes mosaïques. On nous montra la place où un pape posa son pied sur la nuque de l'empereur Frédéric Barberousse, à la face du peuple, en signe public du retour repentant de l'empereur sous la puissance de l'église, qui l'avait excommunié. La tour appartenant au temple de Saint-Marc, est isolée sur une haute place carrée, de quarante pieds de large, sur autant de long; elle s'élève à une hauteur de trois cent trente pieds. Une rampe commode, sans escalier, construite dans l'intérieur, conduit jusqu'au sommet; on y jouit d'une vue fort étendue sur la mer, et la grande ville d'eau est à vos pieds. De cette hauteur, on n'aperçoit pas la saleté des rues étroites, et l'on voit un magnifique panorama. Vers l'est, l'œil se perd sur la mer azurée, dont on ne voit pas les bornes; vers le sud, paraît la plaine environnée des montagnes du Padouan; vers le nord, s'élève le Frioul. Sur une étroite langue de terre, à environ vingt milles de Venise, la république a fait élever un mur construit en pierres de taille, pour retenir les eaux basses et garantir de l'invasion de celles de la mer et des assauts de ses vagues, toutes les îles sur lesquelles sont bâtis Venise, les couvens et fabriques du voisinage.

Le mur très-haut, a du côté de la mer, deux terrasses l'une sur l'autre, chacune de seize pieds de large. Vers les lagunes, les terrasses sont plus étroites et ont quatre marches. Je n'ai vu que de loin ce mur très-remarquable : on dit qu'il est construit dans le goût des murs des anciens Romains. Vu de la tour, il a l'air d'une immense digue au milieu des flots. Le grand miroir d'eau qu'elle enferme, rempli de belles îles cultivées, cette grande ville, ses nombreux palais qui se répètent dans le cristal des eaux : tout cet aspect a quelque chose de magique qu'il est impossible de définir.

La *Torre dell' Orologio* n'est qu'une simple curiosité, une ingénieuse mécanique d'horlogerie. La tour a quatre-vingt-deux pieds de hauteur, et dix-huit de largeur; l'horloge repose sur une espèce d'arc de triomphe. On y voit le cours de la lune et du soleil, suivant l'ordre des douze signes du Zodiaque. Au-dessus de l'horloge brille l'image bien dorée de la Sainte-Vierge, de grandeur naturelle, dans une espèce de niche ou de portique, en demi-cercle. Le jour de l'Assomption, à chaque coup de cloche, deux anges paraissent avec une trompette à la main; viennent ensuite les trois mages de l'Orient, qui font une génuflexion devant la sainte image. Deux grands maures frappent les heures

sur une cloche avec des marteaux de fer. Tous ces automates mis en jeu par l'horloge sont bien inférieurs à ceux qu'on a inventés dans ce siècle, mais ils font l'admiration du peuple.

Le palais du doge et les prisons sont aussi des objets de curiosité pour les étrangers. C'est du premier que sont sortis dans les siècles passés, tant d'actes d'un pouvoir absolu, qui influaient sur la politique de toute l'Europe. Le palais offre un aspect extraordinaire; il est d'architecture gothique, triste reste de sa force et de sa puissance, qui impose encore quoiqu'elle n'existe plus. La façade principale donne sur la place Saint-Marc; les murs extérieurs sont revêtus de petites pierres de marbre rouge et blanc, qui forment une espèce de rézeau. Des colonnades et des portiques donnent à cet ancien édifice un air de majesté. On parvient dans l'intérieur du palais, par huit entrées, dont les deux plus grandes ouvrent sur la principale façade. Celles qui règnent de côté, le long des canaux, sont cependant absolument semblables; elles ont de belles entrées, et sont aussi ornées d'arcades, de colonnes, et les murs sont revêtus en marbre réticulé. C'est vis-à-vis de l'une de ces arcades, que sont les fameuses prisons, grand et sombre bâtiment qui, même en dehors, inspire de l'horreur. Les barreaux des fenêtres

ont trois pouces d'épaisseur; les grandes pierres de taille d'un gris sombre, les petites ouvertures qui laissent à peine l'entrée à quelques rayons de lumière, les visages pâles qu'on voit aux fenêtres, les mains décharnées qui s'étendent aux travers des barreaux pour demander la charité, tout ce spectacle douloureux brise le cœur. Je ne crois pas que dans toute l'Europe il y ait de plus horribles prisons! Celles qui sont basses peuvent subitement être mises sous l'eau, pour ôter en secret la vie à des prisonniers. Quoique l'évasion de ces prisons paraisse impossible, on a cependant l'exemple de Casanova, mort il y a quelques années à Dux, qui parvint à s'en échapper. Des derrières du palais du doge, on communique à ces affreuses prisons, par un pont couvert, sur lequel passent les prisonniers. Il porte un nom significatif; il s'appelle *il ponte dei Sospiri*, le pont des soupirs. Moi aussi j'en détourne mes regards en soupirant pour les porter sur la façade antérieure du palais. Devant l'entrée sont deux figures colossales représentant Mars et Neptune, symboles de la puissance de Venise sur mer et sur terre. Entre ces deux figures gigantesques, on monte un escalier de marbre qui mène à l'intérieur du palais. Au pied de cet escalier, qu'on nomme *la scala dei giganti* (l'escalier

des Géants,) on voit aussi les lions dénonciateurs avec leurs gueules ouvertes, destinées à recevoir les dénonciations secrètes; elles tombent dans une boîte qui ne peut être ouverte que par les magistrats chargés de juger si elles doivent être prises en considération. Chaque lion porte une indication du genre de dénonciation auquel il est destiné : je frémis en pensant combien ces gueules avaient englouti de vies.

L'intérieur du palais porte des vestiges du fléau dévastateur de la guerre et de la spoliation; cependant ses grandes salles contiennent de beaux souvenirs de leur gloire passée. Nous passâmes par la terrible chambre du tribunal des dix, par celle encore plus terrible de celui des trois. Elles étaient dévastées et désertes. Sur les murs on voyait des places vides d'où les plus beaux tableaux avaient été enlevés; enfin, après avoir traversé l'ancienne salle de la marine et celle où les sénateurs s'assemblaient, nous entrâmes dans la salle du grand conseil, qui a soixante-quatorze pieds de largeur et cent trente de longueur. Elle est encore décorée de grands et superbes tableaux historiques, représentant les époques les plus intéressantes de l'Etat vénitien. On voit d'abord le pape Alexandre III, qui vient chercher un asile à Venise, lorsque Barberousse lui fait la guerre; dans un autre

tableau, le doge Sebastiano Ziano, reçoit le pontife fugitif, et lui fait ériger un trône à Venise. Dans un troisième, le doge est à genoux devant le pape, et reçoit de sa main l'épée bénie avec laquelle il promet de faire la guerre à l'empereur. Dans un suivant, le pape accompagne le doge jusqu'au vaisseau de guerre: un autre représente la bataille où le fils de l'empereur fut fait prisonnier; ensuite la scène où ce jeune prince, debout devant le trône pontifical, implore de sa Sainteté le pardon de son père. Le dernier de cette collection historique, est le moment où le Saint-Père pose son pied sur la nuque de l'empereur humilié. En voyant ce tableau, l'empereur Joseph s'écria: *Tempi passati* (temps passé.) Ces tableaux sont de Paul Véronèse et de ses deux fils, Carlo et Guglielmo, du Tintoret, de François Bassano et de Federigo Zuccaro, tous peintres célèbres. Le magnifique plafond, en entier de Paul Véronèse, représente allégoriquement la ville de Venise, sous la forme d'une belle femme, pleine de dignité et planant sur des nuages; la déesse de la paix l'accompagne. De cette salle on sort sur un balcon où l'on jouit de la vue la plus délicieuse; elle s'étend sur la grande surface d'eau qui renferme les lagunes, avec toutes les îles dépendantes de Venise. Dans l'éloignement, on voit

la haute digue derrière laquelle la mer semble se confondre avec l'horison. Sur cette vaste plaine d'eau voguaient des vaisseaux de différentes grandeur et un nombre inouï de gondoles et d'autres bâtimens; l'espace, jusqu'à la digue, en était rempli.

Nous quittâmes à regret cet aspect qui nous captivait puissamment, et nous entrâmes dans la grande salle attenante à celle du balcon, qui est l'arsenal du palais. On y voyait suspendues autrefois, quinze cents armes à feu, toutes chargées pour être à la minute même en état de défense contre une insurrection dans l'intérieur. Une précaution semblable ne donne pas sans doute une idée avantageuse de l'esprit de l'ancien gouvernement, qui, sans s'embarrasser de ce qui peut le menacer extérieurement, veille seulement sur l'intérieur avec un égoïsme jaloux et une intolérance obstinée : Hélas! il ne l'a que trop expié.

De-là, nous passâmes à la salle d'audience du doge, maintenant si délaissée; il y est resté cependant quelques bien beaux tableaux de Paul Véronèse, du Tintoret, etc., etc. Dans la salle des élections se trouvent encore les tableaux des batailles gagnées par les Vénitiens contre les Turcs; on y voit aussi une suite de tous les portraits des doges, même celui de Marino Falieri,

mais il est couvert d'un crêpe noir. Dans un beau tableau du jugement dernier de *Palma il Vecchio*, l'artiste a représenté deux fois sa maîtresse; c'est une figure de femme délicieuse! La première fois, il l'avait placée dans le paradis; il se brouilla avec elle avant que le tableau fût achevé, et il la plaça en enfer. Cette anecdote caractérise l'esprit de vengeance des Italiens. Dans la salle de la marine, deux tableaux m'intéressèrent particulièrement : l'un est le Christ avec la couronne d'épines; il est impossible d'imaginer une physionomie plus divine et plus attachante; il est d'Albert Durer. L'autre de Bateste Cimes, représente la vierge Marie avec l'enfant Jésus dans ses bras. L'aimable et céleste ressemblance du divin enfant avec sa mère, le doux regard de l'affection maternelle, mêlée d'un tendre respect, semblent dire : c'est là le Sauveur des hommes, c'est l'envoyé de Dieu qui a voulu naître semblable à nous. Le premier, le plus doux des sentimens, l'amour maternel et filial le lie à la nature humaine. Quelle pensée douce et consolante, et comme elle est heureusement exécutée!

On voit ensuite le portrait de l'évangéliste saint Marc. Ce morceau, plus singulier que beau, est composé en entier de son évangile, les lettres sont si petites, qu'on ne les distingue

que par un microscope; il n'inspire d'autre admiration que celle de la patience inouïe de l'artiste.

Le 4 octobre.

Ce matin nous avons parcouru les galeries de tableaux de Manfrino et d'Albrizzi. Dans la première, le beau tableau de la descente de la croix fait une profonde impression. Autour du corps de Notre-Seigneur, enveloppé d'un linceul, se groupent Marie Magdeleine et l'apôtre saint Jean. Le fameux Titien a su rendre l'expression de leur douleur avec un ton si touchant et si vrai, qu'on verse des larmes en le regardant; on est tenté de leur dire à haute voix : consolez-vous, il ressuscitera. Un sujet profane, mais intéressant, le sacrifice d'Iphigénie, par Alexandre Vatolari, est composé avec un sentiment profond de cette situation déchirante, et il est exécuté avec un art supérieur. On voit, sur les traits de la jeune et belle victime, une résignation complète qui la détache de tout; elle a déjà la pâleur de la mort et l'expression la plus sublime dans ses yeux qui vont se fermer pour jamais. Tous les assistans, sans en excepter le sévère Calchas, ont l'air d'être plongés dans la plus grande douleur; sur quelques visages, il y a un mélange d'indignation et de murmure. L'artiste n'a pas cru pouvoir rendre

l'affliction d'un père forcé d'ordonner un si douloureux sacrifice : il a couvert d'un voile le visage d'Agamemnon ; mais un mouvement, ou plutôt une contraction convulsive dans la main qui retient le voile, indique avec force l'agitation intérieure.

Un excellent morceau de Rembrandt attira encore mon attention : c'est un vieillard rappelé à la vie : il est enveloppé du linceul funéraire ; l'on croirait voir le mouvement qu'il fait pour s'en débarrasser ; et dans ses yeux à demi éteints par l'âge et par la maladie, on lit la joie de retrouver encore un reste de vie. Quel talent que celui qui, avec un pinceau et des couleurs, peut rendre sur la toile toutes les impressions de l'ame !

Plusieurs autres tableaux, dont l'originalité peut être contestée, ornent cette collection. Je ne parlerai plus que de celui de sainte Cécile : l'inspiration ne peut pas être rendue avec plus de vérité. Du reste, le palais Manfrini n'offre qu'une magnificence lourde et surannée. Le père du propriétaire actuel était un parvenu qui devait son existence brillante à d'heureuses spéculations commerciales ; il a fait cependant un digne usage de ses richesses.

On trouve plus de charme et plus de goût dans le palais Albrizzi. Au milieu de l'abon-

dance des plus riches ornemens, il règne une modestie, une simplicité qui en bannit l'ostentation; tout est arrangé pour le plaisir des yeux et la commodité de ceux qui le visitent. Une salle immense, décorée des plus belles estampes connues, nous procura une grande jouissance; delà en passant par différens appartemens meublés avec un goût infini, on arrive dans une pièce qui me fit éprouver la plus douce surprise. Il me semblait, en y entrant, revenir aux beaux jours de mon adolescence; tout y respire la sérénité et le bonheur de la jeunesse. Une vie pleine d'innocence et de gaîté semble se déployer devant vôtre imagination; on se sent pénétré d'idées douces, fraîches et riantes: tout souvenir du passé, toute crainte de l'avenir s'efface et disparaît; on croit exister au milieu d'un printemps continuel. A qui doit-on cet effet magique? au ciseau de Canova. Oui, c'est bien la divinité de la jeunesse, celle qui ne vieillira jamais; c'est Hébé posée sur un nuage. Elle tient dans une coupe d'or le nectar des dieux, et paraît prête à voler au-devant d'Hercule avec un empressement enfantin. Que de charmes, que de grâces et d'aménité sur cette figure céleste, que son sourire est divin, comme ce marbre arrondi paraît animé et moëlleux! Quoi que dise la critique du nuage sur lequel

elle s'élève, on est en extase, on se sent entraîné à rendre hommage au génie qui conçut et qui exécuta cette idée et cette figure. Le buste de l'artiste, de Canova, fait par lui-même, entouré de beaux bas reliefs qui rappellent ses ouvrages, se trouve aussi dans les appartemens de ce palais, tous ornés de bustes et de groupes en marbre de Carrare. En sortant du salon d'Hébé, le buste de Canova fut celui qui attira le plus mon attention. On dit qu'il est ressemblant; ses traits expriment une ame douce et sensible; aussi est-ce particulièrement dans les figures de femmes qu'il réussit avec cette perfection. Après cette délicieuse séance, nous fîmes une promenade sur quelques canaux, et nous descendîmes près du pont de Rialto, à la place où la ville de Venise commença à prendre son existence, et où l'église de Giacomo fut élevée. Il y a quelque chose d'intéressant à contempler le point où un grand événement historique, dont l'influence s'est propagée au travers des siècles, a pris son origine, de suivre en idée, de cette station, son accroissement successif dans les diverses époques de son existence, d'admirer la hauteur à laquelle il a pu atteindre, et de pleurer sur l'abaissement dans lequel il s'est précipité lui-même.

Nous entrâmes dans l'arsenal; c'est de là que

sortaient les foudres qui firent jadis trembler l'Orient. Cet édifice imposant représente une forteresse; son intérieur embrasse plusieurs petites îles jointes ensemble par des ponts. L'abord du côté de la mer est dangereux, à cause des bas fonds; il n'y a que très-peu d'endroits où un vaisseau un peu grand puisse approcher, à cause du peu de profondeur de l'eau. Ces endroits sont marqués par des piquets; en cas d'invasion, on les ôte, et aucun bâtiment ennemi ne peut se hasarder d'approcher de la forteresse. L'entrée, du côté de la terre, est un très-beau pont en marbre orné de colonnes et de statues. Cette forteresse ainsi située, peut faire une résistance presque insurmontable. Il y avait autrefois, dans l'arsenal, un armement complet pour 60,000 hommes d'infanterie, et 20,000 de cavalerie, outre les magasins nécessaires pour armer un nombre considérable de vaisseaux de guerre. Peu de temps avant la chûte de la république, il s'en trouvait dix-huit et six frégates dans l'intérieur du grand mur qui entoure l'île de l'arsenal.

Au milieu du bâtiment s'élève la tour du Béfroi, d'où l'on peut apercevoir l'arrivée des vaisseaux à une grande distance. Sur cette tour, ainsi que sur toutes celles qui environnent l'édifice, il y a nuit et jour des sentinelles qui font

la garde. Un des bâtimens dépendant de l'arsenal, est destiné à la construction des vaisseaux, et deux mille hommes y travaillent continuellement. Ce sont des femmes qui font les voiles; elles sont inspectées et dirigées par des matrones dont la bonne conduite et la réputation sont intactes. C'est une distinction honorable que d'être admise à cette place.

Je me hâtai de passer par la fonderie des canons, pour arriver à la place déserte du fameux Bucentaure, ce superbe vaisseau sur lequel chaque année, à la fête de l'Ascension, le doge célébrait solennellement ses noces avec la mer Adriatique. Privé de ses ornemens nuptiaux, le squelette de cette imposante majesté repose maintenant dans sa demeure, caché comme dans un tombeau. L'inspecteur qui nous conduisait, nous le montra la douleur dans l'ame; il se répandit d'abord en imprécations contre les traîtres et les hypocrites qui avaient vendu leur patrie, et versa enfin des torrens de larmes de rage et de fureur. Il m'assura que l'état de Venise avait encore en main assez de moyens pour se défendre contre une injuste agression, entre autres une puissance maritime assez considérable et fort imposante. Tristes et pensifs, nous retournâmes à la ville et passâmes auprès de bien des palais, dont les habitans

avaient quitté leur patrie, poussés par le remords, ou bien avaient été forcés de l'abandonner, parce que leur perfidie avait été découverte.

Le 5 octobre.

Je ne puis juger du ton de la société de Venise que d'après un petit nombre de communications qui ne m'en donnent pas une idée défavorable. Elle ne se rassemble qu'à minuit, la musique est ordinairement le point de réunion. C'est à la famille du comte Panizoni que je dois le peu de lumières que j'ai acquises sur cet objet, et bien des heures agréables. Je fus admise au milieu d'un petit cercle choisi, qui, par complaisance pour moi se rassembla plutôt. Une bienveillance prévenante est en général le trait caractéristique d'un Italien bien élevé. On a bientôt fait connaissance; on se trouve avec eux comme avec des amis et des compatriotes. La conversation conduite par la fantaisie de chaque individu et subitement excitée, est facile, légère, agréable et vive : elle roulait souvent sur la musique, et l'on rendait justice aux virtuoses allemands. On exécutait quelques morceaux des opéras dont on parlait; l'entretien et la musique alternaient sans la moindre gêne, en s'animant mutuellement. L'aimable et jeune comtesse Panizoni me fit entendre les

sons de sa voix délicieuse, accompagnés d'une guitare. Dans une autre société, j'eus à-peu-près les mêmes jouissances; mon seul regret fut que malgré moi et à mon grand déplaisir, la politique se glissait dans la conversation. Chacun voulait m'expliquer à sa manière les causes de la dégradation d'une république jadis si florissante, dont la chûte sera toujours douloureuse à la génération actuelle. Tous m'assuraient que Venise, quoiqu'elle fût tombée dans une espèce d'indolence qui avait accéléré sa perte, n'a jamais été vaincue, mais vendue par des traîtres, dont quelques-uns sont tombés dans un sombre désespoir. En voyant cette ville de fées, on cesse de s'étonner de la révolution qu'elle a subie; d'un côté d'immenses et somptueux palais, de l'autre tout ce qui annonce la plus déplorable misère. Sans doute un partage égal des biens est une chimère impossible et qui ne pourrait subsister qu'une heure; mais une inégalité de fortune qui passe toutes les bornes, a toujours pour principe une constitution vicieuse, et amène tôt ou tard la perte de l'état. Le cours ordinaire des événemens ne l'amène pas cette inégalité; elle est la suite d'un excès d'avantages d'un côté, de la concession et des rapines de l'autre, par conséquent d'une foule d'injustices qui dérangent l'équilibre et finissent par étouffer l'amour de la patrie.

A Venise, par exemple, le sénat était assez déhonté, non-seulement pour ne pas chercher à soulager la misère ou à la diminuer, mais il en faisait même une des principales ressources du gouvernement. La mendicité dans les rues était un de ses domaines. Les mendians au nombre inouï de 48,000 ne faisaient pas leur métier sans qu'il leur en coutât; chacun d'eux louait sa place, où il exerçait son droit d'exciter la compassion. Le traitement même des pauvres malades dans les hopitaux était taxé, et bien loin de répondre au but pour lequel ces établissemens sont institués, la vénalité de tout ce qui ne doit jamais se vendre s'était glissée profondément dans l'administration. Les avocats, dont le nombre se montait à 8,000, en étaient les entremetteurs, et en excitant les haines, favorisaient les procès. Tous ces motifs devaient nécessairement causer des mécontentemens et des divisions de partis. Il n'y a rien que l'égoïsme commette plus facilement et supporte moins que l'injustice. Un état qui entrave la justice doit se dissoudre et devenir la proie de la première puissance qui voudra s'en emparer. On attribue aussi en grande partie cette malheureuse catastrophe à l'inactivité du doge sous le règne duquel elle a éclaté. Il aurait dû, disait-on, déployer toute la sévérité des lois contre

les traîtres, et chercher à ramener les mécontens par la persuasion et des négociations; mais l'énergie qui avait fondé cette république subsistant depuis quatorze siècles était sans doute usée et avait abandonné les gouvernans.

Cette conversation m'avait attristée. Nous quittâmes la société vers minuit, à l'heure où l'on se rassemble, et nous voguâmes tranquillement à la clarté des étoiles, qui réfléchissaient dans l'eau leur lumière resplendissante. Mon ame froissée par le récit des iniquités des hommes se reposa à ce sublime aspect. J'écoutai le chant agréable des gondoliers, accompagné du bruit monotone des rames; aucun roulement de voiture, aucun pas de chevaux ne trouble l'oreille et n'interrompt les rêveries, qui deviennent quelquefois de l'ennui.

Demain nous quittons cette très-intéressante ville, dans laquelle cependant je ne voudrais pour rien au monde demeurer malgré toutes ses curiosités. On y voit de brillans palais, mais pas un arbre qui donne un ombrage rafraîchissant; des flots, des vaisseaux, mais point de prairies verdoyantes. L'air y est humide et rempli d'insectes vénéneux qui nous ont privés du sommeil et dont les piqûres laissent des traces douloureuses.

Vérone, le 9 octobre.

Pendant notre séjour à Venise, il s'était passé dans les états autrichiens un événement politique que l'on annonçait à Vérone au son de toutes les cloches et au roulement du canon. Lorsque nous y arrivâmes, toutes les églises célébraient une fête solennelle d'actions de grâce, et le soir toutes les maisons furent illuminées. Cette fête avait pour motif le titre d'empereur d'Autriche, dont le monarque de ces états rehaussait l'éclat de son trône par *l'assistance divine*, comme on le disait dans les prônes. J'assistai à la cérémonie ordonnée et célébrée dans l'église cathédrale. Le peuple ne paraissait pas y prendre le moindre intérêt; j'aperçus non-seulement un manque total de dévotion, mais aussi un bruit étourdissant qui détournait l'attention, et qui m'a souvent étonné dans le culte catholique. Dans le culte protestant, le moindre bruit, un seul mot prononcé à haute voix, paraîtrait une irrévérence, un manque de respect pour la sainteté du lieu et du ministre qui prêche l'évangile, qui serait sévèrement réprimandé. A peine pus-je entendre une phrase du discours de l'orateur, par le bruit indiscret qui se faisait autour de moi. Je retournai très-mécontente à mon logis, et là, je

fus surprise d'une manière plus agréable par une preuve de la loyauté de l'aubergiste de l'hôtel de la reine d'Angleterre à Venise. Un objet d'une valeur considérable y avait été oublié par la négligence d'un de mes domestiques ; l'aubergiste n'avait eu rien de plus pressé que de me l'envoyer à Vérone avec une lettre très-obligeante.

Mantoue, le 11 octobre.

Notre voyage jusqu'à Mantoue, a été une marche ennuyeuse, sur une belle chaussée élevée au milieu d'une triste plaine marécageuse. L'air était rempli de miasmes putrides et d'insectes dévorans. Des maisons désertes ou réduites en cendres, dont les habitans avaient été massacrés, ou s'étaient enfuis ; des vignobles entiers dévastés ; des foules de mendians à demi nus, qui racontent en hurlant l'histoire de leur misère, achèvent le triste tableau de cette route.

Tout près de Vérone, nous fûmes arrêtés et conduits par des soldats français, à la douane de la citadelle, où nos effets furent plombés, et nos papiers examinés avec arrogance et lenteur, comme si on voulait se jouer de nous : l'intention de ces gens n'était pas seulement de nous extorquer de l'argent, mais ils voulaient nous faire sentir le pouvoir de leur volonté arbitraire. Pourquoi les hommes, au lieu de vivre ensemble

gaîment et paisiblement, semblent-ils chercher à se vexer les uns les autres, comme s'ils craignaient de prendre trop d'attachement à la vie? Je sentais au dedans de moi une certaine aigreur contre l'espèce humaine, qui s'emparait peu à peu de tout mon être. Toutes les abominations de la guerre, toutes les cruautés exercées en Italie étaient là, devant mes yeux, pendant que ces hommes avides fouillaient et retournaient tous mes effets avec curiosité. Enfin nous fûmes libres de sortir de cet antre; mais plus nous approchions de la ville, plus mon cœur était oppressé. Nous y entrâmes sur une étroite et longue digue, entre l'eau marécageuse et la forteresse qui est située au bord d'un lac, où le fleuve *Mincio* verse ses eaux.

L'antique ville de Mantoue fut, selon la tradition, bâtie par *Bianor*, fils de la devineresse *Manto*, dont il donna le nom à la nouvelle ville : l'oracle de Mantoue fut pendant longtemps en grande réputation. Selon *Agnello Maffei*, cette ville fut bâtie par les Etrusques, trois cents ans avant la fondation de Rome. Sous l'empire des Romains, lorsqu'ils eurent conquis toute l'Italie, Mantoue jouit d'un sort passable, qui dura jusqu'au temps du triumvirat; un affreux orage politique la bouleversa alors cruel-

lement. Lorsqu'Octave, l'héritier de Jules César, sous prétexte de venger la mort de son père adoptif, se ligua avec Antoine et Lépide, et qu'il eut vaincu, l'an 712 de Rome, Brutus et Cassius, les derniers défenseurs de la république, les habitans des villes restées fidèles aux formes républicaines, furent vendus comme esclaves, ou chassés de leurs possessions, qu'on assigna en propriété aux soldats vainqueurs. Ce triste sort atteignit particulièrement les villes de Mantoue et de Crémone. Tout près de la première se trouve Andès, lieu de la naissance de Virgile; il y possédait une petite campagne que les soldats romains voulurent s'approprier, mais *Asinius Pollio*, qui servait sous Antoine, se déclara le protecteur du sublime et paisible poète, et prit sous sa sauve-garde, la maison où Virgile demeurait.

Les Mantouans ont donné depuis long-temps, à la porte du côté du village de Pietola (l'ancien Andès,) le nom de porte Virgile; aussi la ménagerie ducale, qui est auprès, s'appelle la *Virgiliana*. En général, les modernes habitans de cette ville se font une gloire de leur célèbre compatriote; ils s'empressent de conduire les étrangers à une grotte qui passe pour avoir été la retraite favorite de Virgile.

Toute cette contrée est marécageuse, et par conséquent malsaine ; cette insalubrité est produite par le lac qui entoure la ville et qui en rend la position très-forte. Elle est assez bien bâtie ; elle a environ quatre milles de tour, dix-huit églises et quatorze couvens. A la fin du dix-septième siècle, le nombre de ses habitans montait à 50,000, maintenant il n'est plus que de 10,000. Quelques beaux palais, quelques églises distinguées, n'empêchent pas que cette ville n'offre un aspect morne et désert, qui frappe encore davantage par les traces récentes des dévastations de la guerre. L'église cathédrale a été bâtie par Grelio Romano ; elle est belle, mais celle de St.-André a un caractère plus noble. Elle est entièrement spoliée : les ennemis ont enlevé les plus beaux tableaux qui la décoraient et les précieux vases du culte, mais le sacristain qui nous la montrait trouvait heureux qu'au moins les reliques eussent été sauvées. La plus précieuse est une fiole contenant quelques goutes du sang de notre sauveur Jésus-Christ. On la montre au peuple le vendredi saint avec de grandes solennités. Au moment où nous avons vu cette église, une foule d'ouvriers étaient occupés à la réparer. Le palais ducal est grand, mais il n'est pas d'une belle architecture. Celui de la justice est remar

quable par sa grande salle où l'on voit une statue de Virgile. Les faubourgs de Mantoue sont situés de l'autre côté du lac.

San-Benedetto, le 12 octobre.

Il n'y a pas grand-chose à dire de cette petite ville ou bourg où l'on aperçoit encore les marques d'une ancienne prospérité passée. Il est situé dans une plaine sablonneuse, garnies de buissons d'oziers très-bas, et où l'on trouve quelques marécages, formés par les débordemens du Pô; les inondations de ce fleuve ont lieu principalement dans les mois de novembre et de mai; dans ces temps là, on est souvent obligé d'attendre ici huit jours et plus, jusqu'à ce que la route devienne praticable. Le bac qui sert à passer les voitures est très-bon et très-sûr; la corde par laquelle il est conduit est fixée à neuf bateaux, très-grands et fortement lestés, fermement arrêtés sur leurs ancres et attachés l'un à l'autre par des câbles. Nous dinâmes à San-Benedetto, et contre mon attente le dîner fut bon et bien servi. L'auberge est la meilleure maison de l'endroit; les chambres sont spacieuses et propres; les murs ornés de jolies fresques, mais les meubles font un singulier contraste avec le reste. Pas une chaise, pas une table entière : l'hôte n'a sauvé des orages de la guerre que sa jolie maison et sa bonne humeur.

Carpi, le 13 octobre.

La route de San-Benedetto à Carpi traverse une contrée bien cultivée ; les champs, les prés, les vignes ont un grand air de prospérité ; des canaux bien entretenus ménagent une provision d'eau nécessaire à l'irrigation des prairies. Je remarquai avec plaisir les preuves les plus convaincantes de l'industrie des Italiens si décriés pour leur indolence ; ce reproche ne regarde pas du moins les habitans de la Lombardie. Cependant l'agriculture seule n'occupe pas suffisamment cette grande population ; il reste un surplus de temps et de forces qui vû le manque de fabriques et la stagnation totale du commerce, ne peuvent pas être mises en activité, et ne font qu'augmenter la classe des oisifs et des mendians.

Nous passâmes la nuit à Carpi, dont je n'ai rien de plus à dire que de San-Benedetto. Les soldats n'ont pas laissé un meuble entier, ni fenêtre, ni carreaux de vître. Ils sont remplacés par des planches de bois brut, quelquefois par des jalousies. On a conseillé à notre voiturier de ne pas aller plus loin à l'approche de la nuit la contrée étant infestée de voleurs depuis la guerre.

Modène, le 14 octobre.

Le pays entre Carpi et Mirandola est moins

riant et moins cultivé. Dans cette grande plaine on ne voit que des cabanes isolées et misérables. Le manque d'habitations favorise les voleurs de grand chemin ; un voiturier ne passe guère ici de nuit sans escorte. La petite ville de Mirandola, qui était la résidence des ducs, ressemble à une famille pauvre qui ne peut que s'apauvrir toujours davantage. Du temps que cette petite principauté était encore gouvernée par ses princes particuliers, le pays était florissant et bien cultivé ; il s'éleva même dans le quinzième et seizième siècles à une certaine hauteur de considération. Quelques-uns d'entre eux se distinguèrent par leur esprit et leurs talens. Ici florissait le célèbre Jean Pico, frère du prince Galéatti, né en 1463, qui passa pour un prodige d'érudition. On dit que déjà à l'âge de dix-huit ans il s'exprimait très-bien dans vingt-deux langues ; il avait fait de profondes recherches philosophiques, qui, dans ces temps là, devaient nécessairement le faire accuser d'hérésie. Son zèle pour les sciences était si grand, qu'il abandonna son héritage paternel pour se livrer entièrement à l'étude. Il mourut dans la trente-unième année de son âge.

Son neveu, le duc Jean-François Pico, lui ressemblait en tout point et l'emportait même par ses vertus. Cet excellent et noble prince

réunissait (d'après le témoignage de ses contemporains) l'énergie à la douceur, la raison à la piété, la dignité à la modestie, la tendre compassion, la sensibilité la plus active à tout le courage d'un valeureux guerrier, toute l'érudition de son oncle aux vues de la plus sage administration de son pays. Il offrait une belle et rare perfection du cœur et de l'esprit dans un rang élevé. Cependant, il ne fut pas aussi heureux qu'il aurait mérité de l'être, et tous ses soins ne purent assurer la tranquillité de ses états. Il fut plusieurs fois battu par des orages politiques; il eut dans son propre frère l'ennemi le plus acharné : enfin le fils de ce frère surprit un jour ce prince pieux faisant sa prière à genoux, ce monstre le massacra, aidé de son fils Albert, et s'empara du siége ducal.

La ville de Mirandola est pauvre et fourmille de mendians, sous l'escorte desquels nous arrivâmes avec peine au château : tout y avait été ravagé; et les murs seuls ont résisté à la plus horrible fureur de destruction. Les appartemens complètement dévastés sont là comme un triste squelette. Ce que le temps avait épargné, a été anéanti par la dernière guerre; ces salles où de bons princes méditaient sur la sagesse, où des princes criminels dissipaient dans des orgies le fruit de leurs rapines, servent maintenant de refuge aux oiseaux de nuit.

Au-delà de Mirandola, la contrée est toujours plate et unie, mais plus agréable et plus cultivée. Les monts Apennins deviennent visibles dans l'éloignement. Le genre de culture de ce pays me rappelait le Holstein; les prés et les champs sont entourés de haies vertes qui les séparent; le bétail est beau et de haute taille. Il y a, pour mon goût, trop de vignes; et le vin n'est pas assez distingué pour faire approuver ce te triste culture que je n'aime qu'en guirlandes, comme dans la Lombardie : ici, des champs entiers sont garnis de ceps. La contrée est trop en plaine, et par conséquent trop abondante en eau; les guérets sont coupés par des ruisseaux et des canaux. Il y en a deux navigables qui reçoivent les eaux des plus petits : l'un débouche dans le Panaro et l'autre dans le Réna. Ces deux rivières versent leurs eaux dans le Pô, de sorte qu'on peut voyager par eau de Modène à Venise.

Modène, appelée par les Romains Muténa, est une très-ancienne ville, qui repose (si je puis me servir de cette expression) sur un domaine d'eaux souterraines; il faut qu'il y ait des lacs ou des réservoirs immenses sous la ville même et tout autour. Partout où l'on creuse à une certaine profondeur il sort beaucoup d'eau, qui, suivant les uns vient des Apennins, suivant

les autres, de la mer. Des révolutions physiques qui se perdent dans la nuit des temps ont certainement eu lieu dans cette contrée, et probablement une ville a été engloutie par quelque commotion. Si l'on creuse, en effet, à vingt pieds, on touche à d'anciens murs; on a même découvert une rue pavée. En creusant quelques pieds plus bas on a trouvé des morceaux de bois brûlés à demi et carbonisés; on rencontre aussi différentes productions de la mer. Enfin, au-dessous de toutes ces couches, à la profondeur de soixante pieds, on atteint la grande masse d'eau qui alimente toutes les fontaines dans la ville et au-dehors.

La ville est belle et régulièrement bien bâtie; les rues sont si larges que les arcades au-devant des maisons ne les défigurent point, comme à Padoue. Le palais ducal est entièrement dépouillé. Ce qu'on y regrette le plus, ce sont de très-beaux tableaux qui ont été enlevés; mais long temps avant l'invasion des Français on en avait vendu quatre-vingt-dix-neuf des peintres les plus célèbres, entre autres la Nuit, du Corrége, à Auguste, roi de Pologne, pour sa galerie de Dresde. Les tableaux insignifians restés, après la spoliation, furent remis à l'académie des arts, mais elle fut obligée de donner en échange son intéressante collection de médailles aux ravisseurs vic-

torieux. Ils enlevèrent encore de la bibliothèque des ouvrages et des manuscrits très-précieux ; cependant le crâne du grand Corrége échappa à leurs avides regards. Il y est conservé comme une sainte relique. C'est à Modène que demeure l'inventeur de l'art d'enlever de vieux tableaux endommagés, de la toile sur laquelle ils ont été peints et de les rapporter sur de la toile neuve, si habilement, qu'on assure que ces tableaux reparaissent dans leur beauté primitive. Par malheur pour moi, cet artiste ingénieux était absent, et je n'eus pas le bonheur de voir des preuves de son art, si justement vanté.

Il semble que tout soit mort dans cette ville, et sa population diminue chaque jour. Du temps des ducs précédens, on y comptait vingt mille habitans, et maintenant il n'y en a plus que dix-sept mille. Leurs yeux sont ouverts sur la funeste liberté dont on leur a fait présent ; le peuple italien sent ses chaînes, et les impôts excessifs réduisent toutes les conditions à l'indigence. Non-seulement la caisse des Etats est obligée de payer une somme considérable pour le traitement de l'empereur des Français, qu'on appelle encore ici premier consul ; mais le pays doit encore nourrir et vêtir une armée nombreuse de *geoliers armés*, qui resserrent tous les jours les chaînes des habitans. Une sombre

mélancolie pèse sur ce peuple naguère si gai et si heureux ! L'affreux système de la conscription, des extorsions de tout genre ont détruit le bonheur et la gaîté, qu'il tenait de l'aisance et du doux climat de l'Italie.

Le 16 octobre.

Nous fîmes la connaissance de l'aimable et respectable famille du comte M*** ; cet excellent homme avait une place dans le gouvernement sous le règne de son duc adoré. Il n'est pas besoin de dire qu'il la perdit dans l'orage de la révolution, mais il lui resta son épouse, femme douce et instruite, d'aimables enfans et d'anciens serviteurs qui lui sont demeurés fidèles; l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens et une campagne dans le voisinage de Modène où il s'est retiré avec ses vrais trésors, qu'on n'a pu lui ravir. Il y vit en philosophe et avec une résignation toute chrétienne; il ne murmure point des pertes immenses qu'il a faites, et supporte avec une douce gaîté les privations qui en sont la suite. Ce doux repos d'un respectable vieillard, fruit d'une conscience pure, se répand sur tout le cercle de sa famille, réunie par la plus tendre amitié, par l'amour paternel et filial et par les sentimens religieux. Au milieu du tumulte du grand monde, des divers inté-

rêts qui se croisent dans la société, notre ami M***. a eu le bonheur de sauver sa foi et sa confiance en la vertu, sans lesquelles il n'y a point de vrai bonheur intérieur ni de douceur dans le commerce de ses semblables. Malgré son genre de vie simple et retiré, le comte de M***. est trop bon, trop sensible pour renoncer au besoin impérieux chez les êtres de ce caractère, d'avoir des amis et de les recevoir avec cordialité. Cette cordialité s'étend même sur les étrangers, et nous en fûmes reçus comme auraient pu l'être d'anciennes connaissances ; ses bonnes recommandations nous accompagnèrent jusqu'à Florence, et nous valurent le même accueil.

Le comte de M***. me raconta plusieurs traits caractéristiques de l'histoire du dernier bouleversement de Modène. Dès que Bonaparte alors général de l'armée française, eut proclamé la révolution et l'égalité de fortune et d'état, l'arbre de la liberté fut planté solennellement sur la grande place de Modène, aux acclamations de joie de la populace. Une fête populaire fut ordonnée ; personne, sous de fortes peines, ne devait manquer d'y assister, sans pouvoir même prétexter ni l'âge ni la maladie. Ceux qui avaient quelque fortune furent obligés d'en payer les frais et de livrer leur vaisselle

pour le repas; il eut lieu sur la place du château; au milieu de cette place fut érigée une haute tribune où le général Bonaparte se plaça. Tout autour étaient les tables à manger, l'ordre portait que l'égalité des rangs étant maintenant établie, chacun devait être assis à côté de qui le hasard le placerait, sans la moindre distinction. L'empressement du bas peuple pour prendre les meilleures places, et se mêler parmi la noblesse, aurait occasionné du tumulte, si les domestiques, de leur propre mouvement, n'avaient pas entouré leurs maîtres, sous le prétexte d'être assis à côté de ceux derrière lesquels ils étaient la veille. Ils éloignèrent ainsi la canaille, et les empêchèrent d'être insultés en conservant leur respect accoutumé. (Ce trait qui fait également honneur à cette classe et à celle des maîtres mérite d'être cité.) A chaque santé qu'on buvait au bruit des timbales et des trompettes, le général du haut de sa tribune, le chapeau sur la tête, faisait une inclination de tous les côtés. Une pluie qui survint tout-à-coup délivra les honnêtes gens; on permit à ceux qui le voudraient de se retirer; mais alors le peuple persuadé qu'il en avait le droit, voulut s'emparer de la vaisselle; ce n'était pas ce que le général entendait : les soldats repoussèrent les pillards, étonnés que tout ne fût pas devenu

commun, et l'argenterie disparut d'une manière plus tranquille. Cet excellent comte me racontait cette ridicule scène avec un calme rare chez les bouillans Italiens, et qu'il devait sans doute à sa foi et à sa piété. Le rétablissement de la dignité papale, qui venait de s'exécuter remplissait son cœur des plus chères espérances. Hélas! il ne se doutait guère que le chef vénéré de son église serait exposé aux plus cruelles insultes, et de tout ce qu'il aurait à souffrir.

Nous quittâmes Modène avec un sentiment de mélancolie qui se rattachait au souvenir des anciens temps, où des Romains combattant des Romains couvrirent des cadavres de leurs frères et compatriotes, le sol entre Modène et Boulogne. C'est dans cette plaine où les consuls Hirtius et Pausa, le jeune Octave et principalement ce Décimus Brutus, si exalté pour le maintien de l'ancienne constitution, battirent en deux combats le traître Antoine. Les deux consuls perdirent la vie dans ces batailles meurtrières, et le dissimulé Octave se fraya ainsi le chemin de la monarchie. Il se ligua dans la suite avec ce même Antoine contre lequel il avait pris les armes, et avec le faible Lépide dont les richesses pouvaient donner plus de poids à ses entreprises. C'est ainsi que se forma le fameux triumvirat, ce règne arbitraire et cruel, sous

lequel les plus nobles Romains perdirent la vie. La jalousie, la défiance, l'égoïsme rompirent bientôt ce lien contre nature, et de nouvelles scènes de massacre s'en suivirent, jusqu'à ce qu'Octave, vainqueur dans cette lutte, soumît par son astuce l'état qu'il gouverna avec dureté. Alors aussi l'on voyait sur les monnaies romaines l'empreinte de la liberté; alors aussi on tua, on pilla, on se permit tout, sous le prétexte d'affermir la république. La sentence du sage fils de Sirac retentit à mes oreilles et me dit qu'*il n'y a rien de nouveau sous le soleil.* C'est sous ce beau ciel, sur ce sol fertile, qui ne devrait inspirer aux hommes que des sentimens doux et fraternels, que les plus grandes cruautés ont été commises. Dans les temps que nous venons de citer, le siége de la ville de Modène dura quatre mois, et c'est un des plus mémorables de l'antiquité, par la vigoureuse attaque qui fut faite d'un côté et la courageuse défense de l'autre. « Antoine (dit Midleton dans son his« toire Romaine) avait si bien cerné la forteresse « et s'était campé si avantageusement, qu'il « était impossible d'y faire parvenir aucun « secours; mais quoique Brutus fût réduit aux « dernières extrémités, il se défendit encore « avec une valeur intrépide. Les auteurs con« temporains citent des stratagèmes employés

« dans ce siège qui paraissent étonnans : ils
« disent que le consul Hirtius fit graver sur des
« plombs des lettres importantes, et qu'un habile
« plongeur les porta hors de la ville, en nageant
« sous l'eau dans la rivière qui la traverse ; An-
« toine en fut averti et barra le passage avec
« des filets : alors on eut recours à des pigeons,
« au moyen desquels on fit parvenir des avis au
« dehors. »

Bologne, 17 octobre.

Les plaines offrent l'aspect d'un vrai paradis entre Modène et Bologne ; le Panaro sépare les territoires ; un beau pont étend son arcade sur cette rivière, qui, en automne et au printemps amène de grandes inondations. Plus loin, un autre pont qui a vingt-deux arches très belles, s'étend sur le Réno qui traverse la ville de Bologne. De ce point la contrée devient plus variée et plus charmante. Nous approchons des Apennins, la belle plaine est interrompue par d'agréables collines.

La ville de Bologne est située au pied des Apennins, sur l'ancienne route émilienne, qui conduisait de Rome à la partie septentrionale de l'Italie. Les collines qui l'environnent sont couvertes de magnifiques maisons de campagne et de couvens, mais l'intérieur de la ville est sombre et fait une triste impression. Dans les

temps très-anciens, elle se nommait *Felsina*, probablement d'après son premier fondateur, qui fut un roi étrusque. Elle devint ensuite la capitale des douze villes étrusques confédérées. Plus tard, les Gaulois inondèrent une grande partie de l'Italie et donnèrent à cette ville le nom de *Bononia*; dans la suite, on en a fait *Bologna*. Dans la seconde guerre punique, les Romains la soumirent à leur domination; elle employa en vain toutes ses forces pour conserver et retrouver son indépendance. Sous le règne de Théodose, au commencement du cinquième siècle, elle fut ravagée par les Goths; mais Théodose le jeune la rétablit, et y forma des instituts d'éducation, qui se sont conservés jusqu'à nos jours sous le nom d'université.

A la chute du colosse de la domination romaine, Bologne eut à souffrir de nouveau; dans le moyen âge, elle éprouva aussi diverses révolutions. Elle fut conquise par les Lombards, dont elle parvint à se détacher ensuite. Pendant les différends entre les papes et les empereurs, tantôt elle s'éleva à la dignité de république, tantôt elle fut soumise à diverses tyrannies. Dans le quatorzième siècle, le pape réussit à faire résider auprès des Bolonais un légat qui s'arrogea peu à peu une entière domination. Ils se révoltèrent avec succès; mais il existait entre

eux des dissensions intestines, qui les tinrent long-temps dans un état de fluctuation et de trouble, ainsi que les autres petites républiques d'Italie. Pour parvenir enfin à une paix durable et certaine, Bologne se soumit au pape au commencement du seizième siècle, sous la réserve de quelques priviléges, entre autres du droit de battre monnaie. Ces monnaies portaient pour exergue le mot *libertas* (liberté). Bologne était la seconde ville des Etats du pape, et jusqu'à ces derniers temps, elle avait conservé la jouissance de ses priviléges, qui ne furent perdus que dans la dernière révolution.

La ville de Bologne a environ cinq milles de circuit, et compte soixante-dix mille habitans et deux cents églises : la quantité de magnifiques couvens et plusieurs grands palais lui donnent d'abord un certain air imposant, qui ne peut cependant diminuer l'impression désagréable de ses rues sombres et malpropres. Les arcades le long des maisons reposent sur des colonnes et des pilastres qui, loin d'ajouter à l'ornement de la ville, la défigurent; elles n'ont entre elles aucune harmonie, aucun accord, ni dans leur forme, ni dans leur alignement : les unes avancent, les autres reculent, et il en résulte un effet désagréable. Dans les rues, sur les places publiques, erre continuellement une foule d'hommes qui n'ont pas

d'autre demeure, ni d'autre cuisine; on cuit, on rôtit, on mange ses repas dans les rues. L'odeur des mets, où l'ail et l'assafetida* dominent est quelquefois insupportable; et la foule des mendians en guenilles, parmi lesquels on voit des figures hideuses, est un spectacle rebutant. Du sein de cette foule s'élève souvent une figure revêtue de lambeaux d'étoffe de soie, montée sur un tréteau ou sur une table, qui crie au peuple, à tue-tête, avec des gesticulations violentes : *Voici un improvisateur*. Il n'est pas sans intérêt d'observer comment tous les mouvemens intérieurs de l'ame se peignent sur les visages de ses auditeurs. Au nombre des curiosités de la ville, on compte les deux tours penchantes d'Azinelli et de Garisenda, qui semblent tomber l'une contre l'autre; jeu puéril d'architecture, où l'on est seulement étonné que le goût ait jamais pu s'égarer au point de produire une difformité pour en faire un objet de l'art. Il n'y a point à Bologne de grandes places remarquables comme à Venise, ou même à Modène. *La Piazza-Maggiore* forme un carré médiocrement long; du reste, elle est ornée d'une fontaine avec des figures en bronze, fondues au seizième siècle par l'artiste nommé Jean de Bologne. Celle de Neptune mérite d'être citée; il a vraiment l'air d'un dieu courroucé,

et paraît, selon la description de Virgile, ordonner à Éole de rappeler dans s antre les vents déchaînés.

Parmi les édifices de cette place, se distinguent il Palazzo publico (le palais public) et l'église de Saint-Pétrone. Le palais est d'une architecture noble; au-dessus du portail est la statue en bronze du pape Grégoire XIII, qui descendait d'une famille de Bologne, et qui fut le bienfaiteur de sa patrie. Ce pape qui, il y a environ deux cent trente ans, approuva et célébra, par des fêtes d'église, le fanatisme religieux qui produisit l'acte à jamais inhumain de la Saint-Barthélemi. Un fanatisme opposé et non moins coupable, le fanatisme politique de la même nation, n'a pas produit moins d'horreurs dans ce siècle, et venge maintenant ce forfait si justement reproché, par la plus amère dérision envers ce pape : ils ont cassé la tiare de la statue de Grégoire et l'ont coiffé du bonnet rouge de la liberté. A présent la dévotion a fait de cette statue un Saint-Pétrone.

L'empereur Charles-Quint fut couronné dans cette église par le pape Clément VII. C'est aussi là que l'on voit tracé sur le parquet le fameux méridien que Cassini exécuta en 1695. Cette église est un bâtiment gothique qui n'est pas encore fini, du moins quant à la façade, mais l'in-

térieur est magnifique. Sur le maître-autel est un baldaquin reposant sur quatre superbes colonnes d'ordre corinthien en très-beau marbre : les autres autels sont aussi décorés avec profusion de marbre, de porphyre et de dorures.

Parmi les églises secondaires, on distingue encore celles de la Madona di Gallieri et de Saint-Dominique : la première possédait autrefois les plus beaux tableaux ; dans la dernière reposent les ossemens des célèbres peintres Guido Deni, Louis Carrache et Elisabeth Sirani. Elle mourut à l'âge de vingt-six ans, et put achever son beau tableau de Marie mourante, dont le Guide avait fourni le dessin : mais les Français l'ont enlevé avec tous les autres chefs-d'œuvre de peinture. La seule sacristie de la Madona di Gallieri leur a valu, à ce qu'on m'a assuré, quarante-huit tableaux des peintres les plus célèbres. En général la ville de Bologne pouvait se glorifier de posséder dans ce genre les plus grandes richesses. C'est de son école que sont sortis les artistes les plus renommés; les noms du Carrache, du Guide, du Dominicain, d'Albano jouissent d'une gloire immortelle. Je visitai la galerie du palais Sampierri, la seule qui dans le tourbillon des événemens soit restée intacte. Le tableau qui me fit le plus d'impression, fut une tête du Christ avec la couronne d'épine,

de Salvator Rosa. Quelle dignité dans la souffrance ! quelle bonté ! quelle douceur ! quelle expression de pardon et de miséricorde! l'ame en est pénétrée! Oui, ces lèvres n'avaient qu'à s'ouvrir pour annoncer le salut aux hommes. Dans une peinture ancienne sur bois, Marie tient dans ses bras le corps mort de son fils : la plus profonde douleur est répandue sur le visage de la Vierge mère ; elle lève au ciel ses yeux rougis de larmes ; la foi veut l'affermir, l'affliction l'abat ; ses lèvres pâles s'entr'ouvrent doucement : elle voudrait rendre le souffle de vie au fils adoré qu'elle a perdu. Ce tableau est de Bellini, le maître du Titien. Un groupe d'enfans dansans, du gracieux Albano, charme par l'expression d'une gaîté innocente, et la fraîcheur, la rondeur de l'enfance. Dans celui de Saint-Pierre repentant, par le célèbre Guido Reni, l'artiste a rendu avec une vérité effrayante, mais sublime, l'expression du remords dans une ame vertueuse qui vient d'avoir un moment de faiblesse, qu'elle peut à peine comprendre. Troublé du sentiment de la faute dont il s'est rendu coupable, Saint-Pierre consterné est assis écoutant le tendre reproche de l'ami céleste qu'il vient de renier. Le Sauveur est debout devant lui, et la différence de ces attitudes rend, ce me semble, avec une parfaite vérité l'abatte-

ment d'une profonde douleur morale et la force de l'innocence aux prises avec le malheur et l'injustice.

On devrait croire qu'une telle abondance de chefs-d'œuvre aurait réveillé le sentiment de la perfection des arts; mais je n'ai entendu parler à Bologne d'aucun virtuose actuel, ni en peinture, ni en sculpture. Quant à la musique, on m'assure qu'à présent, comme autrefois, c'est encore l'école de Bologne qui fournit les meilleurs chanteurs; mais les temps modernes n'ont pas encore produit un génie musical comme celui du père *Martini*. D'un autre côté, il faut convenir que l'université de cette ville est à présent la plus célèbre de celles qui existent en Italie. Quoique considérablement déchue de son ancienne splendeur, elle soutient encore une prééminence marquante sur celle de Padoue qui la surpassait autrefois de beaucoup, et elle rivalise même avec celle de Pavie. Elle brilla surtout dans les quatorzième et quinzième siècles; douze mille étudians fréquentaient alors ce siége des sciences. Un roi de Danemarck qui assistait aux leçons, et pour qui on avait érigé un trône, refusa cette distinction et ne crut pas indigne de sa majesté d'être assis à côté des disciples de la sagesse. Bologne a donné à l'église catholique cinq papes et plus de cent

cardinaux, parmi lesquels il se trouve des hommes d'un grand mérite. On peut aussi citer dans l'université un grand nombre de savans distingués qui ont contribué à l'avancement des sciences.

En 1712 le comte Marsigli, conjointement avec le célèbre Aldobrandi, fonda l'excellent institut pour les sciences et les arts; Clément XI, Benoît XIV et plusieurs particuliers contribuèrent à donner à cet institut de l'activité et de l'étendue. Dans les derniers temps, le feu duc de Courlande, Pierre, faisant un voyage en Italie, donna un capital considérable pour venir au secours des jeunes artistes. Le bâtiment appelé *la Specula*, l'observatoire, est grand et disposé convenablement à son but : il y a des salles bien éclairées, une bibliothèque, plusieurs chambres contenant des modèles, et un très-beau cabinet d'histoire naturelle. La bibliothèque est ouverte tous les jours, excepté le mercredi, à tous ceux qui veulent la visiter. Nous vîmes le cabinet destiné aux démonstrations anatomiques. Toutes les parties de l'anatomie sont modelées en cire avec une grande exactitude; elles furent exécutées sous les auspices de Benoît XIV, par le fameux anatomiste Lelli et sa femme Anne Marzolini. Saisie d'étonnement, je considérai cet incroyable tissu

du corps humain. On a peine à concevoir comment il peut être aussi artistement et diversement composé, et comment une telle quantité de ressorts, dont quelques-uns paraissent si frêles et si délicats, peuvent conserver, pendant près d'un siècle, un mouvement régulier. De-là, je passai à une momie d'Egypte fort bien conservée ; le corps tout entier était détaché du linceul. Je ne puis dire l'impression que me fit cette raide et froide figure dans laquelle battait il y a plus de deux mille ans un cœur agité de plaisir et de chagrin, qu'anime une ame susceptible des passions les plus vives. Quelle révolution d'idées se sont développées entre son temps et le mien ! Concevrait-elle les nôtres quand même le don de la vie lui serait rendu ? Mais la bonté, la justice, un Dieu créateur, ces mots ne lui seraient pas étrangers ; ils étaient écrits dans son cœur à présent glacé et desséché.

Le 18 octobre.

Nous avons visité aujourd'hui l'église de la madone de St.-Luc. Elle est située à trois milles de la ville sur une montagne qui domine la contrée, et elle possède l'image miraculeuse de Marie, que l'évangéliste St.-Luc a dit-on peinte d'après nature. Cette image n'est assurément pas dans le nombre des miracles de ce

saint ; aussi l'a-t-on laissée généreusement à cette église, à qui on a enlevé d'excellens tableaux du Guide.

On monte sur la montagne sous environ sept cents arcades, dont quelques-unes sont taillées dans le roc, elles vont jusqu'à l'église, ce qui forme une belle avenue pour les pélerins. Cet établissement a pris naissance de la manière suivante. Il y a environ cent-cinquante ans qu'une jeune fille prit la résolution de se retirer du monde et de se consacrer à la religion à la manière des ermites. Sa vie exemplaire édifia tellement les Bolonais, qu'après sa mort on se sentit irrésistiblement entraîné à fonder un couvent de religieuses sur la même place où cette vertueuse fille faisait sa prière. Ce couvent fut d'abord occupé par neuf religieuses de l'ordre de St.-Dominique ; plusieurs personnes de toutes les classes, même une société de comédiens s'empressèrent de contribuer à la dotation de ce couvent. D'ailleurs on n'oublia pas de transmettre à la postérité le nom des fondateurs. Les armoiries, les noms des familles, des confréries, des individus de toute espèce qui avaient fait bâtir les différentes arcades, furent gravés dans le mur. Ces innocens monumens d'une pieuse vanité ont été détruits par la rage insensée de la révolution contre les armoiries.

Cet établissement nous fournit à nous autres *hérétiques* l'occasion de penser combien on aurait pu faire de choses plus avantageuses à l'humanité, en appliquant à ses besoins les sentimens pieux qui, par des contributions abondantes, ont établi la belle allée des arcades. Avec bien moins de secours, mais dans un but bien plus utile, Auguste Herman Franke posa la pierre fondamentale de la maison des Orphelins de Hall, en Saxe. Que la paix céleste soit avec l'esprit de cet homme vraiment généreux! Combien de milliers de jeunes gens arrachés à la misère et rendus utiles à la société, déposeront pour lui auprès de l'Etre suprême. Ne mérite-t-il pas plus la reconnaissance de la postérité, que ceux qui ont entassé pierres sur pierres pour en faire un monument d'orgueil.

Je reviens à la madone de St.-Luc, dont la fête était célébrée ce jour-là. Une foule immense de dévots, parés chacun selon son état, passaient sous les arcades, bien convaincus de faire une partie du chemin du ciel dans cette dévote promenade, et cette foi est certainement un mérite. Les colonnes de l'église étaient revêtues de damas; d'innombrables cierges flamboyaient sur l'autel. En entrant dans l'église je fus saisie d'un air étouffant qui m'obligea de sortir de la foule, je restai sur la porte du temple, et là, je

jouis de l'aspect magnifique de la montagne et de la vue, et j'adorai Dieu dans ses œuvres, dans les bienfaits dont il comble les humains. J'embrassai d'un coup-d'œil la grande richesse de la nature. Depuis le Reno jusque dans la plaine, tout est couvert de belles vignes; des noyers ornés de la plus belle verdure, étendaient leurs rameaux chargés de fruits. La vue était si variée, si délicieuse, que je résolus de retourner à pied à la ville. Une agréable succession de tableaux enchanteurs s'offrit à mes yeux à travers les ouvertures des arcades: je remarquai particulièrement la vue du beau pont sur le Réno, qui se distingue pittoresquement dans la vallée, coupée par des canaux.

Le pays autour de Bologne est sain; cependant on dit que l'hiver y est rude à cause du voisinage des Apennins, mais l'air est aussi plus pur et moins brûlant. Le sol qui est très-fertile donne abondamment du vin, du blé, des noix, des fruits de toute espèce, du chanvre, du lin, du tabac, etc., etc. La préparation de ce dernier objet occupe plusieurs grandes fabriques; le tabac en poudre, le savon, les eaux distilées, les jambons et les saucissons de Bologne sont très-renommés. L'éducation des abeilles y est aussi très-suivie. L'abondance des productions du sol et le trafic des marchandises

font de Bologne la ville la plus vivante que j'aie encore vue dans l'Italie septentrionale, celle de Venise exceptée. Les manufactures de soie et les métiers à tisser le crêpe sont très-occupés; les produits de ces derniers le disputent aux crêpes qu'on fabrique en France.

Une curiosité particulière à cette ville, c'est *la pierre de Bologne*, dont la propriété a été découverte en 1630, par un cordonnier nommé Vincent Cassiorolo. On la trouve à trois milles de la ville, au mont Paterno; si elle est imbibée d'eau ou d'huile de lin, et qu'elle soit calcinée et présentée au soleil une ou deux secondes, elle luit à pouvoir éclairer pendant quatre minutes. La lumière d'une chandelle suffit déjà pour lui communiquer cette propriété, mais non pas la clarté de la lune. Elle luit aussi sans avoir été calcinée, mais moins long-temps.

Les assassinats sont moins fréquens à Bologne qu'avant la révolution, par la sévérité de la police que les Français y ont établie. Il ne s'en commet guère actuellement au delà de quinze par mois; auparavant on en comptait de vingt à cinquante; Bologne n'était surpassée à cet égard que par la ville de Gênes. C'est toujours par un sentiment de vengeance qu'on assassine; il ne s'y joint jamais le désir de voler. Cela diminue peut-être la bassesse de l'action, mais le crime est toujours le même.

Pianora, le 19 octobre.

Plus je m'enfonce dans l'Italie, plus mes préventions contre le caractère de cette nation s'évanouissent. Je trouve qu'on ne lui rend pas assez justice; je suis toujours plus convaincue qu'une constitution qui serait faite de manière à pouvoir établir plus d'équilibre entre les différentes conditions, réformerait très-bien ce peuple bon et spirituel. L'Italien est naturellement violent; il a aussi, à côté de sa violence, une certaine profondeur de sentiment qui lui est propre et dont le résultat est cette soif de vengeance qui couve dans son sein pendant des années, et qui conserve dans toute sa force la honte d'une offense et le désir de l'effacer en s'en vengeant. Une meilleure législation, une justice sans entraves, des idées vraiment religieuses, des ministres du culte éclairés et moraux, feraient peu-à-peu tomber les poignards des mains de ce peuple. Il est certain que les qualités propres à cette nation dégénérées en défauts se montrent plus visiblement chez les individus qui ont à faire avec les étrangers. On dit beaucoup de mal des *veturini* ou voituriers Italiens; je n'ai jamais été traitée aussi bien par les voituriers allemands que par les *veturini* que nous avons eus jusqu'à présent. En général, on

voyage plus facilement et plus agréablement en Italie qu'en Allemagne. Les routes sont excellentes : si l'on voyage en poste, on y est servi avec empressement et promptitude ; mais comme partout ailleurs (le Danemarck et le Holstein exceptés) les postillons sont insatiables ; si on leur donne un double pour boire, ils en demandent le triple ; j'ai même fait l'expérience du quadruple et les instances pour avoir davantage ne cessèrent pas. De pareilles vexations attendent l'étranger aux auberges ; en revanche on y est bien traité, mais ni les domestiques des auberges, ni les postillons ne reçoivent de gages de leurs maîtres ; ils leur sont assignés uniquement sur les *bonnes-mains* des étrangers. On fait donc très-bien de s'arranger avec son *veturino* même pour cet effet. A Bologne j'en pris un nouveau. On commence ici à ne trouver que des mulets, qui sont plus faits à la fatigue et ont le pas plus sûr que les chevaux pour gravir les montagnes. Je me fais un devoir d'indiquer aux étrangers le meilleur *veturino* de l'Italie, c'est un nommé *Polastri* de Florence ; on peut se confier en toute sûreté à cet honnête homme et à ses valets, après avoir fait d'avance un contrat où tout soit spécifié.

Les monts Apennins si renommés ne satisfirent pas à beaucoup près l'attente de mon

imagination. On n'y trouve aucune de ces situations pittoresques, étonnantes, qui excitent à la fois la surprise et l'admiration, comme dans le Tyrol. Il n'y a rien d'agréable dans ces montagnes que leur forme, représentant des vagues; du reste on ne voit depuis la grande route que des monts calcaires, couverts de place en place de châtaigniers rabougris. Pianora est un misérable endroit; l'auberge est cependant assez bonne.

Scarica l'Asino, le 2 septembre.

Dessèlle-l'Ane, c'est ce que le nom de ce petit bourg crie aux voyageurs, et nos mulets qui venaient de descendre et monter pendant vingt-cinq milles, soupiraient après cet ordre. Il est dangereux de voyager de nuit dans cette contrée, à cause des bandits qui guettent souvent les voyageurs, dans quelque coin écarté où ils se tiennent cachés. A l'occident, le soleil se couchait comme dans une mer de feu, tandis qu'à l'orient la lune se levait avec une majesté silencieuse. Quels contrastes ravissans entre les ombres et la lumière! une pâle lueur éclairait les groupes des montagnes, et l'obscurité la plus profonde régnait dans les vallons. Je l'avoue, je n'étais pas aguerrie contre la crainte des brigands, et je fus saisie de frayeur lors-

qu'un homme nous accosta et fit arrêter la voiture; mais c'était une connaissance de notre voiturier, il se plaça à côté de lui, et augmenta notre sûreté.

Traversa, le 21 octobre.

La douane de Pietra Mala est sur la frontière entre le territoire de Bologne et celui de Florence. Ici, la contrée est encore déserte, froide et sombre; les Apennins ne l'égaient pas. Nous avions une lettre de recommandation pour le douanier il signor Callignone. Par la manière dont nous fûmes traités devant Mantoue, et par mon expérience dans tous mes voyages, le seul nom de *douane* a pour moi quelque chose de formidable. Notre voiturier m'avait déjà rassurée sur la réception que nous trouverions à celle-ci; mais mon attente fut encore surpassée: nulle part, je n'ai éprouvé autant de bonté prévenante, autant d'attentions délicates, que dans la famille du douanier. Cette hospitalité pure, enjouée me rappela ma chère patrie, et je n'ai trouvé qu'ici ce rapport avec la simple bonhomie allemande. M. Callignone est un bon vieillard de soixante-dix ans, encore vert, dont le regard exprime la sérénité et la bienveillance, on y lit son bon cœur. Sa femme alerte, active, conserve encore des restes d'une beauté que

l'âge a flétrie ou plutôt changée dans l'expression d'une bonne mère de famille, douce, excellente; et certainement ni son mari, ni ce qui l'entoure n'y ont rien perdu. Cinq enfans font chacun dans leur genre, le bonheur de leurs dignes parens; c'était un vrai plaisir pour moi de me trouver au milieu de personnes qui joignaient à un aussi bon ton, à des manières aussi affables, une telle simplicité. Leurs deux aînés avaient été destinés à l'église par leurs sentimens de piété: le fils était un digne curé, la fille, une sainte religieuse. Le second fils, jeune homme plein de talens, est peintre et donne les meilleures espérances; les appartemens de la maison sont décorés des prémices de son art. Ses parens nous entretinrent avec un touchant orgueil paternel des prix que le jeune artiste avait remportés à l'académie de peinture de Florence. Les deux filles cadettes, vraies figures de madones, douces, timides, virginales, étaient occupées à nous préparer avec beaucoup de graces et d'aisance un très-bon déjeûner. L'associé du loyal vieillard, à la douane, devait épouser bientôt la seconde fille, et nous parut digne d'entrer dans la famille. Ces bons grands parens, quoique très-zélés catholiques, ne se faisaient aucun scrupule de me proposer à moi, protestante, d'être la marraine de l'enfant que

leur fille mettrait au monde. Le père et le fils nous parlèrent d'une manière très-intéressante des curiosités d'histoire naturelle qui se trouvent dans cette contrée. A environ une demi-lieue de distance de la douane, à la descente d'une montagne, il y a une place de vingt-cinq à trente pieds de diamètre, d'où il sort souvent du feu qu'on voit s'échapper de la terre, et qui continue à brûler des jours et des semaines entières, sans s'étendre plus loin. Le sol est d'un rouge brunâtre et mêlé de pierres; la flamme se montre sur un espace de dix pas, s'élevant d'un demi-pied; quelquefois elle atteint la hauteur de trois aunes, surtout dans les temps de pluie ou d'orages. Les montagnes voisines paraissent alors d'une lueur pâle et jaunâtre; on dit même qu'on a vu quelquefois, mais rarement, des globes de feu s'élancer de cette place enflammée, et se perdre dans les airs. Ce qu'il y a de singulier dans ce phénomène, c'est que le sol voisin n'en est point échauffé, et cependant cette flamme allume incontinent d'autres matières inflammables en contact avec elle, et élève la température de l'air ambiant, de manière que l'on sent encore sa chaleur dans l'atmosphère à une distance considérable. Du reste, on ne distingue point, ou presque point, d'odeur sulfureuse; cependant quelques voyageurs pré-

tendent avoir senti en passant une forte odeur bitumineuse. La superficie de la place ne change point de forme, et la flamme n'y produit aucun enfoncement. Quelquefois elle s'éteint pendant des mois et se ranime par des pluies d'orages ou par le tonnerre On peut aussi exciter la sortie de ce feu souterrain, lorsqu'on pose sur son foyer un bouchon de paille allumée, alors cette terre est comme électrisée, et brûle lorsqu'on la remue avec un bâton ou avec une pioche. Plusieurs personnes estiment que c'est un reste de cratère éteint, mais on n'aperçoit autour ni laves, ni scories; la forme ne ressemble point à celle des cratères, et rien ne vient à l'appui de cette opinion (1).

A environ trois mille pas de Pietra Mala, et près de Collinella, il se trouve une source d'eau froide appelée *Aqua Buja* ou *Freja*, dont l'eau a une forte odeur de soufre. La surface s'enflamme lorsqu'on en approche une bougie allumée, la terre d'alentour est aussi inflammable et brûle plus long-temps que l'eau : l'ins-

(1) Un savant allemand attribue ce phénomène à des émanations bitumineuses; ce qui paraît confirmé par l'odeur de pétrole qui règne dans ces lieux, et par une espèce de suie fine, dont les pierres détachées qui jonchent le terrain d'alentour, sont enduites.

tinct repousse le bétail de cette source. En général, cette contrée abonde en sources minérales et inflammables, dont les vapeurs s'allument souvent d'elles-mêmes.

L'esprit enrichi et le cœur satisfait nous quittâmes Pietra Mala. Après avoir continué notre route pendant trois milles, nous gravîmes sur une montagne, après avoir fait un contour d'environ cent pas; je sentis subitement à cette place un froid pénétrant causé par un vent glacé. Le voiturier nous dit que ce vent soufflait constamment à cet endroit, et qu'il était quelquefois si impétueux, surtout en automne et en hiver, qu'il jetait dans l'abîme en-dessous les hommes, et même les voitures et les chevaux. Heureusement que l'espace où règne cet effrayant tourbillon n'est au plus que de soixante pas. On comprend facilement qu'aucun arbre, ni même aucune plante, ne peut exister dans ce lieu.

Nous dînâmes à Traversa, où le pays commence à devenir plus agréable, et le peuple plus beau et plus gai.

Tagliaferro, où nous couchâmes, est une seule maison isolée située sur la grande route; c'est une assez bonne auberge. Quelle charmante invention que celle des auberges! qu'il est doux de trouver après une journée fatigante, un lo-

gement propre et un bon accueil! Une jeune et jolie fille, proprement habillée, nous servit; elle me frappa par la réunion des traits du midi et de la blancheur du nord : son chapeau rond de paille noire et garni de fleurs relevait encore son teint de lys, animé par les plus belles couleurs, par les plus charmans yeux bruns, et la physionomie la plus expressive. J'ai vu peu de figures plus séduisantes; on voudrait la trouver ailleurs que chez une servante d'auberge. Toute la contrée est très-bien cultivée : on s'aperçoit déjà qu'on est en Toscane; tout y respire l'aisance et le bien-être. De dessus les collines on voit briller de tous côtés de charmantes maisons de campagne; des cyprès majestueux s'élèvent autour et contrastent agréablement avec le pâle olivier, qui devient très-commun près de Florence. La plus jolie de ces demeures champêtres se trouvait sur notre route; elle est située sur une colline. J'aurais voulu y jouir de mon repos du soir, qui est toujours pour moi un doux moment; il me fut impossible du moins de résister à descendre de ma voiture et à me promener dans ces belles allées de cyprès qui invitent l'ame à des méditations silencieuses, dans ces bosquets d'oliviers doucement agités par un zéphyr rafraîchissant. La douce teinte de ces feuilles légères donne

l'idée du séjour destiné aux ombres heureuses; on croit les voir errer sous ces bocages. Quels délices! quel doux repos on doit trouver dans cette belle solitude! Elle s'appelle *le tre Maschere* (les trois Masques). Je voudrais savoir d'où lui vient ce nom si peu champêtre.

Florence, 22 octobre.

Par la plus belle et la plus riante campagne, au milieu des jardins du paradis, nous avons fait notre entrée à Florence. Plus nous approchions de la ville, plus la contrée devenait vivante, et plus elle offrait de splendeur à nos regards enchantés. C'étaient des plantations d'oliviers entrelacés par la belle verdure de la vigne, couvrant les collines depuis le haut jusqu'en bas; une foule de maisons de plaisance toutes plus délicieuses les unes que les autres; enfin une variété d'objets si enchanteurs qu'on ne sait lequel préférer. Les environs de Florence m'ont rappelé ceux de Dresde, embellis aussi par l'art et par la nature; je voudrais appeler la Toscane la *Saxe italienne*, et la Saxe la *Toscane allemande*. Si j'en croyais mon penchant j'aimerais à passer l'hiver ici; mais les brouillards qui y règnent en automne et au printemps, et l'air humide de l'hiver ne conviennent pas à l'état de ma santé et à mes dispositions rhumatismales.

La ville de Florence est située dans un vallon qui était ce matin si rempli de brouillards, qu'ils paraissaient de loin être un lac renfermé entre des rives de montagnes. On voyait avec étonnement des coupoles, des clochers et de grands arbres sortant de cette enveloppe nébuleuse. Enfin, vers midi, les vapeurs ont disparu et Florence s'est montrée dans toute sa magnificence.

A peu de distance de la ville, on voit sur une colline les ruines de l'antique ville de *Fiesole*, nommée aussi *Fluentia*, qui tomba en décadence dans les temps orageux de la république romaine. On voulut ensuite la rétablir, et l'on choisit le vallon pour son nouvel emplacement : de là, l'origine de *Florence* ou *Florentia*, qui fut ainsi nommée à cause de sa situation riante et florissante. Elle est située dans l'ancienne Etrurie, où il y eut déjà des peuples civilisés avant la fondation de Rome. Les guerres qu'ils eurent à soutenir avec les Tyrrhéniens achevèrent de les polir ; ces deux peuples s'allièrent enfin ensemble pour ne faire qu'une seule et même nation. Le commerce et la navigation amenèrent la richesse ; les arts et les sciences fleurirent. Le roi de Rome, Tarquin l'ancien, était Étrusque. Dès qu'il se fut rendu maître de cette ville, il y appela du sein de sa patrie des

artistes en différens genres, et fit naître des chefs-d'œuvre qui font encore l'admiration de la postérité. On ne trouve cependant pas en Toscane de vestiges d'anciens temples ou édifices qui pourraient nous donner une idée de l'architecture étrusque; mais on y voit des statues, des colonnes, des monnaies, des vases de sacrifice et d'usage domestique, sous les formes les plus élégantes. Le culte religieux pratiqué par les Romains fut emprunté des Etrusques, mais étendu et perfectionné. Dans la suite toute l'Etrurie fut soumise à la domination romaine. Après la chute de l'empire, Florence fut assiégée par les Allemands, l'an 406 de l'ère chrétienne. Déjà le roi Radagaise avait dévasté plusieurs villes d'Italie, toutes tremblaient d'avoir le même sort, lorsque le général romain Stilicon (qui était chrétien) accourut au secours des Florentins, fit Radagaise prisonnier, et les préserva du sacrifice que ce roi barbare en voulait faire à ses dieux. Mais Stilicon perdit sa gloire et déshonora ses titres de chrétien et de vainqueur par son manque de parole. Il fit décapiter Radagaise contre le traité de capitulation fait avec ce dernier. Lors de l'invasion des Goths, sous Totila, Florence fut entièrement renversée, et ne se releva qu'à l'époque où Charlemagne établit un nouvel ordre de choses. Mais tout ce

que ce souverain, vraiment grand, avait créé, ne fut pas de longue durée, soit qu'on doive en accuser l'incapacité de ses successeurs, soit que la violence de ses mesures eût communiqué à ses institutions un germe de destruction. Quoi qu'il en soit, ce fut la chute de la domination carlovingienne qui donna naissance aux petites républiques italiennes.

Florence se forma en république aristocratique; mais des dissensions de familles et l'esprit de parti dans toute sa fureur troublèrent bientôt la tranquillité intérieure. La tyrannie des nobles lassa le peuple, et fort de son nombre, il arracha à la noblesse les prérogatives qu'elle s'était attribuées, et se donna, par la force, une constitution démocratique. Alors succédèrent aux prérogatives exclusives des nobles, celles tout aussi dangereuses des richesses qui devinrent bientôt prépondérantes. Les Médicis, qui s'étaient enrichis par le commerce, s'élevèrent peu-à-peu au-dessus de tous leurs concitoyens. *Cosme Médicis*, appelé *le Père de la patrie*, parvint, en exerçant une influence universelle, et sur-tout par sa sagesse, par son esprit, par sa bonté, au point d'être investi du pouvoir suprême, sans porter le titre de prince, de faire la guerre, de conclure la paix et même de s'opposer au Pape, s'il en était besoin.

Il amusa le peuple par des spectacles, se l'attacha par des bienfaits et gagna à la fois le respect et la confiance par une justice intacte et sévère. Il donna un nouvel essor au commerce et protégea les sciences et les arts. Il n'en éprouva pas moins l'inconstance de la fortune : des intrigans vinrent à bout de le faire bannir ; mais un homme aussi plein d'énergie et de vrai mérite, et distingué d'une manière aussi brillante parmi ses contemporains, ne pouvait être méconnu longtemps. Le grand Cosme fut rappelé, et la confiance la plus illimitée lui fut rendue jusqu'à la fin de ses jours, en 1464. La reconnaissance du peuple éleva son fils Pierre à la dignité et à la considération dont avait joui son père. Mais dejà depuis long-temps la puissance des Médicis avait excité la jalousie des Piazzi ; elle éclata enfin par le plus infâme des forfaits sur les fils de Pierre, Laurent et Jules Médicis. Le mariage de Jules avec la belle Camille Caffarelli, que François Piazzi aimait, en fut l'occasion : François résolut la mort de son heureux rival. Il ne voulait d'abord que se venger de Jules, mais son confident Bandini lui conseilla de se défaire des deux frères à la fois, et de s'élever lui-même et sa famille à leur place. La conjuration se forma sous la protection et les auspices du pape Sixte IV ; il n'aimait pas les Médicis,

parce qu'ils avaient été opposés de tout temps aux prétentions du St.-Siége. Après quelques tentatives sans succès pour tuer en même temps les deux frères, on choisit enfin l'église cathédrale, pour le lieu de cette horrible scène de meurtre et de trahison. A cet effet, le neveu du pape, le cardinal Riario se rendit à Florence; pour lui faire honneur, on ordonna une fête solennelle dans la cathédrale : on engagea facilement les deux victimes désignées à y assister. L'horrible signal convenu pour l'exécution du crime fut le moment où le prêtre éleverait devant l'autel l'hostie consacrée. Ce moment fut choisi parce que c'était celui où les deux frères Médicis seraient agenouillés et tout le peuple absorbé dans sa dévotion. Jules succomba sous les coups de poignard de son rival; Laurent put se sauver dans la sacristie. Le cardinal Riario se réfugia à côté de l'autel en protestant de son innocence, et par égard pour le pape la protection des magistrats le sauva de la vengeance populaire; mais l'archevêque de Pise, dont la complicité fut démontrée, fut pendu ainsi que tous les conjurés dont on put se saisir, les uns aux croisées de l'hôtel de ville, d'autres à des palais particuliers. Le plus scélérat de tous, Bandini, avait échappé et s'était réfugié à Constantinople, mais le sultan Bajazet II

le rendit et le livra entre les mains de la justice, en lui disant : « Comment pourrais-je t'accorder « un refuge dans mes états sans offenser mon « Dieu et le tien, toi qui devant sa face et dans « son temple as commis un forfait digne de « l'enfer. » Quelle comparaison de la conduite du pape à celle de ce brave musulman.

Laurent, qui s'était enfui, devint ensuite le chef de la république. L'esprit de son grand père reposait sur lui; il fonda l'académie et attira à Florence les savans et les artistes les plus célèbres; c'est ce qui lui fit donner le surnom de *Père des Muses*; il fut aussi appelé le *Magnifique* à cause de sa générosité et de ses manières vraiment royales. Il mourut en 1492. Son fils Pierre II ne lui ressemblait pas. Il se rendit odieux et fut chassé; il se noya dans sa fuite; avec lui tous les Médicis furent obligés d'évacuer Florence, et ne purent ensuite y être rétablis que par une force étrangère. Le pape Léon X était frère du malheureux Pierre II; il prit son fils Laurent sous sa protection et lui donna le duché d'Urbino. Laurent laissa une fille légitime, la trop fameuse Catherine, épouse du roi de Fance, Henri II. Régente du royaume après la mort d'Henri, elle fut l'instigatrice de l'horrible massacre de la Saint-Barthélemi, et sa mémoire est en exécration. Son père Laurent

Médicis laissa de plus un fils naturel, nommé Alexandre, à qui l'empereur Charles V donna en mariage sa fille naturelle Marguerite, et qu'il éleva en 1531 à la dignité de duc de Toscane. Ce premier duc, vicieux jusqu'à la scélératesse, fut assassiné par son cousin Laurent III; avec lui s'éteignit la tige du grand Cosme. La descendance de son frère obtint le gouvernement, et des forces étrangères comprimèrent les efforts des Florentins pour recouvrer leur liberté. Dans cette branche des Médicis on distingue encore un Cosme, fils de *Jean-le-Populaire;* il se soutint avec énergie et prudence, obtint du pape Pie V la dignité de grand duc de Toscane, sous le nom de Cosme Ier. Il favorisa les arts et fit des guerres heureuses; du reste, il était vain, impérieux, esclave de ses passions, et adonné au plus honteux libertinage.

Cette dynastie finit en 1737 par un méprisable rejeton nommé Jean Gaston. Don Carlos, fils de Philippe V, roi d'Espagne, fut destiné à lui succéder; mais il devint roi des Deux-Siciles avec le consentement de la France, qui fut autorisée en revanche à enlever à l'Allemagne la Lorraine. Le duc François, ensuite roi des Romains, obtint la Toscane en échange : c'est ainsi qu'après le décès des Médicis, ce grand duché parvint à la maison d'Autriche.

Florence est, à beaucoup d'égards, une des plus belles villes d'Italie; elle a six milles de circuit, et ne contient actuellement que soixante-dix ou quatre-vingt mille habitans, tandis que du temps de la république elle en comptait cent cinquante mille. La ville est entourée d'un mur flanqué de tours; elle a un petit fort et une citadelle encore plus petite. Sur la route de Bologne, près de la porte San-Gallo, l'on voit un arc de triomphe en marbre, sous lequel l'empereur François Ier. fit son entrée comme grand duc. Au premier aspect cet arc produit une impression agréable, mais vu de plus près les ornemens y sont trop prodigués et lui donnent un air de prétention qui nuit à l'effet.

L'Arno coupe la ville en deux parties fort inégales réunies par quatre beaux ponts sur la rivière, qui est navigable. Le pont de la *Santa Trinita*, construit sous Cosme Ier., repose sur trois arches; celle du milieu est remarquable par sa construction hardie et svelte; cependant il me paraît qu'on ne se fie pas à sa solidité, puisqu'il n'est pas permis à des chars trop chargés d'y passer. Sur les bords de l'Arno on voit à la vérité quelques bâtimens magnifiques, mais aussi les plus chétifs se trouvent dans cette partie et la défigurent; ce sont de vraies cabanes, asyles de la misère, et dont les fenêtres

n'ont que des carreaux de papier sale et déchiré. Les palais, existant depuis la république, ont presque tous des façades en pierres taillées en bossages et en pointes de diamans; c'est ce qu'on appelle l'architecture rustique, qui est censée se rapprocher du genre étrusque, et qui donne à la ville quelque chose d'antique et de grave. Les rues sont pavées de grandes dalles jointes ensemble, ce qui y entretient une grande propreté.

Les couvens ont été la plupart supprimés par le grand duc Léopold. L'auberge de l'Aigle noir, où nous demeurons, a été un de ces couvens; elle est belle et bien bâtie : c'était une magnifique résidence de l'humilité monastique. L'église cathédrale *de Santa Maria del Fiore*, en marbre noir et blanc, s'élève dans notre voisinage avec sa majestueuse coupole et sa tour gothique. A vingt pas de là est le baptistère tout isolé; c'est la chapelle où tous les enfans de la ville sont baptisés. Les deux espèces de marbre dont les murailles de cette église sont revêtues à l'intérieur, lui font perdre la dignité d'un temple, quelque belle et relevée que soit la coupole qui s'étend en voûte au-dessus. On sait que Michel-Ange l'admira si fort qu'il désespérait de pouvoir donner à Rome une coupole aussi digne de la majesté d'un temple.

« Je n'aime pas à imiter, dit-il, je ne puis pas surpasser, il faut donc me contenter d'atteindre le génie qui brille dans ce dôme ». Dans l'intérieur de l'église il règne un demi-jour sombre qui fait frissonner : c'est une espèce de crépuscule où l'on aperçoit comme des ombres, les magnifiques statues de Donatello qui ornent le campanille représentant les quatre Evangélistes, d'autres qui décorent le grand autel, de magnifiques colonnes, et des portraits d'hommes célèbres. C'est à mon avis une belle idée de mettre de tels portraits dans les églises; les grands hommes sont en quelque manière, soit par l'élévation de leur ame ou par leur talent supérieur, des espèces de médiateurs entre nous et la Divinité; leur souvenir nous édifie, nous soutient, nous montre ce dont l'ame humaine est capable et nous présente l'image de l'immortalité. On voit entre autres ici le portrait de Brunelleschi, l'architecte de la coupole, et celui de l'immortel Dante, qui est peint de grandeur naturelle, une couronne de laurier sur la tête et son poëme à la main. Le fond du tableau représente la prairie où il avait coutume de se promener en se livrant à ses sublimes méditations.

Cette église est encore remarquable par le concile qui y fut tenu en 1493 sous le pape Eu-

gène IV, et qui parvint enfin à réunir les églises grecque et latine, ce qui fut de courte durée, et prouve que la réunion d'églises ou cultes différens ne peut avoir lieu que dans les rêves d'une ame pieuse et bornée, ou dans ceux d'une ame impérieuse et sans frein.

La chapelle des baptêmes offre, comme la cathédrale, un octogone régulier, couronné par la coupole. Trois belles portes en bronze décorent son extérieur; les bas-reliefs de ces portes dont les sujets sont tirés de l'Ancien Testament me parurent parfaits, ils sont de Ghiberti. Seize grandes colonnes de granit soutiennent la coupole sur les fonds baptismaux; la chapelle est revêtue en-dedans de beaux ouvrages faits en mosaïque, mais si noircis par le temps et par la fumée des cierges, que les figures se distinguent à peine. Du reste, il y règne un jour sombre qui porte plutôt à la mélancolie qu'à la dévotion. On prétend que c'était anciennement un temple de Mars; cependant il n'y reste aucune trace qui puisse justifier cette assertion.

Entre les belles églises de Florence, celle de Maria Novella peut prétendre au premier rang. Michel-Ange admira la sublime simplicité de son architecture, mais elle est aussi revêtue du même marbre bigarré. L'église Santa Croce est remarquable par les tombeaux de grands

hommes qu'elle renferme : ici reposent les cendres de Michel-Ange, de Machiavel et d'Alfieri. Canova travaille actuellement à un monument en l'honneur de ce dernier, que lui fait élever la duchesse d'Albani, amie de ce Sophocle italien. C'est une princesse allemande de la maison de Stolberg, veuve du dernier prétendant Anglais, Charles Edouard Stuart, qui vivait à Florence sous le nom du comte d'Albani. Sur le tombeau de Michel-Ange, est le buste de ce grand peintre, autour duquel les génies de l'architecture, de la sculpture et de la peinture sont en pleurs.

L'église du couvent de l'Annonciade est renommée par deux belles madones : l'une peinte à fresque dans la cour du couvent au-dessus d'une porte latérale de l'église, est de toute beauté; l'autre est d'un grand prix aux yeux du peuple, comme ayant été achevée par un ange. Le peintre, dit la légende, s'endormit sur son travail de désespoir de ne pouvoir atteindre l'idéal qu'il s'était formé; à son réveil il trouva la figure de la madone terminée. Quel autre qu'un ange pouvait l'avoir fait? Il faut avouer cependant que cet esprit céleste ne s'entendait guère aux arts terrestres. La belle peinture à fresque est d'Andrea del Sarto; la plus sublime aménité se montre dans le visage de Marie; un vêtement délicieusement drapé

flotte avec grâce autour de cette céleste figure; Joseph à côté d'elle s'appuie sur un sac, d'où vient le nom de *Maria del Sacco* donné à cette peinture. On dit que Michel Ange et le Titien l'admiraient avec une véritable dévotion d'artiste.

Le vieux palais, *il palazzo Vecchio*, offre encore un grand intérêt; c'était la résidence du grand Cosme. C'est là qu'agissait autrefois cet esprit qui influa si puissamment sur ses contemporains et fit le bonheur de sa patrie. Ce palais n'est pas d'une architecture gracieuse. Cosme premier acheta le palais Pitti, et le joignit par une galerie ouverte au palais Médicis et à celui d'Egli Uffizi. Il fut destiné à la résidence des grands-ducs, et nouvellement il est devenu celle des rois. Sa construction ne présente aucun caractère de grandeur; la façade rustique est tournée sur une petite place très-mesquine, entourée de maisons de mauvaise apparence, mais l'architecture de la galerie qui conduit au palais d'Egli Uffizi, est vraiment belle et royale. Au rez-de-chaussée sont établis les différens dicastères, et l'étage supérieur est destiné à la collection des tableaux et des antiques.

Le palais Strozzi fait un effet plus sévère qu'agréable; il est du temps de la république

et il approche de l'ancienne architecture toscane. Autour de la cour intérieure s'élèvent des galeries les unes sur les autres soutenues par des colonnes de l'ordre toscan. Ici demeura Philippe Strozzi, qui se révolta contre les efforts de Cosme premier pour parvenir à la souveraine puissance et qui se poignarda dans sa prison, lorsque le parti républicain succomba, après avoir tracé avec son poignard, sur le mur, ces paroles que Virgile prête à Didon :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.
(Puisse de ma cendre renaître un jour un vengeur.)

Dans le voisinage de ce palais, on voit une colonne de l'ordre dorique d'une seule pièce de granit, dont le pape Pie IV avait fait présent à ce même Cosme. Elle avait été tirée des bains de Caracalla, et elle est surmontée d'une statue de la justice. Des ouvrages de la plus noble architecture de Michel Ange, de Sansovino, de Raphaël et de Palladio font l'ornement de la ville. Trois maisons de spectacles ou de fêtes sont consacrées aux amusemens de l'hiver, et plusieurs hôpitaux prouvent que tout en jouissant des plaisirs on n'a pas oublié les devoirs de l'humanité. Il y a un hospice particulier pour les malades convalescens et un autre pour les incurables. Les places publiques, sans être ré-

gulières, sont cependant grandes et belles, décorées de fontaines jaillissantes et des statues de Donatello, de Michel Ange et d'autres artistes renommés. En général, on compte à Florence plus de 160 belles statues. La place la plus riche en ce genre, se trouve devant le vieux palais Médicis. La statue du premier grand duc est équestre et donne le nom à cette place. Une très-belle fontaine que Cosme premier a fait construire, verse une eau excellente dans un beau bassin de marbre, au-dessus duquel domine la statue de Neptune. Vis-à-vis du palais sous un portique en arcade, on voit la statue de l'héroïne Judith sur le point de faire tomber la tête de l'oppresseur de son pays. C'est devant cette statue que les grands-ducs étaient couronnés. Il ne faut pas négliger de voir la statue colossale de Persée, avec le glaive dans une main et dans l'autre la tête de Méduse; elle est en bronze de Benvenuto Cellini. Vis-à-vis du Persée est un autre superbe groupe de statues par Jean de Bologne, qui représente l'enlèvement des Sabines. Ces deux ouvrages décorent richement ces arcades et donnent à la place un aspect très-solennel. Celui de la grande place, devant le palais d'Egli Uffizi, fit sur moi une impression plus profonde encore; les arcades qui l'entourent comme autant d'arcs de triom-

phe vont se joindre à celles des vieux palais : elles laissent apercevoir au travers de leurs ouvertures la statue équestre du grand Cosme et le cours de l'Arno. C'est sur cette place que pendant le carnaval la plupart des masques se promènent et s'amusent.

La place de l'Annonciade est aussi environnée d'arcades qui reposent sur des colonnes d'ordre corinthien ; elle a deux belles fontaines, et au centre la statue équestre du grand duc Ferdinand. Il y a encore deux autres grandes places près de l'église de Santa Maria Novella, Sainte-Marie-la-Neuve : l'une porte le nom de cette église, l'autre se nomme Piazza Vecchia, place vieille : cette dernière est ornée de deux obélisques qui servent de but aux courses de chars. La place devant l'église Sainte-Croix est remarquable par la maison du grand Michel-Ange ; les Florentins la montrent avec un sentiment de plaisir et d'orgueil national.

Le 25 octobre.

Ici, l'art ancien et l'art moderne ont entrelacé leurs couronnes de gloire. C'est de la manière la plus agréable et la plus facile que l'on parvient à jouir de cette ravissante abondance de chefs-d'œuvre. Le chevalier Puccini est directeur de la collection de statues et de la galerie de peinture ; il s'acquitte de cette charge avec

un zèle infatigable, un amour passionné des beaux-arts et une complaisance sans bornes pour les étrangers, dont nous éprouvâmes les effets. L'intérieur de ce temple des arts est en parfaite harmonie avec l'extérieur ; les escaliers, les corridors sont dans la plus noble proportion et préparent l'ame à la surprise dont on est saisi en entrant dans le sanctuaire.

La première galerie par laquelle il nous fit passer ne contient rien de bien marquant en peinture, mais les bustes et les statues inspirent d'autant plus d'intérêt. On y trouve toute la suite des empereurs romains, depuis Jules César jusqu'à Alexandre Sévère ; il y a ensuite beaucoup de lacunes jusqu'à Constantin. On marche entre cent quarante statues et bustes, et l'on parvient aux ouvrages mieux choisis, ensuite à de meilleurs encore, et ainsi par gradation, jusqu'au comble de l'art.

Nous entrâmes d'abord dans le cabinet des statues en bronze rassemblées par Cosme I[er]. Des ouvrages originaux des Grecs et de très-bonnes copies anciennes sont à côté des productions de l'art du temps de ce grand duc. Son buste, et un Mercure porté par Borée si légèrement qu'on dirait qu'il va s'envoler, prouvent avec quel heureux succès le génie des temps modernes s'efforçait alors d'imiter celui de l'an-

tiquité. Ce Mercure fait par Jean de Bologne ne craint point le voisinage d'un excellent Bacchus antique, l'œil repose avec autant de plaisir sur le moderne messager des dieux, que sur l'antique dieu du vin et de la joie. On ne voit qu'avec admiration une Minerve, un lion, un orateur, un torse, restes de l'antiquité, de cet âge d'or des beaux-arts. De-là, nous passâmes aux collections de tableaux, mis en ordre par le chevalier Puccini, suivant la succession des différentes écoles d'Italie et d'autres pays. On a consacré aux productions de l'école vénitienne deux salles qui reçoivent leur jour d'en-haut, ce qui ajoute à l'effet des tableaux.

Les chefs-d'œuvre les plus distingués ont leur sanctuaire particulier. On y voit les sublimes restes de l'ancienne sculpture dans toute sa perfection. Cette salle est appelée *la tribune*; elle forme un octogone régulier. Les murs sont revêtus de velours cramoisi; elle est aussi éclairée par des vitrages dans la voûte. Notre complaisant conducteur dirigea d'abord notre attention sur les peintures et nous fit la galanterie de commencer par l'école allemande. La richesse est trop grande, je ne m'arrête qu'aux ouvrages qui m'ont le plus frappé, soit par leur supériorité, soit par quelques rapports particuliers.

Le portrait du célèbre Albert Durer, peint par

lui-même sur toile, offre une belle tête pleine de vie et d'énergie. Il est exécuté d'une manière ingénieuse : en l'opposant à la lumière, la peinture ressort sur le derrière de la toile aussi vivement que sur le côté peint. On remarque avec intérêt le premier ouvrage de Raphaël à côté de la perfection achevée de ses derniers chefs-d'œuvre : c'est le portrait de celle qu'il aimait. On en a fait beaucoup de copies; aucune n'a pu rendre l'expression de la bouche qui respire l'aménité.

La Sainte Famille de Michel-Ange est intéressante, sous le même rapport. Le noble orgueil d'un jeune homme de seize ans, fier de son talent, ose demander pour ce premier essai cinquante ducats. L'acheteur lui dit que c'était trop puisqu'il n'avait encore aucune célébrité. Ce tableau me la donnera, dit le jeune Michel-Ange, et j'en demande à présent cent cinquante ducats. Un Saint-Jean au désert de Raphaël est de toute beauté; l'artiste a rendu le précurseur du Christ dans la plénitude et la vigueur de son jeune âge, et pénétré de la sublimité de sa mission De deux Vénus du Titien, l'une se distingue par sa fraîche et belle carnation, l'autre par ses formes ravissantes. Les portraits de deux évêques, par Domenico Ghirlandajo, le maître de Michel-Ange, sont de la plus grande beauté;

mais les deux prophètes de Fra Bartolomeo, le maître de Raphaël, celui dont il prenait des leçons, après avoir quitté le Pérugin, sont, à ce qu'il me semble, de la dernière perfection; la sainteté d'une vie intérieure brille comme une auréole sur ces figures pleines de dignité. L'entrevue de Marie et d'Elisabeth d'*Angello Alori*, surnommé *il Bronzino* fait naître une foule de souvenirs; jamais la réunion ou la rencontre de deux êtres vertueux unis par le sang ou l'amitié n'a été rendue d'une manière plus touchante. Une tête de Méduse de grandeur naturelle, travaillée avec soin par Léonard de Vinci, effraie au premier coup-d'œil; mais le mélange des couleurs si bien fondues ensemble, une parfaite harmonie dans les traits, font que, malgré cette impression de terreur, on finit par y trouver des charmes; même cette chevelure toute composée de serpens est si bien arrangée, chaque serpent est fait avec tant d'art, qu'on est tenté de trouver que c'est une coîffure un peu singulière, il est vrai, mais assez agréable. Une Bacchante fuyant devant un satyre, d'Annibal Carrache, présente un problème de l'art très-heureusement résolu, la transition subite d'une extravagante joie à une frayeur très-forte et subitement excitée. La figure de la Ménade dans laquelle la fureur bacchique est tempérée par

une espèce de timidité virginale est pleine de feu et de vie.

L'école de Venise étale ici une richesse incroyable de portraits magnifiques. Le tableau de Famille, de Léandre Bassano, mérite une des premières places : un père, une mère, trois fils avec leurs femmes et leurs enfans, assis à une table, sont groupés de main de maître. Tout est nature, tout est vie; ces figures sont parlantes; on voudroit entrer dans ce cercle de famille et jouir avec eux de la douce paix qui y règne. Un devant d'autel de Fra Bartolomeo me fit une grande impression. Toutes les figures y sont de grandeur naturelle; ce sont Marie avec l'Enfant Jésus et le petit Saint Jean. Autour de Marie sont groupés plusieurs anges, et dix figures de saints, à l'un desquels l'artiste a donné, dit-on, ses propres traits. La peinture est un camaïeu de couleur jaune; ainsi ce n'est pas le charme du coloris qui enchante dans ce morceau, mais c'est la beauté du dessin et la distribution des ombres.

Deux salles sont remplies des portraits des célèbres peintres des deux sexes, peints par eux-mêmes. On distingue particulièrement celui d'Angelica Kauffmann ornée de toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté. Ce qui attira le plus mon attention ce fut un tableau de Famille

fait par un mari et sa femme, tous les deux peintres : c'est madame Gauffier, son époux et ses enfans en demi-grandeur naturelle : la figure de l'homme est peinte par le mari, celles de la femme et des enfans, par madame Gauffier. La scène est dans une place de la villa Borghèse; M. Gauffier assis sous un arbre dessine sur un ancien sarcophage; sa femme est debout appuyée contre le tronc, et deux jolis enfans jouent à ses pieds. Ce qui m'enchante dans ce charmant tableau c'est l'expression de l'amour conjugal et paternel, qui devient plus intéressant encore par l'histoire de ce tendre couple. Le mari mourut peu de temps après avoir achevé ce tableau, et la jeune épouse succombant à sa douleur le suivit deux mois après, à la fleur de son âge.

Après que l'aimable chevalier Puccini nous eut montré avec beaucoup de complaisance les principaux ouvrages de peinture, il nous ramena à la *tribune*. Placés au milieu de ce sanctuaire, nous vîmes les superbes figures en marbre sous le plus beau jour. Il nous montra, avec le sentiment de la plus profonde douleur, la place vide où reposait naguère le triomphe de la sculpture grecque, la Vénus de Médicis; elle est à Paris. Sur les autres piédestaux on voit encore de beaux restes de l'antiquité, une Vé-

nus-Uranie, Vénus dite à la *pomme*, au moment où la déesse a reçu ce prix de beauté, un superbe groupe de deux gladiateurs, un Faune dansant, une figure nommée le *Rémouleur*, aiguisant un couteau; la dernière représente un esclave écoutant une conjuration, ou l'*Augure*, qui, sous Tarquin coupa si merveilleusement une pierre avec son couteau; cela n'est pas décidé et m'est égal. Il y a parmi les statues d'une plus petite dimension un Hercule enfant écrasant un serpent, qui attira mon attention; le jeune demi-dieu appuie son menton, qui conserve encore la rondeur de l'enfance, sur sa poitrine nerveuse; et dans ses muscles, dans toute son attitude, on voit la force naissante de celui qui combattra ensuite des monstres plus redoutables.

Nous visitâmes encore quelques autres salles où sont exposés des vases de sacrifices, des idoles égyptiennes, des bustes de sages grecs et romains, et quelques vases antiques. Je ne distinguerai ici qu'un Solon en Hermès, une belle tête de Pompée, un Platon, un torse de basalte et la tête d'un jeune Bacchus de cette même pierre remarquable par sa dureté. Ce qui me frappa le plus ce fut un grand vase de marbre, sur lequel est sculpté le sacrifice d'Iphigénie; la composition est touchante, et le vase

dispute le premier rang à celui que possède la famille Borghèse, et qui a de la célébrité. Au milieu des antiques je découvris le buste non achevé de Laurent Médicis qui tua le duc Alexandre, son cousin. Ce beau morceau est de Michel-Ange; il fut commencé dans le temps qu'on croyait voir en Laurent un libérateur de la patrie, et on le nomma, comme le marque l'inscription, le *Brutus Florentin.* C'est ce qui a induit en erreur plusieurs voyageurs qui ont pris ce buste pour celui de Marcus Brutus; Michel-Ange ne l'acheva pas, parce que dans ce prétendu libérateur on découvrit bientôt un nouvel oppresseur.

J'étais extrêmement curieuse d'entrer dans la salle où se trouve le fameux groupe de Niobé avec ses enfans. Les figures sont toutes séparées et éloignées l'une de l'autre de plus de deux pas, ce qui produit au premier aspect une impression assez désagréable; elles sont plus petites que nature. Il me semblait d'abord entrer dans une assemblée de gens en démence; ces statues sont placées sans liaison, sans rapport, c'est comme un récit déchiré ou décousu, dont les lambeaux dispersés troublent l'imagination. L'ordonnance de ces statues est du grand duc Léopold, qui, malgré les représentations du chevalier Puccini persista dans son avis avec

opiniâtreté. Ce n'est qu'après avoir considéré toutes ces figures, l'une après l'autre, et les avoir groupées en idée comme elles devraient l'être, qu'on est pénétré de leur sublime beauté et de la vérité de l'expression de chaque statue. Que ces aimables enfans sont beaux ! que ces commencemens d'une jeune vie près de s'éteindre sont touchans ! Il y en a qui ont déjà expiré et dont la vue fait verser des larmes ; et la malheureuse mère ! quelle douleur sublime est répandue sur cette physionomie si belle et si gracieuse. Dans cette même salle se trouve une tête colossale d'Alexandre mourant, d'un marbre jaunâtre, divin chef-d'œuvre de la sculpture grecque. Je blâme seulement l'expression de repos et de calme : est-ce la mort d'un conquérant ? Ainsi s'endort pour l'éternité un sage monarque, un Titus, un Marc-Aurèle, mais non pas un Alexandre.

Le 26 octobre.

Nous avons visité, ce matin, sous la conduite du savant directeur Fabroni, le musée fondé par Léopold. Après avoir monté un bel escalier, on parvient au vestibule décoré des portraits des grands hommes dont la Toscane se glorifie. Dans le cabinet d'histoire naturelle, il existe une belle collection d'oiseaux empaillés, de poissons, de serpens de toutes les parties du

monde ; c'est une des plus complètes qui existent. Les pièces anatomiques du corps humain en cire se trouvent ici dans une plus grande perfection et plus complètes qu'à Bologne. Huit grandes salles en sont remplies ; chaque figure de grandeur naturelle, et d'après les antiques grecs, est un idéal de beauté : chaque partie du corps s'ouvre, et présente l'intérieur jusqu'à la plus petite veine, etc., etc. Une idée bizarre, et dont l'effet est pénible, est celle d'un Sicilien, *Cajetano Zummo* : il a composé des figures en cire, petites, mais très-belles, qui montrent la décomposition du corps humain dans toutes ses gradations. On voit d'abord le cadavre d'une belle femme qui vient d'expirer ; la seconde figure commence à jaunir, la troisième a une teinte livide et bleuâtre ; de degré en degré, on arrive au squelette. La vanité d'une belle figure devrait être condamnée à recevoir de temps en temps, par la vue de ces images de destruction, une leçon sévère, mais salutaire.

Après-midi, le chevalier Puccini nous mena à l'académie des arts, instituée aussi par Léopold. Le bâtiment est très-étendu, et construit pour sa destination. Les architectes, les sculpteurs, les peintres, les décorateurs, etc., ont chacun leur salle où les élèves s'exercent. Dans chaque salle, il y a deux modèles de l'art au-

quel elle est consacrée ; celle des sculpteurs est garnie d'excellens modèles en plâtre, vrais chefs-d'œuvres de l'art chez les anciens et les modernes. On a assigné une salle aux productions des jeunes artistes Florentins, dans laquelle sont conservés les morceaux qui ont obtenu des prix.

Le directeur actuel de cette académie, fondée en 1784, *Pietro Benvenuti d'Arezzo*, passe à Florence pour être le premier peintre d'histoire de notre âge ; il a fait un tableau de Judith qui est, dit-on, un morceau achevé. Cette fière héroïne est représentée sur une tribune, la tête d'Holopherne à la main. Elle reçoit la reconnaissance du peuple assemblé au pied de la tribune, qui témoigne la joie d'être délivré du tyran, et son amour pour sa libératrice. La figure de Judith a de la noblesse, et sa belle physionomie a l'expression de l'enthousiasme et du courage. Le pendant de ce tableau, du même peintre, est aussi tiré de la Bible ; c'est la parabole du Samaritain miséricordieux : ce morceau est très-estimé. Les figures de ces deux tableaux ont à peine le quart de la grandeur naturelle ; la composition et l'ordonnance sont bien conçues, le travail est fini, et prouve que l'artiste a su se créer un coloris particulier.

Nous trouvâmes dans la même salle un ta-

bleau du fils de notre aimable ami, le douanier de Pietra Mala; c'est un morceau historique en grandeur naturelle. Il n'est pas sans mérite, mais le sujet m'a paru mal choisi. Il représente le moment où le jeune Titus Manlius entre furieux dans la chambre à coucher du tribun Pomponius, pour lui demander, le poignard à la main, de libérer son père de toute accusation. Le tribun venait de traduire ce père en justice pour la cruauté dénaturée avec laquelle il avait expulsé de chez lui ce même fils, à cause de quelque deffectuosité corporelle. Le tableau est bien peint, l'artiste a fait tout ce qu'il a pu, mais on se demande si ce sujet, très-intéressant dans l'histoire, peut être introduit dans le domaine de la peinture, et je ne le crois pas. Cette situation n'est point assez claire; on ne voit, dans le tableau, qu'un jeune homme dans une attitude menaçante, et un vieillard exprimant la surprise et la frayeur; mais rien ne dit quel est le motif de cette colère et de cette surprise. Des motifs, des sentimens intérieurs ne peuvent être rendus perceptibles à l'œil; il n'y a rien là qui puisse faire deviner ce dont il s'agit. Il en est tout autrement de l'histoire de Judith et de la charité du Samaritain, elles sont plus connues et moins compliquées.

De cette salle, M. Puccini nous mena dans

l'atelier où se font les mosaïques : ce genre de travail est très-curieux, et se perfectionne tous les jours ; mais elles sont ici inférieures à celles de Rome relativement à l'art. Des pierres naturelles de diverses couleurs et qualités sont coupées en plaques très-minces qu'on ajuste ensemble d'après un dessin qui sert de modèle, de manière à en rendre toutes les nuances les plus délicates. D'après le même dessin, on grave dans une plaque de pierre brune, appelée *lavagna*, les places où l'on doit enchâsser les petits morceaux de pierres nuancées ; on les remplit d'un ciment clair, on pose ensuite les pierres colorées comme le dessin, en les pressant fortement. Lorsque l'ouvrage est sec, on le polit, et la jonction de ces morceaux est si exacte et si propre, qu'on ne l'aperçoit qu'à la loupe ; ce genre de peinture a le mérite de durer éternellement.

On exécute encore à Florence d'autres genres d'ouvrages qui ont l'avantage de coûter fort peu, et de résister à l'humidité : ce sont des plateaux de gypse rendus très-solides par la fusion, sur lesquelles on incruste, au moyen de mordans, des peintures coloriées : on les polit ensuite, et l'on en fait ordinairement des dessus de tables. De jeunes artistes taillent aussi, d'après les plus beaux modèles antiques et modernes, le bel albâtre de Florence en petites statues, et en vases

qui sont charmans, et à très-bas prix. Si le transport n'était pas coûteux et dangereux, les amateurs des beaux arts dans notre patrie, si pauvre en productions de ce genre, pourraient se faire des collections intéressantes.

Léopold a de plus fait établir une belle promenade publique hors des portes de la ville, appelée le *Cassin ;* c'est proprement une jolie métairie, appartenant au grand duc, et tout entourée d'allées et de bosquets. On dit qu'il a voulu prendre pour modèle le beau Prater de Vienne, mais je n'y ai pas trouvé la moindre ressemblance. Cette promenade, bien moins animée que celle de Vienne, et plus fréquentée par le beau monde que par le peuple, est d'une grande étendue, et elle offre une agréable variété de prairies et de bois. On y trouve des maisons où l'on peut avoir des rafraîchissemens. A onze heures du matin et à six heures du soir, tous les brillans équipages de Florence s'y rendent, et font ce qu'on appelle en Italie *il giro*, le tour.

Le 27 octobre.

AUJOURD'HUI nous avons vu le tombeau des Médicis. (*La capella reale dei Sepolcri*). C'est une rotonde fort élevée, et qui, dans sa pompe lugubre, offre une magnificence royale;

elle est jointe à l'église de Saint-Laurent. Cette magnifique chapelle, que le grand duc Ferdinand commença à bâtir en 1604, forme un octogone régulier de quatre-vingt-six pieds de diamètre, et de cent quatre-vingt-sept pieds de hauteur; mais elle n'est pas achevée : la jalousie de Léopold contre les Médicis ne permit pas qu'on se servît des matériaux déjà prêts; on les employa à d'autres usages. A la partie supérieure des fenêtres, il manque le revêtement; le bas est fini avec magnificence, les murs sont couverts de jaspe, d'agathe et de plusieurs pierres précieuses. Deux côtés de l'octogone sont occupés par la porte et par l'autel; contre les autres sont posés six sarcophages, et au-dessus de chacun il y a un enfoncement ou niche de marbre noir, dans laquelle est la statue en bronze doré, du grand duc qui repose dans le sarcophage : ces statues ont dix pieds de haut. Le pavé est composé de toutes les plus belles espèces de marbre qui se trouvent en Toscane. A côté de cette rotonde sont les tombeaux des deux frères Médicis, dont nous avons fait l'histoire, *Jules* et *Laurent*, par Michel-Ange. Laurent est dans une attitude pensive : Bien des personnes croient voir, dans l'expression de son visage, la vengeance qu'il médite contre l'assassin de son frère; mais Laurent étoit trop vertueux pour que je puisse croire qu'un

tel sentiment dominât encore son ame dans le moment qui doit triompher de toutes les passions et de toutes les haines.

Aux pieds de ces statues l'on voit l'*aurore* et la *nuit*, deux figures très-admirées, mais auxquelles j'ai trouvé plus de force et d'énergie que de cette aménité qui devrait, ce me semble, les caractériser. (L'aurore ouvre le cœur à l'espérance, la nuit amène le calme et le repos). La grace que Canova sait donner aux figures de femmes, parle mieux à mon cœur.

Un étranger écrivit, sur la statue de la nuit, quelques lignes finissant par cette pensée : « Elle « dort, mais elle vit; si tu ne le crois pas, ré« veille-la, elle te parlera ».

L'artiste répondit au nom de la nuit : « Ne « me réveille pas; il m'est si doux de dormir, « et plus doux encore d'être une pierre ! Aussi « long-temps que règnent l'injustice et la honte, « c'est un bonheur de ne voir ni d'entendre : « de grâce, ne me réveille pas; parle bas, je « veux dormir ».

Ces inscriptions sont en beaux vers italiens; Michel-Ange brillait aussi comme poëte parmi ses contemporains; il composa même quelques pièces de théâtre.

En sortant de ce magnifique mausolée, j'entrai dans l'église de Saint-Laurent, où reposent

devant le maître-autel les ossemens du grand Cosme, qui fut vraiment trop grand pour subjuguer son peuple. Son simple tombeau porte l'inscription suivante :

Par décret public
Au père de la Patrie

Le tombeau du premier roi d'Etrurie, Louis Ier, mort en 1803, est aussi là, mais il y fait une bien pauvre figure à côté de ceux des Médicis; il est en bois imitant le porphyre : remarquable emblême de ce qui fut jadis, et de ce qui existe maintenant.

L'état de prospérité des Florentins commença à déchoir sous les derniers Médicis, et tomba plus encore sous François Ier. Tous les revenus du pays refluèrent dans les états d'Autriche, et le commerce fut anéanti. Cette situation changea, il est vrai, par la séparation de la Toscane et de l'Autriche, et par l'établissement d'une résidence ducale à Florence, mais l'état ne pouvait plus revenir au point de son ancienne grandeur. Cette décadence n'avait pas pour seule cause le changement du gouvernement; on peut aussi l'attribuer au changement de direction des relations commerciales depuis la découverte du nouveau monde. Ce fut Americo Vespucci, (Améric Vespuce), Florentin de naissance qui, sans s'en

douter, fit ce mal à sa patrie. Depuis la découverte de l'Amérique, la source des richesses s'écoula par d'autres canaux et dans d'autres contrées de l'Europe. Maintenant, le commerce de Florence est borné à quelques productions du pays, à la soie écrue, à l'huile, aux vins, au safran, au blé et au chanvre. L'agriculture y est portée à un assez haut degré de perfection, mais l'éducation des brebis et les manufactures de laine languissent. Le commerce des chapeaux de paille que les Florentins travaillent parfaitement, et qui se vendent à des prix très-hauts dans toutes les grandes villes de l'Europe, a beaucoup d'importance. Les montagnes fournissent du fer, un peu d'argent, du lapis lazuli, de l'améthiste, du jaspe, et le plus bel albâtre, etc. On y trouve aussi une espèce singulière de pierres jaunâtres veinées de noir, sur lesquelles sont dessinés des plantes et des paysages, (dans le genre de l'agathe herborisée). Quelques contrées de la Toscane produisent de l'alun, d'autres du vif argent; les salines sont ce qui rapporte le plus. A Doccia, à trois milles de Florence, il y a des fabriques de bonne porcelaine, mais qui ne peuvent soutenir la comparaison avec celle de Dresde ou de Berlin.

Ce n'est pas sans fondement que les Florentins appellent leur patrie le berceau des arts et

des sciences. Ils savent que dans toutes les branches ils peuvent citer de dignes successeurs des anciens étrusques, et mettre en avant des poètes, des historiens, des artistes du premier rang; ils se sont acquis de même une réputation très-méritée dans l'art de la navigation, dans l'histoire naturelle et dans la politique. Machiavel l'emporte en science politique, et dans l'art de gouverner sur tous les écrivains de notre temps. Il fut d'abord mal compris, mais on convient généralement, à présent, de sa supériorité dans cette partie. Long-temps avant que les Médicis eussent illustré la Toscane, elle pouvait se vanter de son Vespucci, de son Dante, de son Pétrarque, et déjà dans le treizième siècle de son *Salvino*, à qui l'on doit la précieuse invention des lunettes. Il applanit à un Hollandais le chemin pour l'invention des lunettes d'approche, dont un Florentin encore, *Galilée* se servit si utilement pour des découvertes nouvelles en astronomie; mais il eut le sort des grands hommes, il fut persécuté pour ce qui devait l'immortaliser. L'ignorance et le fanatisme l'accusèrent d'hérésie, parce que ses découvertes astronomiques contre-disaient quelques pages de l'Ancien Testament, écrit d'après la manière de voir et de parler des Juifs. Galilée expia, dans une prison, le tort d'avoir découvert des vérités dont

personne ne doute à présent. Le Dante, aussi, mourut dans l'exil; ce ne fut qu'après sa mort que sa patrie lui rendit justice; mais aussi à présent les Florentins visitent, avec des sentimens de vénération et de respect, les places favorites de ce poète sublime. Ils montrent aux étrangers un banc de pierre vis-à-vis de la cathédrale sur lequel il était souvent assis solitairement. Dans les derniers temps, le poète tragique, Alfieri, s'est rendu très-célèbre en Toscane; il était, il est vrai, né à Asti en Piémont, mais c'est à Florence que se développa son talent poétique, et cette seconde patrie lui devint plus chère que la première.

Trois papes de la famille des Médicis relevèrent le lustre de cette maison; ils furent tous les trois protecteurs des arts et des sciences. Léopold, aussi, fut un souverain éclairé; il possédait, de plus, beaucoup de vertus qui constituent les grands princes; mais il les entacha par un détestable système d'espionnage qui corrompit le caractère du peuple, et en tolérant des mœurs très-licencieuses. Toute sa vanité consistait à passer non-seulement aux yeux de son peuple, mais aussi chez l'étranger, pour le prince qui gouvernait avec le plus de sagesse et de gloire. De-là, sa jalousie contre les Médicis, dont il aurait voulu, s'il lui eût été possible, effacer le

souvenir. Il avait l'esprit réformateur ; il borna l'influence du clergé, et supprima plusieurs couvens, sans rencontrer beaucoup d'obstacles. Je ne suis pas appelée à scruter les motifs qui l'engagèrent à cette suppression ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il étendit sa main réformatrice sur les plus riches. Il y a cependant encore quarante-cinq couvens et dix institutions monastiques, appelées *Conservatoires*, destinées à l'éducation des jeunes filles. Le nombre des églises paroissiales s'élève à trente-trois.

La mémoire du grand duc Ferdinand III, est chérie à Florence ; les Florentins parlent avec un profond sentiment des jours heureux qu'ils passèrent sous le gouvernement philantropique de ce bon souverain. Quant au défunt roi d'Etrurie, ils disent qu'un double chagrin le rendit mélancolique, et le conduisit au tombeau : d'abord la douleur d'avoir perdu son beau duché de Parme, ensuite le remords de conscience d'avoir accepté la Toscane, au détriment de son cousin qu'il aimait.

J'ai passé à Florence des heures très-intéressantes dans la société du directeur Fabroni et de son aimable et spirituelle épouse. Un extérieur prévenant, le meilleur ton joint à des manières cordiales, à un cœur excellent font, de la signora Fabroni, une femme charmante ; son esprit

cultivé donne à sa conversation d'autant plus de charmes, qu'elle est accompagnée de la plus douce modestie, et qu'elle n'a rien de tranchant ni d'impérieux. Les meilleures têtes de Florence, des gens aimables, instruits, se rassemblent dans son cercle du soir, et y forment une agréable réunion d'esprit et de talens.

Le 28 octobre.

Une maladie qui règne dans ce moment à Livourne, et que l'on prétend à tort ou raison être la fièvre jaune, nous fait quitter Florence plutôt que je ne l'avais résolu; il faut nous hâter pour devancer l'établissement du cordon que le Pape doit former aux frontières. J'ai choisi Rome pour mon quartier d'hiver; on m'assure que cette ville offre le climat de l'Italie le plus sain pendant cette saison; c'est de là que vient le proverbe italien, qu'il est difficile de mourir à Florence en été, et en hiver à Rome. Je dois encore faire mention d'une institution philantropique qui est, dit-on, en usage dans toute l'Italie, mais que je n'ai appris à connaître qu'ici. J'entendis un seul coup de cloche fortement frappé, et bientôt après je vis passer dans la rue des figures masquées, et entièrement enveloppées de noir, qui se rendaient chez une personne atteinte de maladie, et qui avait besoin de se-

cours; c'étaient des membres d'une sainte confrérie qui subsiste depuis six cents ans. L'an 1200, la peste fit de terribles ravages à Florence : chaque maison qui en était infectée, fut obligée d'en avertir par un drap blanc suspendu en dehors des fenêtres : Cet ordre fournit l'occasion à des citoyens charitables et vertueux de se réunir pour sauver ou pour aider les infortunés pestiférés, même aux dépens de leur propre vie. On avait besoin de fonds, ils furent bientôt trouvés, et les pauvres malades sont encore entretenus et nourris par les contributions des membres de cette Société. Le simple appel d'un coup d'une cloche annonce un malheureux qui par quelque événement fortuit se trouve sans secours; deux coups de cloche donnent l'avis qu'une personne est grièvement malade et sans assistance ; trois coups annoncent un mourant. Si le malade peut être transporté, on le conduit dans un hospice ; ou dans le cas contraire, on le soigne chez lui au sein de sa famille. Qu'il est doux de rencontrer cette humanité compatissante, et qui a traversé tant de siècles, existant encore dans ces temps de dureté et de dévastation. Incontestablement, la catholicité présente plusieurs côtés touchans qui ramènent l'esprit à la religion primitive, et à l'amour universel qui doit régner entre les hommes, et l'on ne peut assez louer le

noble but de ces corporations charitables. Quelques-unes se vouent à administrer des consolations religieuses aux mourans, à adoucir les derniers instans de leur vie; d'autres, à conduire leur dépouille mortelle à son éternel repos; une autre s'impose le pénible devoir d'assister les criminels qu'elle ne quitte plus depuis que la sentence de mort a été prononcée jusqu'à l'échafaud, et prend même soin du corps mort. Il se trouve dans ces associations des hommes de tous les états, depuis la classe la plus basse, jusqu'à la plus élevée : l'habillement adopté pour l'exercice de leurs fonctions cache toute différence; il ressemble à un habit de moine. Les corporations se distinguent par les couleurs. Le visage même est enveloppé dans un capuchon de la même étoffe que l'habit; des ouvertures pratiquées pour les yeux donnent à ces figures quelque chose de fixe et de creux, semblable à une tête mort. Leurs processions offrent un aspect assez effrayant.

Barberino, le 30 octobre.

Nous quittâmes hier matin la belle ville de Florence par une pluie à verse. Un brouillard épais couvrait la contrée; après quelques heures, il se dissipa et devint un nuage léger et transparent qui descendait dans le vallon, et

découvrait peu-à-peu le beau pays par lequel nous arrivâmes à Barberino. Cet endroit n'a que peu de maisons; mais sa situation est ravissante. D'une élévation assez considérable, nous parcourûmes des yeux, la fertile plaine parsemée de collines autour de la belle Florence. La nuit passée on avait senti ici un léger tremblement de terre qui avait renversé un vieux mur; d'après le rapport des habitans on avait remarqué, depuis quelques semaines, plusieurs secousses dans l'espace de dix-huit milles.

Sienne, le 31 octobre.

Nous avons aperçu tout le long de la route des traces du tremblement de terre; c'est principalement à Staggia qu'on l'a ressenti. Nous trouvâmes les habitans rassemblés sur la place du marché, la frayeur se peignait encore sur leurs visages. Ils s'étaient tous réfugiés pendant la nuit sur les montagnes voisines, ils en étaient descendus vers le matin et ils avaient retrouvé leurs maisons debout; mais plusieurs avec les murs endommagés; ils étaient occupés à les étayer. Environ à moitié du chemin de Staggia à Sienne, se trouve *Poggibonsi*, qui offre les ruines d'un château fort du moyen âge, situé sur une agréable colline, les tours

et la surface des murs sont pittoresquement couverts d'une verdure de lierre, parure ordinaire des ruines. La plus haute des tours en est complètement revêtue et porte sur son sommet un vigoureux olivier, dont l'effet est pittoresque. Nous montâmes la colline, et nous entrâmes dans les ruines, elles sont encore habitables : quelques pauvres familles de vignerons ont établi leur demeure dans l'intérieur du château délâbré, et certainement, ils n'y sont pas à l'abri du danger. L'une des tours a été, il y a quelques années, séparée du gros mur d'enceinte et est restée penchée par l'effet d'un tremblement de terre. Elle menace d'une chute prochaine : celui d'hier n'en a cependant pas changé la position, quoiqu'il ait fendu un gros mur et causé une forte inclinaison au clocher qui est très-élevé. Une jeune fille, nous fit la description de leur frayeur avec beaucoup de vivacité et d'énergie. « Ce fut, disait-elle, une heure de trouble et « d'angoisses mortelles, quand le tremblement « commença à donner des secousses au clo- « cher; la terre tremblait sous nos pieds comme « si elle allait s'ouvrir pour nous engloutir, « et sur nos têtes, la cloche sonnait d'elle- « même comme pour notre enterrement. Nous « voulions nous enfuir, mais nous ne savions « où aller, toute la montagne était ébranlée.

« Que devenir, que faire? sinon de prier le
« bon Dieu de la raffermir. Nous nous mîmes
« à genoux devant l'image de la Sainte Vierge,
« et bien sûrement c'est elle qui nous a protégés
« et qui nous a sauvés. »

La contrée depuis Poggibonsi jusqu'à Sienne est délicieuse, les collines sont groupées à ravir. Dans les vallons, sur les hauteurs, il y a un luxe de pampres verts et d'oliviers. Les coquillages pétrifiés qu'on trouve sur une montagne font présumer que ces champs et ces vergers qui portent de si beaux fruits, ont été, autrefois, couverts par les flots de la mer, et les productions volcaniques répandues par-tout prouvent que ce sont des volcans qui ont formé ces charmantes collines. Les plus élevées recèlent des minéraux et des sources qui en sont imprégnées. Le *monte rotondo* est connu par ses deux cavernes, d'où sort, en temps de pluie, l'air qui y est renfermé avec des détonations qu'on entend, à ce que l'on m'a dit, à un éloignement de plusieurs milles.

La plaine des marais, appelée *Maremma di Sienna*, s'étend à trente milles vers le sud le long de la côte, entre la ville d'Orbitello et l'île d'Elbe. Dans les anciens temps, cette plaine fut couverte de villes et de maisons de cam-

pagne, par conséquent elle n'était point alors marécageuse : là, on voyait *Vetulonia* l'une des douze célèbres villes étrusques. Les guerres du quinzième siècle et celles qui suivirent dévastèrent cette contrée, et le *monachisme* en acheva la dépopulation. Un vaste désert couvre maintenant la place de ces villes si florissantes. Mais Sienne est située sur la pente d'une montagne entourée d'un vallon fertile et de charmantes collines. L'air y est pur et salubre, et même nous sommes ici délivrés des insectes qui nous tourmentaient depuis Vérone et le jour et la nuit.

Sienne est à trente-cinq milles de distance de Florence et à cent vingt de Rome ; elle est quant à son étendue, la troisième ville de la Toscane. La tradition qui attribue son origine au Gaulois Brennus n'est qu'une obscure conjecture. Les orages qui agitèrent l'Italie l'avaient aussi dépeuplée vers le siècle d'Auguste, cet empereur y envoya une colonie et la nomma en mémoire de Jules César, *Senna Julia*. On retrouve un témoignage de cette origine dans les armoiries de Sienne qui sont une louve allaitant deux enfans. Il est resté peu de traces d'antiquité sur la surface de la terre ; mais dans les caves, les grottes et les fouilles qu'on a faites de temps à autre, on a trouvé des tombeaux

étrusques et romains. Dans le moyen âge elle s'éleva au-dessus des autres petites républiques voisines, et se distingua par sa population, son patriotisme et son commerce florissant.

En 1150, des guerres intestines y prirent naissance, la richesse de quelques membres de l'état, les prétentions exclusives de la noblesse, tendant à l'oppression, excitèrent dans Sienne des querelles pernicieuses. L'autorité des empereurs d'Allemagne était alors réduite à une influence presque insensible. Enfin le peuple réussit à obtenir une part déterminée dans le gouvernement. L'époque la plus brillante de cette petite république fut dans l'année 1260, où elle remporta une victoire signalée sur les Florentins et contre le parti des Guelfes; cette sanglante bataille, se donna près du fleuve Arbia, à un mille de Sienne. Cependant ce noble esprit de liberté s'évanouit peu-à-peu, et l'égoïsme prit la place des vertus républicaines. En 1487, Pandolfa Petrucci devint le tyran de sa patrie; cet oppresseur astucieux se prépara de loin le chemin à l'autorité souveraine. Il n'y eut que peu d'individus de l'ancienne noblesse qui se trouvèrent sur son chemin : de ce nombre fut un digne patriote de la famille Borghèse, qui obtint la confiance du peuple; mais la mort délivra Pe-

trucci de ce dangereux rival ; et par de basses flatteries auprès de la multitude, il parvint à un pouvoir absolu. Alors il ne connut plus ni frein ni lois : « Les lois, disait-il, sont faites par des hommes, donc des hommes peuvent les abolir. » Ce fut là le principe de son gouvernement arbitraire et de sa conduite déhontée. Il vainquit tous les obstacles par le poignard et par la prison dont il menaçait ceux qui osaient résister ou seulement à qui il en soupçonnait l'intention, gagnant en même tems le suffrage du peuple par les plus basses complaisances, donnant à ceux qu'il jugeait favorables à ses desseins et surtout au clergé les dignités et les richesses, qu'il enlevait à ceux dont il était moins sûr. Il ravit avec violence la riche héritière Marianna Bastoli à son époux le signor Vignoli, et la mit dans le couvent de sainte Marie Magdeleine. Le mari, à qui il ne fut pas permis de la revoir, ne survécut que peu de jours à leur séparation. Pour consolider son pouvoir et le transmettre à ses descendans, Petrucci les maria dans les familles les plus considérées : il arracha de force d'entre les bras de sa mère la petite-fille d'un Piccolomini l'une des premières familles de Sienne, et malgré son désespoir et sa résistance il la donna pour femme à son indigne fils. La mère de cette infor-

tunée en mourut de douleur. Loin que le tyran en eût quelque repentir il redoubla ses cruautés et dans la crainte des pièges qu'on aurait pu lui tendre, il se porta aux mesures les plus rigoureuses contre tous ceux qui pouvaient déja avoir à se plaindre de lui. Il suffisait d'ailleurs qu'on fût juste et vertueux pour lui devenir suspect et pour être au nombre de ses victimes. Enfin, ce monstre, après plus de vingt années d'une autorité marquée par tous les crimes, mourut d'un mal de poitrine aux bains de san-Filippo. Son fils aîné (qui ne valait pas mieux que lui), succéda à sa puissance; mais son règne ne fut pas long, bientôt s'élevèrent des troubles intérieurs fomentés par la France, et l'Espagne et cette dernière parvint enfin à s'emparer de ce petit état. Dans la suite Philippe II remit Sienne à Cosme le premier grand duc, pour l'indemniser des fortes sommes qu'il avait prêtées à l'Espagne.

L'université de Sienne fut instituée en 1321 et jouissait encore dans le quinzième siècle d'une grande réputation. Charles V accorda aux Allemands beaucoup de prérogatives dans le but de les attirer à cette académie, et pour leur donner le gout de la littérature italienne et des beaux-arts. De cet état florissant où se trouvait alors la science à Sienne, il n'en reste que le sou-

venir et une société littéraire. Sa population jadis de cent quarante mille habitans se trouve réduite à seize mille; cette disproportion se fait plus sentir encore quand on sait que le nombre des églises et des couvens n'a presque pas diminué; Sienne renferme encore soixante-cinq églises, dix-huit couvens de moines et seize de religieuses.

La tour de la ville est élevée de deux cent soixante-dix pieds. L'architecture, à Sienne, est en général du genre gothique; cependant on y trouve aussi de beaux palais d'architecture romaine. Quelques maisons sont distinguées par de petites tourelles, qui sont autant de marques d'honneur pour leurs propriétaires; leurs ancêtres les ont obtenues dans le moyen âge pour quelque action patriotique. La porte Romaine construite dans le quatorzième siècle, est d'un style noble; la place devant la maison de ville, appelée *Piazza del Campo*, est particulièrement remarquable. Elle est située entre deux collines; sa forme est ovale, et elle a plus de cinq cents pas de tour; onze rues y aboutissent. Elle est ornée, au milieu, d'une belle fontaine, autour de laquelle le terrain a une légère pente pour l'écoulement des eaux. On donne annuellement sur cette place le spectacle d'une course de chevaux. On distingue aussi la place où se trouvent

l'église cathédrale, le palais du grand duc, celui de l'évêque, et l'hospice ; l'église peut être comptée au nombre des plus belles qui existent en Italie. Elle est située sur une hauteur, et l'on y arrive par des degrés de marbre. Le portail est construit dans le style gothique ; il y a trois entrées. On critique avec raison la profusion d'ornemens qui gâtent la noble simplicité et l'harmonie de cet édifice. Les murs extérieurs et intérieurs sont revêtus de marbre noir et blanc, et le maître-autel l'est aussi du plus beau marbre de Sienne ; des colonnes de la même matière y sont prodiguées auprès des fenêtres, mais la chapelle de la famille Chigi surpasse tout le reste en magnificence. L'autel est en entier revêtu de lapis lazuli, et orné de beaux bas-reliefs dorés, de Bernini. Le pavé de l'église est surtout remarquable ; des sujets tirés de la bible y sont supérieurement rendus, par un simple dessin nuancé de marbre blanc, gris et noir. On y admire principalement le sacrifice d'Abraham, et le passage des Israélites au travers de la mer Rouge : mais ce qui m'a fait la plus vive impression, c'est un devant d'autel d'après Charles Maratti ; les figures sont de grandeur naturelle ; le dessin me paraît ferme et correct, et le coloris de la plus grande fraîcheur. Le tableau représente la sainte famille dans sa fuite en Egypte ; au moment de passer

une rivière, Marie tend le petit enfant Jésus à Joseph; le sauveur des hommes étend ses mains vers Joseph avec une physionomie riante et céleste. Joseph est déjà dans l'eau, les vagues glissent sur ses pieds; quatre anges planans dans les nuages jettent un regard protecteur sur les voyageurs. L'effet de l'ensemble et des détails a quelque chose de ravissant; un sentiment religieux pénètre le cœur d'une douce confiance, et l'expression du plus tendre amour de famille remplit les yeux de douces larmes. Nous nous arrachâmes malgré nous de la contemplation de ce tableau pour entrer dans le chœur où les chanoines chantent leurs heures. Il y a, dans cette partie, de belles peintures à fresque, dont Raphaël a composé les dessins, représentant des traits de l'histoire de Pie II. On montre, avec complaisance, la scène où ce pape fut publiquement couronné poète à Rome. Raphaël s'est placé lui-même deux fois parmi les figures comme petit garçon, et comme adolescent. Dans le chœur, on voit aussi un beau groupe des trois grâces qu'on trouva en creusant les fondemens du dôme; elles sont réputées être un chef-d'œuvre de l'ancienne Grèce. Ces trois charmantes figures sont plus petites que nature: il y en a une à qui il manque la tête, ce qui défigure ce beau morceau d'antiquité; il paraît bizarre à tous ceux

qui ne sont pas Italiens, de trouver dans le chœur d'une église catholique, au milieu des peintures et des statues qui ont toutes rapport au culte chrétien, ces images du culte payen.

Je garde de beaux souvenirs de l'église et du chœur de Sienne, mais c'est principalement l'impression de cette famille sainte de Carlo Maratti qui reste gravée dans ma mémoire. Je ne pus résister à me donner la jouissance de regarder encore ce beau tableau. Ce n'est point la crainte du sanguinaire Hérode qui règne sur les visages des fugitifs; ce n'est point la surprise et la terreur d'une fuite soudaine et d'un danger qui les menace encore : Non! c'est la confiance intime dans le Dieu qui les protège et qui veille sur son fils bien-aimé; c'est la paix du Ciel qui accompagne ces saints voyageurs. C'est une mosaïque, ce qui rend le coloris plus frais et plus durable; dans les peintures à fresque, du chœur, on aperçoit déjà qu'elles ont pâli. Cette heureuse invention, dont le perfectionnement appartient aux temps modernes, est seule capable de conserver une représentation fidèle et complette des chefs-d'œuvres de la peinture, jusqu'aux temps les plus reculés. S'il n'arrive pas une désastreuse époque, où des mains violentes attaqueront les sanctuaires des arts, ces imitations surpasseront en durée leurs originaux, car la

mosaïque est immuable, et non pas la peinture.

La ville de Sienne se glorifie d'avoir donné sept papes et plusieurs saints à l'église romaine. Parmi les premiers Grégoire VII et Alexandre III contribuèrent efficacement à fonder la puissance temporelle du saint-siège. Cependant les Siennois tirent leur plus grande gloire de leur Pie II, qui occupait un rang distingué parmi les savans de son siècle; mais l'objet de leur plus grande vénération est Catherine de Sienne, canonisée par Pie II. Je ne citerai qu'un de ses nombreux miracles. Comme son confesseur paraissait douter des apparitions célestes qu'elle avait eues, elle changea subitement de figure devant lui, et prit celle du sauveur lui même. La correspondance de cette sainte femme avec Jésus-Christ, est conservée religieusement par les dominicains, de l'ordre desquels elle était, et qui firent un couvent de la maison où elle avait vécu dans son enfance. Il existe une fondation par laquelle quelques filles d'artisans sont dotées tous les ans au jour de sa fête. Ces jeunes filles se rassemblent à la messe, habillées en blanc et voilées, elles accompagnent la procession dans toute la ville. L'homme qui a jeté les yeux sur une de ces filles attend la procession dans la rue et pré-

sente à celle qu'il a choisie un mouchoir blanc. Si elle est favorable à ses vœux, elle fait un nœud à l'un des coins; si elle les rejette elle baise le mouchoir et le rend sans nœud : les parens de la fille n'oseraient faire aucune objection ni refuser leur aveu. Un malfaiteur condamné à la mort et un autre aux galères, accompagnent aussi cette procession, et la confrérie de cette fondation a le droit de demander leur grâce aux juges : elle peut aussi libérer deux prisonniers détenus pour dettes ; mais qui n'ont pas la prérogative de suivre la procession. Sainte Catherine parvint par son éloquence à engager le pape Grégoire XI à lever le ban prononcé contre la ville de Florence et à transporter de nouveau le St.-Siège d'Avignon à Rome. Mais si Sienne a l'honneur d'avoir produit des papes, des saints et des saintes, elle a d'un autre côté, produit aussi des hérétiques ; c'est ici que Socini ou Socin, le chef de la fameuse secte des sociniens, enseigna sa doctrine qui de nos jours n'a encore que trop de partisans. Il prétendait que notre seigneur Jésus-Christ était un homme inspiré, et doué de la plus haute sagesse et des plus sublimes vertus, qu'il sert de prototype ou de modèle à tous les hommes, parce que lui même n'était rien de plus et qu'ainsi son saint mérite ne pouvait être imputé qu'à lui-même,

que chaque vie portait sa peine ou sa récompense sans qu'aucune intercession étrangère y pût rien changer, et que le présent décidait seul de l'avenir. En conséquence il rejetait la doctrine de la prédestination au salut, du péché originel, de l'intercession des saints, et de l'influence des sacremens comme moyen de salut.

On remarque parmi les conciles celui du onzième siècle qui eut lieu à Sienne, où le pape Nicolas II créa un nouveau degré dans la hiérarchie ecclésiastique, en conférant exclusivement aux cardinaux, le droit d'élire les papes.

Sienne, dans les temps modernes, acquit la réputation d'une sociabilité plus étendue et plus liante qu'on ne la trouve communément en Italie. Un beau bâtiment, nommé le Cassino, sert de point de ralliement à différentes heures du jour; des personnes d'un esprit cultivé de tous les états s'y rassemblent, et l'on y trouve une société choisie. Plusieurs étrangers passent l'hiver dans cette ville pour apprendre le bon italien qu'on y parle très-purement. Elle passe aussi pour jouir d'un air très sain, ce que confirme le bel incarnat qui brille sur les joues de ses habitantes.

Quérino, le 1er. novembre.

Le voyage du St.-Père à Paris qui coïncide avec le nôtre, nous cause beaucoup d'embarras; il nous chassa d'une petite ville où nous devions passer la nuit, et nous obligea à nous retirer dans une misérable cabane du voisinage, où nous fûmes horriblement mal par le peu d'espace, la saleté et les insectes. En quittant Sienne nous parcourûmes une délicieuse contrée et nous arrivâmes à *Buonconvento* petite ville située agréablement et bien bâtie. Je n'ai vu nulle part de plus belles figures parmi le peuple : des traits réguliers, des teints fleuris, des yeux noirs très-brillants se font remarquer généralement. Les costumes annoncent de l'aisance, des perles fines, des coraux, des chaînes d'or, ornent les bras ronds et les cous blancs des belles du peuple. Des chapeaux de paille noire, couverts de plumes qui retombent avec grâce, donnent à leur mine enjouée l'xepression d'une aimable espiéglerie. L'air y est doux et frais, les environs sont charmans : tout dans ce petit endroit privilégié invite à l'allégresse. Cependant la réputation de cette jolie petite ville est cruellemeut entachée par le plus horrible des crimes. C'est ici que l'empereur Henri VII fut empoisonné par une hos-

tie après avoir terminé à l'amiable ses différens avec le pape.

Passé Buonconvento la contrée devient déserte ; aucun arbre n'ombrage le voyageur, ni dans la plaine ni sur les collines ; les seuls êtres vivans que nous pûmes apercevoir autour de nous étaient des brebis et des chèvres, qu'on amène de l'Italie septentrionale, de Modène, de Bologne et de plus loin encore pour les nourrir pendant l'hiver dans un climat plus doux avec les herbes savoureuses que ce pays produit en grande abondance. Combien de familles pourraient sur ce vaste espace jouir d'une heureuse existence ! Quelles belles moissons pourraient couvrir ce sol fertile, où des troupeaux ambulans font seuls retentir l'air de leurs mélancoliques sonnettes ; mais les anciennes et les récentes dévastations de la guerre, et l'immense quantité de couvens tuent la population dans le plus beau des pays que le ciel ait accordés à l'homme.

Ricorsi, le 1 novembre.

Nous devions passer la nuit à Radicofani, mais quatre sbirres que nous rencontrâmes assurèrent à notre vetturino que toutes les auberges y étaient occupées par la suite de sa Sainteté ; ils lui conseillèrent de rester à Ricorsi, et nous

voici dans la plus misérable de toutes les auberges de province. De Quirino jusqu'ici, le pays est plus beau et plus varié; on remarque surtout l'aspect pittoresque de deux montagnes, situées vis-à-vis l'une de l'autre, presque de même forme, que la rivière de Lorgia sépare, et sur le sommet desquelles il y a des ruines d'anciens châteaux. De l'une de ces montagnes sort la source chaude de Vigorti, qui guérit les rhumatismes et la pierre, et qui est très-fréquentée. Les rivières de Lorgia et de Roverino, traversées de beaux ponts, serpentent au milieu de la belle et grande vallée, et donnent de la vie au paysage. Les montagnes qui s'élèvent dans cette plaine si richement variée, sont très-remarquables aux yeux des naturalistes, et indiquent de grandes révolutions physiques. La montagne appelée San-Fiora, garnie de beaux châtaigniers très-élevés, et où se trouve la source des bains chauds de San-Filippo, est située à huit milles d'ici. Les habitans du pays excitent la curiosité des voyageurs au sujet de cette montagne; ils assurent qu'elle annonce les temps orageux et pluvieux par un grand bruit souterrain qu'on peut entendre à quelques milles; ce bruit n'a pas lieu par un temps calme et serein, ni par une chaleur continuelle. Quoique le pays soit jusqu'ici très-agréable, la contrée autour

de Ricorsi est inculte et déserte ; on n'y trouve que quelques misérables cabanes de paysans, autour desquelles paissent de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons.

8 heures du soir.

Notre mauvais gîte a été bien compensé par une promenade à cheval que nous avons faite à San-Filippo, dont j'ai été enchantée : c'est-là que le fameux Pandolfe Petrucci termina sa criminelle vie. On y va en traversant des collines incultes où il ne croît que quelques humbles buissons, dont les pasteurs nomades savent encore tirer parti. A droite, on quitte la chaussée pour prendre le chemin qui conduit à la source. La montée est très-pénible pour ceux qui ne sont pas exercés à gravir sur les montagnes, mais parvenu sur la hauteur, on se repose en délectant ses yeux d'une très-belle, et plus encore, singulière vue. L'écoulement et l'évaporation des eaux sulfureuses ont enduit les collines, même les plus éloignées, ainsi que les chemins qui circulent entre elles d'un dépôt de gypse précipité, qui a l'apparence de la neige, et forme le contraste le plus singulier avec le feuillage encore épais et déjà bigarré de l'automne, des vignes et des châtaigniers. Le pays présente ainsi l'aspect de deux saisons à la fois, d'un paysage d'hiver entouré de verdure.

Nous nous approchâmes davantage de la source ; les images fantastiques s'évanouirent ; la réalité se mit à leur place sans diminuer l'intérêt. Nous voilà vis-à-vis de la paroi du rocher sulfureux, d'où la source découle. Dans les différentes couches de cette paroi, assez longue et toute incrustée de blanc, l'eau a formé des bassins de différentes grandeurs dans lesquels elle se verse. Il y a six ans que cette source sortait d'un autre endroit : un tremblement de terre ferma le premier écoulement et ouvrit celui-ci. Déjà, d'assez loin, l'atmosphère est imprégnée de vapeurs sulfureuses. Malheureusement, le temps ne nous permit pas de voir la fabrique de soufre, qui n'est pas loin de là. On dit cette eau très-salutaire contre les maladies rhumatismales ; on en boit en même temps que l'on s'y baigne. Elle a le même degré de chaleur que celle des bains de Tœplitz, en Bohême ; mais pour ce qui regarde la commodité des baigneurs, leur logement, leur nourriture, il m'a paru qu'on ne s'en embarrasse guère.

On fait toutes sortes d'ouvrages et de modèles avec le mélange du sulfate de chaux et du soufre, en remplissant des moules de cette eau qui dépose sa matière blanche tout autour ; on la laisse jusqu'à ce qu'elle ait acquis un certain degré de consistance. On nous montra un petit

mur qui était devenu peu à peu une vraie masse de rocs, par les fréquens arrosemens qu'on y faisait; le sédiment a rempli exactement les interstices entre les pierres, et il en a fait un ensemble continu, mais je doute que ce genre de maçonnerie pût être applicable à quelque grande construction.

San-Lorenzino, le 30 novembre.

J'ai éprouvé aujourd'hui, pour la première fois, l'influence du *mauvais air*; (aria cattiva) un épais brouillard nous environnait en quittant *Ricorsi*; enfin ils se dissipa. Les montagnes paraissaient argentées; des vapeurs brillantes se rassemblaient et descendaient dans les vallons en formes variées : ce spectacle était beau, et nous en jouissions sans nous douter combien ces vapeurs étaient nuisibles. Nous vîmes *Radicofani* qui est situé sur une élévation assez considérable. Tous les alentours indiquent de grandes révolutions qui doivent avoir donné à la contrée la forme qu'elle présente actuellement.

Après avoir passé Radicofani, nous traversâmes le lit du torrent de Rigo, maintenant à sec, mais qui est quelquefois tellement gonflé par les pluies, qu'on y est arrêté pendant quelques jours; ce qu'il y a de pis dans ce cas, c'est que dans les misérables huttes qui sont sur ses

bords, un voyageur malade ne peut trouver aucun gîte pour passer la nuit, et qu'il n'y serait pas même à l'abri du danger. Les propriétaires des campagnes des deux côtés du Rigo ne sont point sûrs de conserver leurs possessions; des cavernes des montagnes, il se précipite tout-à-coup des torrens si rapides, qu'il arrive souvent qu'une surface de terrain, arrachée d'une rive, est transportée sur la rive opposée.

Aux frontières *Papales*, nos malles furent plombées. A peine avions-nous fait mille pas sur ce nouveau territoire, que tous mes nerfs se contractèrent plus fortement que je ne les avais encore sentis; au bout d'une demi-heure mon visage enfla très-douloureusement, et mes compagnons de voyage se plaignirent aussi de grands maux de tête : nous ne nous doutions pas que le funeste *Aria cattiva* commençait à faire sentir son influence : notre vetturino nous en avertit, et nous montra de bonnes maisons inhabitées. Nous passâmes à l'endroit désert, où fut autrefois la douane; le gouvernement fut obligé à cause du mauvais air de la transférer sur la hauteur voisine. Aucun être humain ne saurait vivre ici; notre vetturino accoutumé à l'hyperbole, assura que les oiseaux qui s'égaraient pendant l'été dans cette contrée tombaient morts; effectivement dans cette grande

étendue, où l'on voit d'ailleurs une vigoureuse verdure, on n'entend pas un oiseau. La malignité s'étend à trois milles et demi d'Allemagne jusqu'au-delà d'Acqua pendente.

Dans le fond de ce désert se cachent des voleurs de grand chemin échappés des mains de la justice. La rivière d'Orvello sépare le territoire du Pape de celui de la Toscane. Il y a peu d'années que sept sbirres napolitains s'enfuirent armés, et prirent l'affreuse résolution de piller la contrée adjacente au port de Riégo, ils dépouillèrent successivement soixante-cinq habitations, emmenèrent leurs possesseurs dans la foret et attachèrent fortement chacun de ces malheureux à un arbre. Ils y restèrent deux fois vingt-quatre heures dans l'abandon et le désespoir; mais le ciel permit qu'un des brigands eût l'envie de se rafraîchir avec des figues qu'il vit sur un gros figuier : il y grimpa; la branche rompit, et il eut la jambe cassée. Ses camarades le laissèrent, et il tomba ainsi entre les mains de la justice. D'après ses renseignemens on courut après les autres; ils furent atteints près de Civita-Vecchia, et mis en prison. Mais la guerre et les Français arrivèrent peu de temps après; les prisons furent ouvertes, et depuis lors la sûreté des grands chemins est encore plus troublée;

on n'entend parler que d'épouvantables histoires de meurtres et d'assassinats. Il n'y a que quelques semaines qu'un courrier milanais, qui avait avec lui une forte somme d'argent, a été attaqué par une bande de voleurs; ils tuèrent le cavalier qui lui avait été donné pour escorte; le courrier se sauva avec son postillon. Un frisson nous saisit en apercevant la croix que l'on a élevée sur la grande route à la place où ce meurtre a été commis : toutes les figures humaines que l'on rencontre inspirent cependant plutôt la pitié que la terreur par leur air languissant et maladif.

Acquapendente, la dernière station avant Lorenzino, est situé dans la province d'Orviéto, et tire son nom d'une chûte d'eau qui se précipite, près de la ville, d'une hauteur considérable. Les environs sont très-romantiques et la végétation est belle et vigoureuse; les plantes prospèrent dans cet air si nuisible à l'homme. La rencontre du Saint Père a rendu pour nous cet endroit très-remarquable; au pied de la montagne nous vîmes arriver le courrier qui nous annonçait son approche, et qui ordonna à notre vetturino de se tenir à l'écart. La voiture du pape était précédée par vingt dragons : mes gens se tinrent debout, la tête découverte, et nous mêmes nous nous inclinâmes avec respect.

Le pape nous donna sa bénédiction avec beaucoup de dignité. Notre vetturino était touché jusqu'aux larmes, il nous assura que cent sequins dont on lui ferait présent ne lui feraient pas autant de plaisir que cet heureux événement. Les rues, les chemins, les collines étaient couvertes d'une foule empressée à recevoir la bénédiction du Saint-Père; mais le voyage en lui-même ne plaît point au peuple et le remplit de craintes funestes; il murmure sourdement contre les prétentions du nouvel empereur, et dit que bien d'autres monarques plus grands que lui n'avaient pas dédaigné de se faire sacrer à Rome.

Montefiascone, le 4 novembre.

Le mauvais air pèse encore sur nous aujourd'hui; nous sommes tous affectés de maux de tête, et je me suis sentie prise si douloureusement, que je n'ai pu faire au-delà de quatorze milles. Mais de belles images remplissaient mon ame dans cette contrée si dénuée d'habitans, où tout a, ce me semble, un air effrayant et mystérieux. On voit au bord du lac de Bolsena, au fond de la vallée, les ruines de l'ancien San-Lorenzo delle Grotte; le pape Ganganelli en fit sortir les habitans trop exposés au mauvais air, et les établit à ses frais sur la hauteur où

se forma ainsi la nouvelle petite ville de San Lorenzino : maintenant ces maisons abandonnées et couvertes de lierre, servent de repaire aux voleurs de grand chemin. Nous aperçûmes encore une croix nouvellement élevée, pour marquer la place où le frère du maître de poste actuel de San Lorenzino, qui portait avec lui une somme d'argent, fut volé et massacré, il y a deux ans. Autour de la ville détruite de San Lorenzo, on aperçoit tout le long des montagnes de profondes cavernes dans lesquelles les pâtres se retirent avec leurs troupeaux dans les temps orageux; ces grottes ont donné leur nom au lieu abandonné de *San Lorenzo des Grottes*, et rendent le paysage du lac de Bolsena très-pittoresque. Ce lac a environ trente milles de tour; il est poissonneux, l'eau en est claire et les vagues turbulentes. Pline fait mention de deux îles flottantes sur ce lac. L'histoire du moyen âge garde le silence sur ce phénomène; mais elle nous transmet un événement affreux arrivé dans le sixième siècle sur une des îles (très-solides) de ce même lac, nommée Martana. La fille du grand Théodoric, la belle et spirituelle Amalafonte, reine d'Italie, y fut arrêtée par l'ordre de son cousin Théodat, qu'elle avait associé à son trône, et dont elle avait redressé les injustices envers ses sujets, et bientôt après elle

fut étranglée dans un bain. L'ingrat Théodat ne tarda pas à recevoir la punition de son crime ; il fut déposé par le peuple et massacré dans sa fuite. L'histoire, et de grandes révolutions de la nature rendent ce sol très-intéressant ; ici, des monceaux de rochers entassés les uns sur les autres, par quelque bouleversement, forment de hautes montagnes, sur lesquelles d'immenses châtaigniers élèvent leur tête altière ; partout un luxe inouï de végétation, des arbres vigoureux, entre autres des figuiers superbes donnent à la contrée un air de fraîcheur et d'abondance. Tout près du chemin nous vîmes une montagne fort escarpée qui captiva mon attention ; elle est composée de colonnes renversées de bazalte. Elle est à peu de distance de Bolsena, petite ville assez insignifiante, mais cependant célèbre dans l'histoire ecclésiastique. Un prêtre, au moment où il disait la messe, conçut tout-à-coup un doute sur la transsubstantiation ; à l'instant, dit la légende, il coula du sang de l'hostie. Ce fut en mémoire de ce miracle que le pape Urbain IV fonda la Fête-Dieu, et l'art de Raphaël en a perpétué le souvenir dans un beau tableau qui est au Vatican.

Près de Bolsena, on voit sur une élévation les ruines de l'ancienne ville étrusque appelée Volcini, *Volsinium*. Le présent et le passé

viennent à-la-fois ébranler l'ame dans cette terre des souvenirs.

Il s'est passé près de Bolsena, il y a peu de temps, une singulière scène de vengeance italienne. Trois officiers français avaient eu une violente querelle avec le maître de poste de San-Lorenzino, au sujet du paiement des chevaux. Le postillon ne prit aucune part à la dispute, mais résolut de se venger : il continua sa route avec tranquillité, et sans témoigner en apparence aucun ressentiment. En approchant d'une montée assez roide, il pria poliment ces messieurs de descendre pour alléger la voiture; ils y consentirent. Le postillon fouette ses chevaux et monte très-vîte; étant arrivé le premier sur le haut de la montagne, il détèle, met le feu à la chaise de poste, et s'enfuit à toute bride. Les voyageurs qui cheminaient lentement arrivent, et trouvent leur voiture et leurs effets en flamme.

Viterbe, le 6 novembre.

A l'entrée de Montefiascone, on trouve la plus détestable des auberges ; un mélange désagréable de mendicité et de faste fatigue un pauvre voyageur malade comme je le suis, depuis que je respire l'aria cattiva. Des tapisseries de haute lisse, assez bien conservées, sont sus-

pendues sur une partie des murs; sur les dossiers de chaises de paille à moitié brisées, on voit encore quelques traces de dorure; aucune table n'est entière, et à travers le plancher en briques, dont plusieurs manquent, on peut voir le mouvement des sales habitans de l'étage inférieur.

La route que nous avons parcourue offre des vestiges de révolutions volcaniques. Deux sources minérales qu'on rencontre à moitié chemin sont continuellement en ébullition; les bulles d'air qui s'élèvent sans cesse exhalent une forte odeur de soufre. L'air de cette contrée est aussi très-malsain; mais la ville de Viterbe elle-même est située dans une atmosphère plus salubre. La contrée d'alentour est agréablement ornée de vignes. Le nom de cette ville paraît rappeler l'ancienne *Volturna*; d'autres prétendent qu'elle a été bâtie par Didier, roi des Lombards: elle est au reste bien pavée et les rues sont larges. Nous passâmes par une belle porte que Clément XIII a fait construire. L'église cathédrale et d'excellentes fontaines sont les ornemens de cette jolie ville; mais elle n'est pas peuplée à proportion de son étendue: on n'y compte que quatorze mille ames, population très-disproportionnée avec la quantité de couvens et de bâtimens destinés au clergé. Les

bains, connus sous le nom de bains de Viterbe, en sont éloignés d'un mille; ils ont de la célébrité, quoiqu'ils se ressentent aussi du mauvais air. A demi-lieue de-là est le petit lac *Bulicamé*, appelé aussi *Solfatara di Viterbo;* la chaleur de ses eaux approche de celle de l'eau bouillante.

Capraruola, une des maisons de plaisance les plus renommées de l'état de l'église, est située à dix milles de Viterbe, à peu de distance de Ronciglione, hors de la grande route. Le cardinal Alexandre Farnèse fit construire ce magnifique bâtiment par le célèbre architecte Barozzi di Vignola; il est décoré de plusieurs chefs-d'œuvres de peinture.

Sainte Rose est la patrone de Viterbe; son corps *incorruptible* repose sur la terre, dans un couvent de religieuses qui porte son nom. Il nous fut permis de regarder à travers la grille qui renferme son cercueil; on nous assura de *très-bonne foi* qu'elle avait étendu ses deux bras vers le pape, lorsqu'il passa ici. Elle ne laisse pas toucher son corps impunément: une abbesse qui, pour son édification, et pour posséder cette relique, enleva une petite portion de l'ongle des doigts de la Sainte, tomba malade à l'instant même et mourut. Mais si d'un côté elle est vindicative, de l'autre elle est très-bien-

faisante ; une quantité d'ex-voto, de béquilles, de jambes et de bras en plomb, sont des témoins irrécusables de son pouvoir. Un miracle très-avéré a eu lieu dernièrement. Lorsque les Français pénétrèrent dans Viterbe, ils firent effacer le nom de Sainte-Rose, gravé au-dessus de la principale porte de la ville; le lendemain ce nom vénéré se vit rétabli tout fraîchement à la même place, par la vertu de celle qui le porte. Pour braver la Sainte, les vainqueurs endurcis démolirent tout le morceau du mur; mais le matin suivant, une main invisible avait rétabli le mur et le nom. On comprend combien la foi dans leur Sainte en a redoublé; peut-on les blâmer si cette crédulité les rend plus pieux et plus sages? mais je fus étonnée de la trouver encore de nos jours.

Monterosi, le 7 novembre.

De Viterbe, le chemin nous conduisit en montant au bord d'une ouverture fort étendue, au bas de laquelle est situé le lac Vico. Ferber pense que ce lac, ainsi que tous ceux du voisinage, ont été formés par des cratères écroulés. La tradition nous apprend qu'il y a eu ici une ville qui s'est enfoncée, et dont les murs doivent être encore visibles dans la profondeur du lac, lorsque le temps est clair et l'eau du lac bien

tranquille. Près de la porte de Monterosi, on voit un torrent de lave, existant depuis les temps les plus reculés, et le lac qui est près de cette ville est aussi compté au nombre des volcans éteints. Cependant, un écrivain judicieux, M. de Buch a contesté à plusieurs de ces lacs, leur origine volcanique; son opinion, ainsi que celle qui lui est opposée, ont toutes les deux des fondemens, et la décision en est réservée à l'avenir.

Ronciglione n'est pas loin de Monterosi. Le plus grand luxe de végétation et le plus beau ciel d'Italie ne sauraient diminuer la sombre impression que causent ces belles plaines inhabitées. Les lacs qu'on voit briller dans le lointain n'égaient pas même ce désert; une forte et désagréable odeur de soufre s'élève de ces eaux marécageuses et bouillonnantes. Des souvenirs d'une antiquité mémorable, et le sentiment peu consolant du temps présent monte l'ame au ton des pensées graves, et quelquefois de la tristesse. Depuis dix ans, des monumens de la guerre dévastatrice des Français sont restés à Ronciglione; cette capitale d'un comté fut incendiée par l'ennemi; cent soixante maisons ont été consumées; les ruines encore noires et enfumées trahissent la misère du pays et l'impuissance d'un gouvernement épuisé.

La Storta, le 7 novembre.

Nous ne sommes plus éloignés de Rome que d'une poste ; nous sommes arrivés de Monterosi ici par l'ancienne voie flaminienne. Ce petit endroit appelé le Storta désigne, dit-on, le lieu où était autrefois située la capitale des Véïens. Avant que le jour baisse, nous verrons la ville aux sept collines. Mon cœur bat à cette idée ; que sera-ce à son aspect ? Quelque part que l'œil se porte dans ce vaste désert, il se présente des souvenirs des siècles passés. Non loin de Baccano, nous aperçûmes le lac *Bracciano*, autrefois Sabatin, qui envoie par un aqueduc des eaux potables à Rome ; demi-heure avant d'arriver à Baccano la coupole de Saint-Pierre s'offrit à nos regards. Nous descendîmes doucement, la grande et tranquille campagne de Rome était devant nos yeux ; la solitude solennelle de tous les alentours remplissait mon ame de sentimens inexprimables, lorsque je promenais mes regards sur cette terre classique, et que je vis s'élever des vallons du Tibre la haute coupole de Saint-Pierre ; c'était le seul point qui marquât l'emplacement de la célèbre ville. A son aspect, mille pensées se réveillèrent dans mon ame. Que d'événemens se sont passés dans ces murs ! une puissance supérieure à celle des

souverains de la terre se met entre leurs projets et les déjoue à son gré. Ce temple devait être le centre de la réunion de la chrétienté, il devint la cause de sa séparation.

Rome, après le coucher du soleil.

QUAND nous passâmes le pont Milvien, un tableau de nuages resplendissans planait sur Rome comme une couronne brillante. Ils disparurent, et la lueur s'éteignit; le crépuscule douteux du soir en prit la place. C'est ainsi que des milliers de siècles se sont enfuis avec la majesté de cette ville éternelle.

FIN DU PREMIER VOLUME.

